00101955

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES

101955 ac

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Édition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME QUINZIÈME.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

00101955

THÉATRE

DE

M. MARMONTEL.

TOME PREMIER.

M. DCC. LXXXVII.

OUVRAGES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

ÉPITRE A M. DE VOLTAIRE. Page 1
VERS A M^LLE CLAIRON. 7
DENIS LE TYRAN, Tragédie. 11
ARISTOMÈNE, Tragédie. 93
CLÉOPATRE, Tragédie. 177
LES HÉRACLIDES, Tragédie. 263
NUMITOR, Tragédie. 337
DIDON, Opéra. 429

PRÉFACE.

Des cinq Tragédies dont ce volume eſt compoſé, les deux premières eurent tout le ſuccès que peuvent obtenir les eſſais d'un jeune homme qu'on ſe plaît à encourager. Je n'ai pas laiſſé de les revoir avec une attention ſérieuſe.

La troiſième fut, comme de raiſon, jugée avec moins d'indulgence; & ſans refuſer des applaudiſſemens à ce que l'on en croyoit digne, on perſiſta dans l'opinion, dès long-tems établie, que le ſujet n'étoit pas théâtral. De mon côté je m'obſtinai à croire que c'étoit moi qui avois manqué de force, & non pas mon ſujet. Je l'ai retravaillé depuis; & la prévention n'eſt pas détruite. Cependant, s'il faut que je l'avoue, je ne ſuis pas encore déſabuſé; car les caractères d'Antoine & de Cléopatre, comme l'hiſtoire m'a permis de les peindre, me ſemblent tels que la tragédie les demande; c'eſt-à-dire, marqués par des traits énergiques, mêlés de vices & de

vertus, avec un fond de bonté naturelle; & tous les deux victimes d'une passion violente & funeste, dont le fond n'a rien d'odieux. J'en dirai davantage dans la Préface de cette pièce.

La quatrième eut un sort malheureux & assez singulier, mais dont rien ne m'excuse; car elle étoit négligemment écrite. Et cependant, malgré la foiblesse du style, j'ai lieu de croire qu'Euripide, que j'avois imité, m'auroit pu soutenir, sans le malheur qui m'arriva.

Il est bien vrai que mes ennemis (car j'en avois dès-lors) n'avoient pas manqué de publier d'avance que le sujet de la pièce nouvelle étoit le même que celui de l'Iphigénie en Aulide, & que j'avois la présomption de vouloir jouter contre Racine: espèce de sottise qu'il est assez d'usage de prêter aux jeunes auteurs. Mais si le sujet de l'Iphigénie & celui des Héraclides avoient été le même, pourquoi donc Euripide auroit-il traité l'un & l'autre? Le fait d'ailleurs eût bien prouvé que ces deux fables ne se ressembloient pas. Iphigénie est livrée à Calchas par la volonté de son père, pour obtenir

les vents à la flotte des Grecs ; la fille d'Hercule se dévoue elle-même, à l'insu de sa mère, & d'un pur mouvement de magnanimité, pour sauver le reste de sa famille : cette seule différence, d'un sacrifice commandé, & d'un dévouement volontaire, donnoit lieu à des situations & supposoit des caractères qui ne devoient avoir rien de commun. Un reproche aussi mal fondé n'eût donc pas nui au succès de la pièce, si rien d'ailleurs ne s'y fût opposé.

Avec un sujet intéressant, & tous les secours d'Euripide, j'avois produit des situations touchantes ; & dans le pathétique, la foiblesse du style, quand il est naturel, se laisse à peine appercevoir. La pièce, aux répétitions, promettoit du succès. On y versoit beaucoup de larmes. Deux grandes Actrices jouoient les rôles de Déjanire & de sa fille, avec un ensemble, un accord, une vérité, un pathétique enfin qui ne laissoit pas respirer. À la dernière de ces répétitions, il y eut un moment où Mlle Duménil porta l'expression de la tendresse & de la douleur à un tel point, que Mlle Clairon, qui étoit en scène avec elle, se sentant étouffée, lui

dit : *Si vous jouez demain comme aujourd'hui, je ne vous répondrai que par des sanglots.*

Le lendemain, le premier acte fut joué comme la veille, & fut très-applaudi. Déjanire, implorant l'appui de Démophon pour ses enfans, déchira tous les cœurs. Mais dans l'intervalle de cet acte au second, un accident aussi imprévu qu'involontaire, & que je crois devoir m'abstenir d'expliquer, fit que, dans tout le reste, l'action fut déconcertée, l'illusion détruite, le pathétique & l'intérêt anéantis, & toutes ces belles espérances de succès misérablement renversées.

Le bruit une fois répandu que la pièce étoit tombée, mes deux grandes Actrices firent de vains efforts pour la relever de sa chûte : le peu de monde qu'il y avoit, s'en retournoit très-attendri ; mais la foule n'y revint pas. C'étoit ma faute, je l'ai dit ; car si, comptant moins sur l'effet des situations, j'avois tâché, comme j'ai fait depuis, d'ajouter l'éloquence des passions au pathétique de l'action même, mes propres forces m'auroient sauvé. Mon exemple doit avertir les jeunes gens du danger de la négligence ; & une autre circonstance de

mon malheur peut leur apprendre encore à ſe tenir en garde contre les ſéductions qu'on préſente à leur vanité.

Un homme à qui ſon goût pour les lettres & pour les arts donnoit alors quelque célébrité, M. de la Poplinière, s'étoit pris pour moi d'une amitié qui lui faiſoit illuſion & qui m'en faiſoit à moi-même. Il avoit aſſiſté à cette dernière répétition des Héraclides, où tout le monde étoit en pleurs. Il avoit entendu toutes les voix répondre du ſuccès pour le lendemain; il le crut infaillible. Je paſſois la belle ſaiſon à ſa maiſon de campagne; & il ſe faiſoit une joie de m'y ramener triomphant. Il imagina, pour célébrer ma gloire, une fête où les habitans des villages voiſins viendroient me préſenter des lauriers & des fleurs, & me féliciter par des chants de louange. La compagnie la plus brillante avoit été invitée à cette fête; & pour comble d'humiliation, tous les Miniſtres étrangers en étoient.

J'arrive accablé de ma douleur, & croyant venir la répandre dans un aſyle ſolitaire. Je me trouve entouré d'un monde épouvantable; & tout-à-coup (ſoit que mon ami,

auſſi troublé que moi, n'eût pas eu la penſée; ou ſoit qu'il n'eût pas eu le tems de contremander cette ſcène), je vois venir à moi une troupe de bergers & de bergères qui chantent mon triomphe, & dont la Coriphée me préſente une couronne de laurier. Je n'ai pas beſoin de vouloir exprimer quelle fut ma confuſion: on ſe l'imagine ſans peine. Heureuſement je donnois la main à Mlle Clairon, qui croyoit venir s'affliger avec moi, & dont la gloire n'étoit pas obſcurcie par ma diſgrace; car à travers le tumulte d'une repréſentation orageuſe, elle s'étoit fait applaudir toutes les fois qu'elle avoit parlé. Je reçus donc, avec une humilité qui n'étoit pas feinte, la couronne que l'on m'offroit, & je la mis ſur la tête de mon incomparable Actrice. Le ſérieux de mon hommage remédia au ridicule qui naiſſoit naturellement du contraſte de cette fête avec le deuil où j'étois plongé; & l'on ne ſongea plus qu'à me conſoler par des eſpérances flatteuſes. Je n'ai jamais oublié ce moment; & je conſeille aux jeunes Poëtes, dans les illuſions qui peuvent les ſéduire, de s'en ſouvenir comme moi....

La cinquième de ces Tragédies n'a point subi l'épreuve de la publicité. Elle a été lue aux Comédiens ; ils l'ont reçue favorablement ; & lorsque son tour est venu d'être mise au Théâtre, ils me l'ont demandée. Des circonstances particulières m'ont empêché de la donner. Le tems considérable qui maintenant s'écoule de la réception à la représentation d'une pièce, change souvent tous les rapports entre l'action & les Acteurs.

Ce fut d'abord par une révolution de cette espèce, mais accidentelle & soudaine, que mes premières Tragédies, après leur plein succès, ne parurent plus au Théâtre. Deux de mes Acteurs, s'étant pris de querelle, se battirent. L'un fut tué, l'autre prit la fuite. Mes rôles restèrent vacans ; & lorsqu'un Acteur, qui depuis a été si sublime, vint occuper la scène, le malheur que j'eus de parler, dans l'article *Déclamation* de l'Encyclopédie, des défauts qu'il avoit alors, m'en fit un ennemi mortel (1). Mes observations étoient générales, mais l'application

(1) On peut voir l'origine & la cause de cette haine à la page 321 du second volume des Élémens de Littérature.

en étoit facile. Il profita de mes avis peut-être ; il ne me les pardonna jamais. Ainsi ces Tragédies que Mlle Clairon avoit la bonté de vouloir remettre sur la scène, furent constamment rebutées par l'Acteur dont j'avois besoin. Ce fut un bien pour moi, puisqu'à la faveur de cet oubli, elles ont pu attendre le tems d'un examen & d'une correction qui leur étoit si nécessaire. Peut-être un jour de grands talens daigneront-ils s'en occuper & les reproduire au théâtre ; mais quoi qu'il en soit de cette espérance, qui vient peut-être encore abuser ma vieillesse, elle aura servi à me rendre plus attentif & plus sévère dans mes corrections, en me mettant devant les yeux le plus imposant & le plus redoutable des juges, le Public assemblé.

A l'égard des poëmes lyriques qui accompagnent ces Tragédies, mon intention, en les composant, fut de contribuer à établir sur nos deux théâtres une musique dont on ne croyoit pas que notre langue fût susceptible ; & ils ont rempli leur objet.

ÉPITRE
A M. DE VOLTAIRE.

Des amis des beaux-arts ami tendre & sincère,
Toi, l'ame de mes vers, ô mon guide! ô mon père!
(Car ce nom t'est bien dû: mon cœur me l'a dicté;
Et de tes sentimens il peint seul la beauté.)
Le tribut d'un talent que ta voix fit éclore,
M'acquitte auprès de toi, bien moins qu'il ne m'honore.
L'on saura que sur moi tu tournas ces regards
Qui d'un feu créateur animoient tous les arts;
L'on saura qu'au sortir des mains de la Nature,
Inculte, languissant dans une nuit obscure,
Mais épris de tes vers, par ta gloire excité,
Je t'appelai du fond de mon obscurité;
Que mes cris de ton cœur réveillant la tendresse,
Tes bras tendus vers moi reçurent ma jeunesse;
Qu'à penser, à sentir, par tes leçons instruit,
Dans la cour d'Apollon sur tes pas introduit,
Adopté pour ton fils au temple de mémoire,
Sur moi tu fis tomber un rayon de ta gloire.
Que j'aime à me flatter qu'un si beau souvenir
Ira peindre ton ame aux siècles à venir!
Oui, de l'humanité cette touchante image
Des pleurs de nos neveux doit t'assurer l'hommage.

« Il n'eſt plus, diront-ils : ô deſtins! ô regrets!
» Heureux ſon ſiècle! heureux qui put le voir de près!
» Heureux ſur-tout l'ami qui, choiſi par l'eſtime,
» Et de ſes ſentimens dépoſitaire intime,
» Put lire dans ſon cœur & penſer d'après lui!
» Modèle des talens, il en fut donc l'appui;
» Et la vertu, qu'il peint avec des traits de flamme,
» Ainſi qu'en ſes écrits régna donc en ſon ame »!
Pour moi, que l'on eût vu dans la foule oublié,
Je te devrai bientôt l'honneur d'être envié.
De quelques traits de feu ſi mes vers étincellent,
Si d'un pinceau hardi les touches s'y décèlent,
Ce ſont d'heureux larcins qu'à ſon maître il a faits,
Dira-t-on. Oui, ma gloire eſt un de tes bienfaits:
Elle m'en eſt plus chère. Eſt-il un cœur ſenſible
Pour qui ce noble aveu fût un devoir pénible?
Oui, lorſque mon eſprit, foible & timide encor,
Oſa juſqu'au théâtre élever ſon eſſor,
C'eſt toi qui l'appelois du bout de la carrière:
Il puiſa dans ton ſein ſa force & ſa lumière;
Et quand la même ardeur ceſſe de l'animer,
Dans ſa ſource féconde il va la rallumer.
Puiſer dans tes écrits l'ivreſſe du génie,
Y former mon oreille à ta noble harmonie,
Et dans ce labyrinthe où l'art ſait ſe cacher,
Epier le ſecret de peindre & de toucher;
C'eſt avec tes rivaux un droit que je partage.
Mais voir en liberté ton ame ſans nuage,

Epurer ma pensée au feu de ses rayons ;
Voir broyer tes couleurs & tailler tes crayons,
Manier ces ressorts dont le jeu nous étonne ;
Voilà le droit flatteur que l'amitié me donne.
Amitié, doux lien, digne appui des vertus,
Viens, relève les Arts sous l'Envie abattus.
Qu'à ta voix, de son joug les Muses s'affranchissent.
Du commerce des cœurs les esprits s'enrichissent,
Et comme eux, à l'envi, l'un dans l'autre épanchés ;
Mêlent, en s'unissant, tous leurs trésors cachés.
Vous qui vous disputez le sommet du Parnasse,
Vous voyez les rayons qu'un verre ardent ramasse :
Sans chaleur, sans éclat avant que de s'unir,
Dans leur brûlant foyer qui peut les soutenir?
L'airain coule, enflammé des traits de leur lumière ;
Le diamant dissous est réduit en poussière ;
Tel seroit sur les cœurs, si vous l'aviez voulu,
De vos talens unis le pouvoir absolu.
Et que peut contre vous le vulgaire indocile?
Vous préparez le fiel que sur vous il distile.
Prêt à vous adorer, si vous vous respectiez,
Vous le verriez fléchir & tomber à vos pieds.
Pour son orgueil malin quels plus charmans spectacles,
Que les divisions qui troublent ses oracles?
Ainsi la Grèce impie aimoit à voir ses Dieux,
Au gré de son poëte, inconstans, vicieux,
Ceux-ci d'un ravisseur embrassant la querelle,
Ceux-là vengeant l'époux d'une femme infidelle ;

Dans des combats honteux ſe mêler aux mortels,
Et de leurs propres mains renverſer leurs autels.
Toi, qui dans l'ennemi que tes ſuccès aigriſſent,
Diſtingues le talent des mœurs qui le flétriſſent;
Toi, dont le cœur ſenſible & né pour l'amitié
Aux fureurs de l'envie oppoſe la pitié;
Ne verrons-nous jamais, des enfans du génie,
En un tréſor commun la gloire réunie,
Et les talens, amis dans leur rivalité,
L'un l'autre ſe pouſſer vers l'immortalité?
De cet accord heureux tu goûtas les délices,
Tandis qu'à la vertu les deſtins plus propices,
Laiſſèrent parmi nous ce Socrate nouveau
Dont tes larmes encore arroſent le tombeau,
Ce (1) Vauvenargue enfin, qui fit voir à la terre
Un juſte dans le monde, un ſage dans la guerre,

(1) Il étoit né en Provence, & d'une famille diſtinguée par ſa nobleſſe. Il embraſſa d'abord le parti des armes, & ſervit quelques années capitaine dans le Régiment du Roi. Les officiers de ce Corps, heureuſement capables d'apprécier ce rare mérite, avoient conçu pour lui une ſi tendre vénération, que je lui ai entendu donner par quelques-uns d'entre eux le reſpectable nom de père.

Les fatigues de la campagne de Bohême avoient altéré la ſanté de M. de Vauvenargue, au point de le mettre hors d'état de ſervir. Alors ſon zèle pour ſa patrie tourna ſes vues du côté des négociations. Une étude aſſidue, les réflexions profondes dont il s'étoit nourri, & la prodigieuſe étendue de ſon génie, le mirent bientôt en état de ſe préſenter au miniſtère. Ses ſervices furent acceptés; & en

Un cœur stoïque & tendre, & qui, maître de lui,
Insensible à ses maux, sentoit tous ceux d'autrui.
Je vous vis, l'un de l'autre admirateurs sincères,
Confidens éclairés, & critiques sévères,
Vous exercer dans l'art ingrat & généreux
De rendre les humains meilleurs & plus heureux.
Tendre arbrisseau, planté sur la rive féconde
Où ces fleuves mêloient les trésors de leur onde,
Mon esprit pénétré de leurs sucs nourrissans,
Sentoit développer ses rejettons naissans;
Quand la mort.... O douleur ! ô perte irréparable !
O jour funeste au monde, & pour nous lamentable!
Le flambeau de l'esprit, le temple des vertus,
L'exemple des amis, Vauvenargue n'est plus.

---

attendant le moment d'être employé, il se retira dans le sein de sa famille, pour s'y livrer paisiblement au nouveau genre de travail qu'il venoit d'embrasser. Ce fut-là que la petite-vérole mit le comble à ses infirmités. Défiguré par les traces qu'elle avoit laissées, attaqué d'un mal de poitrine qui l'a conduit au tombeau, & presque privé de la vue, il se vit obligé de remercier le ministère des desseins qu'il avoit sur lui Mais au milieu des douleurs, il ne put renoncer au desir d'être utile aux hommes. L'étude de la philosophie, c'est-à-dire, de l'ame, occupa ses dernières années. Le livre de l'*Introduction à la connoissance de l'esprit humain* a été le fruit de cette étude, monument précieux qu'on peut appeler le triomphe de la raison, du génie & de la vertu, & où l'on voit que personne ne mérita mieux que lui cet éloge qu'il adresse lui-même à M. de Fénelon.

« Quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarquent » dans tes écrits ! Quel éclat de paroles & d'images ! Qui

C'eſt à toi, peintre né des héros & des ſages,
C'eſt à toi de tracer aux yeux de tous les âges
L'ame de ce mortel trop peu connu du ſien.
L'éloge de ſon cœur ſera celui du tien.
Fais revivre pour moi la moitié de toi-même.
J'eus deux amis en vous: l'un d'eux reſpire & m'aime;
Seul il peut remplacer celui que j'ai perdu.
Redouble ta tendreſſe, il me ſera rendu.

» ſema jamais tant de fleurs dans un ſtyle ſi naturel, ſi mé-
» lodieux & ſi tendre? qui orna jamais la raiſon d'une ſi
» touchante parure? Ah! que de tréſors d'abondance
» dans ta riche ſimplicité! »

Un petit nombre d'amis firent toute ſa conſolation dans ſes ſouffrances. Il connoiſſoit le monde, & ne le mépriſoit point. Ami des hommes, il mettoit le vice au rang des malheurs, & la pitié tenoit dans ſon cœur la place de l'indignation & de la haine. Jamais l'Art & la Politique n'ont eu ſur les eſprits autant d'empire que lui en donnoient la bonté de ſon naturel & la douceur de ſon éloquence. Il avoit toujours raiſon, & perſonne n'en étoit humilié. L'affabilité de l'ami faiſoit aimer en lui la ſupériorité du maître.

L'indulgente vertu nous parloit par ſa bouche.

Doux, ſenſible, compatiſſant, il tenoit nos ames dans ſes mains. Une ſérénité inaltérable déroboit ſes douleurs aux yeux de l'Amitié. Pour ſoutenir l'adverſité, l'on n'avoit beſoin que de ſon exemple; & témoin de l'égalité de ſon ame, on n'oſoit être malheureux auprès de lui.

Plus il ſe vit près de ſon terme, plus il ſe hâta de mettre à profit des momens qui lui échappoient: les derniers de ſa vie ont été employés à perfectionner ſon livre; & il eſt mort avec la conſtance & les ſentimens d'un chrétien philoſophe, dans le ſein de la paix, & dans les bras de ſes amis.

VERS

A Mlle CLAIRON.

FILLE des Arts, ô toi, que la Muſe du chant
Aux vœux de Melpomène en pleurant a cédée;
Toi, dont le ſentiment, auſſi prompt que l'idée,
Paſſe avec tant de feu du terrible au touchant;
Heureux l'auteur naiſſant qui marche à ta lumière!
Quel éclat ſur ſon front ne répand-elle pas!
Et dans ta brillante carrière,
Qu'aiſément à la gloire on vole ſur tes pas!
La critique devient muette
Devant l'auteur que tu conduis;
Et des cœurs, par ta voix ſéduis,
L'erreur attribue au poëte
L'émotion que tu produis.
Des Elèves de Melpomène
Ainſi ton art eſt le ſoutien:
Ainſi j'ai brillé ſur la ſcène;
Et mon triomphe étoit le tien.
Je n'abuſerai plus d'un injuſte partage.
Mon eſſai voit le jour: le Lecteur détrompé,
Sur l'Actrice bientôt va tourner un ſuffrage
Que l'Auteur avoit uſurpé.

Ta voix d'accord avec ton ame ;
Ton front, trône de la fierté,
Tes yeux, où tout se peint avec des traits de flamme ;
Répandoient sur mes vers un éclat emprunté.
Tu les vois dépouillés de la noble parure
Dont les plus durs Censeurs se laissoient éblouir.
Le charme est dissipé. Ta gloire en est plus pure ;
La mienne va s'évanouir.
Que dis-je ? à tes succès l'amitié m'associe :
J'en partage avec toi l'éclat & les douceurs.
Heureux si le sort d'Arétie
Intéresse ton zèle au destin de ses sœurs !
Et ne dédaigne point une Muse timide.
Il est beau d'égaler cette chaleur rapide
Qui des feux de Camille a peint l'emportement,
La vertu de Pauline & ses tendres alarmes,
Eriphile en fureur, Alzire dans les larmes,
Ariane mourante aux pieds de son amant ;
Mais, crois-moi, ce succès dont ton ame est éprise,
S'affoiblit du tribut que l'Auteur en retient :
Dès que son talent te soutient,
Quel que soit ton essor, on le voit sans surprise.
Qu'il est bien plus flatteur d'appuyer nos essais !
Créer est ton partage ; & voilà le prestige
Qui te signale aux yeux du Parterre François.
Lui plaire est sans doute un succès,
Mais le séduire est un prodige.
Poursuis, fais rejaillir sur moi

La faveur d'un Public de ton art idolâtre :
Brille, enchaîne les cœurs, & sur-tout souviens-toi
Que tu dois rendre un jour Lecouvreur au théâtre (1).
De tes seuls attraits enchanté,
Qu'un enfant de la Volupté
T'invite à voler à Cythère ;
Pour moi, de tes talens admirateur austére,
Je t'invite à courir à l'immortalité.

---

(1) Ce présage s'est accompli ; & les admirateurs les plus passionnés de Mlle Lecouvreur, Voltaire lui-même à leur tête, ont avoué qu'elle étoit surpassée.

DENIS LE TYRAN,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 5 février 1748.

ACTEURS.

DENIS, Tyran de Syracuse.
DENIS le jeune, fils du Tyran.
DION, Seigneur de la Cour.
ARÉTIE, fille de Dion.
THÉODORE, AMIDAS, PHILOXÈNE, } Députés du peuple.
DAMOCLÈS, confident de Denis le Tyran.
GARDES.

La scène est à Syracuse, dans la salle du conseil de Denis.

DENIS LE TYRAN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS, *seul.*

AVEUGLE ambition, cruelle politique,
Invincibles attraits d'un pouvoir tyrannique,
Dans quel gouffre de maux vous m'avez entraîné !
Des pièges de la mort sans cesse environné,
Mon sommeil est affreux, mon réveil est funeste.
Je me sens poursuivi par le courroux céleste ;
Et du sang que je verse un vengeur assidu
Me montre, sur ma tête, un glaive suspendu. —
Veillons, puisqu'à mes yeux le sommeil se refuse ;
Et de tant d'ennemis dont la haine m'accuse,
Voyons sur qui d'abord doivent tomber mes coups.

(*Il parcourt des yeux une liste de proscrits.*)

Ah ! si je m'en croyois, je les proscrirois tous.

Dion. — Depuis long-temps sa vertu me fatigue.
Philiste avec le peuple est affable & prodigue.
Théodore. — On l'entend parler avec fierté
Des loix, des droits de l'homme, & de sa liberté.
Amidas croit encore avoir une patrie,
Et prétend la chérir avec idolatrie.
Tous remplissent les cœurs de leur souffle empesté.
Ils sont aimés du peuple, & j'en suis détesté.
Réduit, pour ma défense, à de vils mercenaires,
D'un pouvoir odieux ministres sanguinaires,
C'est dans leurs mains, ô ciel! que mon sort est remis
Quelle honte! O Tyrans! ce sont là vos amis.

SCÈNE II.

DENIS, DAMOCLÈS.

DAMOCLÈS.

SEIGNEUR, calmez les soins dont votre ame est troublée.
Le jour luit. Du palais la garde est redoublée.
Mais au sein du repos quel effroi vous poursuit?

DENIS.

Je croyois sous ces murs entendre quelque bruit.

DAMOCLÈS.

Non: tout paroît tranquille.

DENIS.

Hélas ! tout devroit l'être.
Mais ce peuple insolent ne peut souffrir un maître.
Et pourquoi, s'il le hait, me l'a-t-il confié,
Ce pouvoir que ma gloire a trop justifié ?
A-t-il dû se flatter qu'au gré de son caprice,
Le sceptre alloit tomber de ma main protectrice ?
Et quand j'ai fait périr des mutins factieux,
N'ai-je pas été juste autant qu'ambitieux ?
On nomme cruautés des rigueurs légitimes ;
De mes ressentimens on compte les victimes ;
Et ce qui m'a contraint de les multiplier,
On l'oublie, ou plutôt on feint de l'oublier.
Ah ! j'aurois fait un jour bénir la tyrannie,
Si ce peuple eût voulu la laisser impunie.
Sa haine a d'un long règne empoisonné le fruit.

DAMOCLÈS.

A servir sans se plaindre il est enfin réduit.
Votre grandeur l'accable ; & sa haine, en silence,
Respecte dans vos mains le glaive & la balance.
Laissez autour de vous quelques mutins frémir.
Vos travaux sur le trône ont dû vous affermir ;
Et parmi les grands rois placé par la victoire,
Vieillissez en repos dans le sein de la gloire.

DENIS.

En repos ! Non, crois-moi, la pourpre des tyrans
Cache des cœurs rongés de soucis dévorans.

A Corinthe, à Samos, à Sparte, & dans Athènes,
Exposés sans relâche à d'implacables haines,
Mes pareils sur le trône ont rarement vieilli.
Comme eux, de toutes parts je me vois assailli;
Et dans l'inquiétude où s'agite mon ame,
Je ne vois nuit & jour que le fer & la flamme:
Mon palais chancelant sous ses toits embrasés,
Mes pâles défenseurs à mes yeux écrasés,
Mes amis, que la haine appelle mes complices,
Indignement livrés aux plus honteux supplices,
Et moi, chargé de fers, dans la fange traîné,
Expirant sous les coups de ce peuple effréné;
Ce sont là les objets dont l'image effrayante
A mes yeux éperdus est sans cesse présente.
La garde qui m'entoure & veille auprès de moi,
L'esclave qui me sert, m'inspire de l'effroi.
De funestes besoins à tout moment m'exposent.
Vainement au sommeil mes alarmes s'opposent;
Je soulage, en tremblant, & ma soif & ma faim,
Et je crains jusqu'à l'air qui passe dans mon sein.
Les voilà ces grandeurs que j'ai tant poursuivies;
Le voilà ce pouvoir, ce rang que tu m'envies:
Précipice funeste, & dont l'usurpateur
N'a jamais sans effroi mesuré la hauteur.

DAMOCLÈS.

Gardez-vous toutefois de vouloir en descendre.

DENIS.

Quitter le trône avant qu'il soit réduit en cendre!

Ah! que tu connois mal un cœur ambitieux!
Je suis puissant du moins, si je suis odieux.
Le sort d'un vil esclave est au mien préférable;
Mais avant de poser ce fardeau qui m'accable,
Quelques fleuves de sang qu'il fallût voir couler,
Il n'est point de forfait qui me fît reculer.

DAMOCLÈS.

Jouissez donc, Seigneur, d'un destin plus paisible.
Syracuse est domptée; & ce bras invincible
Lui servant de rempart contre ses ennemis,
Dans le sein de la paix tient les cœurs endormis.

DENIS.

C'est du sein de la paix que naissent mes alarmes:
Je ne puis reposer qu'à l'ombre de mes armes.
Dans un calme trompeur, quand tout subit ma loi,
La haine alors s'éveille & gronde autour de moi.
Le bonheur des ingrats enhardit leur audace.
Vaincu l'on m'imploroit, vainqueur on me menace.
Le murmure commence où finit le danger.
Mes ennemis sont ceux que je viens de venger;
Et par ce même orgueil, qui naît de ma victoire,
Je me vois insulté jusqu'au sein de la gloire.

DAMOCLÈS.

N'avez-vous pas toujours dans de nouveaux combats
Le pouvoir d'affoiblir, d'accabler des ingrats?
Laissez, laissez la guerre occuper leur furie;
Et d'un sang ennemi purgez votre patrie.

DENIS.

Et comment l'épuiser ? Dans le sein des parens
Les enfans ont sucé la haine des Tyrans.
Cette haine en tous lieux me poursuit, m'environne.
S'il falloit immoler tous ceux que je soupçonne,
Damoclès, dans mon sang je tremperois ma main.
Oui, mon fils m'est suspect. Il me croit inhumain;
Et dans le fond du cœur je sens trop qu'il m'accuse.
Comme un dieu bienfaisant chéri dans Syracuse,
Il regarde en pitié les pleurs des malheureux;
Souvent avec Dion il s'attendrit sur eux;
C'est par lui qu'en secret il se laisse conduire;
Et moins il me ressemble, & plus il peut me nuire.
Vois comme en évitant de marcher sur mes pas,
Il cherche des vertus que son père n'ait pas.
Il se montre indulgent, débonnaire, accessible.
Il a su réunir, dans une ame sensible,
Tout ce qui d'un monarque adoucit la fierté,
Et d'un peuple insolent flatte la liberté.
Enfin, te le dirai-je ? au milieu des alarmes
Sur ses premiers lauriers j'ai vu couler ses larmes.
Il est dans le péril ardent, plein de valeur;
Mais la victoire éteint cette aveugle chaleur:
A ses transports fougueux la clémence succède:
Il n'a plus d'ennemis du moment qu'on lui cède.
C'est ainsi qu'au vulgaire il sème des appâts;
C'est ainsi qu'il séduit le peuple & les soldats

D'autant plus dangereux qu'il tient de la Nature
Ce qui n'est bien souvent qu'une heureuse imposture.
On le connoît, on l'aime ; il peut vouloir régner.

DAMOCLÈS.

Et de ces murs, Seigneur, prêt à vous éloigner,
Vous allez en ses mains confier une armée !

DENIS.

Oui : mais n'as-tu pas vu comment je l'ai formée ?
D'affranchis, d'étrangers qui me sont tous vendus.
Va, mes yeux sont ouverts, mes pièges sont tendus ;
Et si mon fils, enflé d'une audace trop vaine.....
Le voici. Laisse-nous. Voyons ce qui l'amène.

(*Damoclès s'éloigne.*)

SCÈNE III.

DENIS le père, DENIS le fils.

DENIS *le père.*

APPROCHEZ.

DENIS *le fils* (*à part*).

Je m'expose au chagrin d'un refus.
N'importe.

DENIS *le père.*

En m'abordant vous paroissez confus,
Prince !

DENIS *le fils.*

De vos projets ſpectateur immobile,
Je dois rougir, Seigneur, de vous être inutile.
Déjà l'Epire tremble à l'aſpect des vaiſſeaux
Qui vont, pour l'attaquer, s'élancer ſur les eaux.
Heureux qui tentera cette illuſtre conquête!

DENIS *le père.*

Ce laurier immortel auroit ceint votre tête.
Mais d'obſtacles ſans nombre un deſſein traverſé,
Mon fils, demande un chef dans la guerre exercé.
Les périls, les revers, l'abus de la victoire,
Tout alarme mon cœur ſoigneux de votre gloire.

DENIS *le fils.*

Vous m'avez vu, Seigneur, ſervir ſous vos drapeaux.

DENIS *le père.*

Oui, j'applaudis moi-même à vos premiers travaux;
Mais l'art de commander demande un long uſage.
Votre valeur n'a pas reçu le frein de l'âge.

DENIS *le fils.*

Mille héros, fameux par des faits éclatans,
Ont commandé plutôt, & ſervi moins long-temps.
Vous-même, dont le nom ſera mis dans l'hiſtoire
A côté de ces noms conſacrés par la gloire,
On vous vit, jeune encor, vous couvrir de lauriers;
Et l'ardente jeuneſſe eſt l'âge des guerriers.

DENIS *le père.*

Que j'aime à voir en vous une si noble audace,
Prince ! Oui, dans cette guerre allez remplir ma place !
Heureux père ! le ciel propice à mes vieux ans,
M'a fait, je le vois bien, le plus cher des présens.

(*Denis le fils se retire*).

SCÈNE IV.

DENIS le père, DAMOCLÈS.

DENIS *le père.*

L'IMPRUDENT ! quel orgueil dans ses desirs éclate !
L'honneur de commander seul l'occupe & le flatte.
Ami, n'en doutons point, ce jeune audacieux
Jette sur ma couronne un œil ambitieux.
Ecoute. Il va partir ; tu seras à sa suite.
Gagne sa confiance, observe sa conduite.
La guerre peut couvrir mille pièges dressés ;
Sur le moindre soupçon... tu m'entends ? C'est assez.

DAMOCLÈS.

Quels que soient vos desseins, vous n'aurez qu'à m'instruire.
Mais en les pénétrant Dion peut les détruire.
Fidèle au jeune prince, il ne le quitte pas,
Il veille sur ses jours, il éclaire nos pas.

DENIS *le père.*

Dion reste en Sicile, & c'est moi qu'il va suivre.
Il n'est que trop à craindre !

DAMOCLÈS.

Et vous le laissez vivre !

DENIS *le père.*

Je fais plus. Mais tu vois sur de foibles esprits
Quel est, par ses vertus, l'ascendant qu'il a pris.
Dion m'est odieux, mais il m'est nécessaire.
Souvent à mes desseins je l'ai trouvé contraire ;
Mais la même équité qui le rend mon censeur,
M'en a fait, près du peuple, un zélé défenseur.
Fier d'une liberté que je laisse impunie,
Il blâme le tyran, & sert la tyrannie ;
Et lorsque sa franchise a rempli son devoir,
Sur lui, quand il me plaît, je reprends mon pouvoir.
Comme sans artifice, il est sans défiance :
L'espoir de me changer soutient sa patience ;
Et tant que j'en impose à sa crédulité,
Sa vertu me répond de sa fidélité.
Mais un lien plus sûr aujourd'hui me l'engage,
Damoclès : dans sa fille il me donne un ôtage,
En qui, s'il me trahit, je saurai le punir.
Le voici.

(*Damoclès se retire.*)

SCÈNE V.

DENIS, DION.

DENIS.

Qu'en ces lieux tu tardois à venir !
Par ta noble candeur chaque jour tu m'attaches.
Sans cesse environné de cœurs faux, d'ames lâches,
Qui, par de vains égards, dont je suis peu flatté,
A mes yeux avec soin fardent la vérité,
J'aime, dans tes discours, à la voir sans nuage.
La vertu seule aux rois peut tenir ce langage.

DION.

Ce langage, Seigneur, n'honore pas autant
Le sujet qui le tient, que le roi qui l'entend.
C'est offenser un roi que de n'oser l'instruire.
L'art de plaire aux grands cœurs n'est point l'art de séduire;
Et quoique le mensonge ait souvent plus d'accès,
Je suis loin d'envier ses coupables succès !

DENIS.

Puis-je assez m'attacher un ami si fidèle !
Ta fille a-t-elle appris le choix que j'ai fait d'elle ?

DION.

A cet excès d'honneur, dont j'étois confondu,
Dans mon étonnement je n'ai point répondu.

Mais, Seigneur, sur la foi d'une sainte promesse,
J'ai du prince à ma fille avoué la tendresse ;
Et l'espoir d'être unis, fondé sur notre aveu,
Dans leur ame a fait naître & nourri ce beau feu.
Même ils n'attendent plus que l'heure fortunée
Où doit briller pour eux le flambeau d'hymenée.

DENIS.

Je le sais. Mais ta fille, en épousant son roi,
Devient un nœud de paix entre mon peuple & moi.
L'amour de mes sujets, acquis à ta famille,
Sera transmis pour dot à l'époux de ta fille.
C'est par-là, cher Dion, que je veux les calmer.
Ils m'ont craint trop long-tems; je veux m'en faire aimer :
C'est le prix que j'attache à ce nœud politique ;
Et tu sais que tout cède à la cause publique.
D'ailleurs, par d'autres soins mon fils est occupé.
Ah ! si dans mon attente il ne m'a point trompé,
Dion, quel successeur je laisse à mon empire !
A peine a-t-il appris mes desseins sur l'Epire,
Que pour y commander il est venu s'offrir.
Il ne voit que la gloire, & brûle d'y courir.

DION.

A son âge ! sans guide, & sans expérience !

DENIS.

Je n'ai pu résister à son impatience.
Pour un fils vertueux que ne feroit-on pas ?

DION.

Seigneur, j'espère au moins accompagner ses pas.

DENIS

DENIS.

S'il partoit avec toi, mon cœur ſeroit tranquille.
Mais j'attends de ton zèle un ſecours plus utile.
Carthage contre moi ſoulève mes états :
Elle excite mon peuple aux plus noirs attentats ;
Et les ports & les murs qu'elle occupe en Sicile,
Au coupable transfuge aſſurent un aſyle.
Je veux tenter enfin, par de nouveaux efforts,
De chaſſer à jamais l'Africain de ces bords ;
Et tandis que mon fils marchera vers l'Epire,
Il faut qu'à ce projet ta prudence conſpire.

DION.

Syracuſe un moment ne peut donc reſpirer !
Vous me l'aviez promis, & j'oſois l'eſpérer,
Que d'une longue paix nous goûterions les charmes.
Nos périls ſont finis, mais non pas vos alarmes.
Carthage, dites-vous, trouble votre repos !
Voulez-vous la confondre & braver ſes complots ;
Cultivez dans ces murs la paix & l'abondance :
Faites à vos ſujets aimer leur dépendance ;
Et quoi qu'oſent tenter vos jaloux ennemis,
Si ce peuple eſt heureux, il vous ſera ſoumis.

DENIS.

S'il eſt heureux, Dion ! ne devroit-il pas l'être ?
Mais dans ſon bienfaiteur il déteſte ſon maître.

DION.

Il l'aimoit dans Gélon. A lui plaire occupé,
Ce roi lui fit chérir un pouvoir uſurpé.

Au milieu de ſon peuple il marchoit ſans alarmes :
Ses vertus, leur amour, étoient ſes ſeules armes.
Il n'éloignoit de lui que les lâches flatteurs.
Il écoutoit le peuple, & non ſes délateurs.
Jamais, à ſon réveil, ſa garde redoublée
Ne décèloit une ame inquiète & troublée ;
Et comme autour de lui tout reſpiroit la paix,
Lui-même il ne revoit qu'aux biens qu'il avoit faits,
Aſſuré que ſa vie à ſon peuple étoit chère.
Et comment l'eût-il craint ? il en étoit le père.
Mais il aimoit ſon peuple ; & vous le haïſſez.
Vos craintes, vos ſoupçons....

DENIS.

Dion, c'en eſt aſſez.
Je veux bien oublier ce que je viens d'entendre.
Les députés du peuple en ce lieu vont ſe rendre :
Je dois leur déclarer ce que j'ai réſolu.
Prenez ſoin qu'on ſouſcrive à cet ordre abſolu.

SCÈNE. VI.

DION, *ſeul.*

VA, cruel, ta fureur vainement ſe déguiſe.
Parmi tes vils flatteurs cherche qui l'autoriſe.
Tigre altéré de ſang, qui peut t'apprivoiſer ?
J'ai voulu te fléchir, je croyois t'appaiſer,

J'ai plaint de tes esprits la sombre frénésie ;
J'ai cru voir de remords ton ame enfin saisie ;
Tu m'as trompé. Je vois où tendent tes projets.
Tu veux nager, barbare, au sang de tes sujets. —
Non, pour les délivrer il n'est plus qu'une voie.

SCÈNE VII.

DENIS le fils, DION.

DENIS *le fils.*

DIGNE ami, partagez mon bonheur & ma joie.
Je commande en Epire ; & mon père y consent. —
Mais quel accueil ! — Dion m'écoute en gémissant !

DION.

Prince, daignez en croire un vieillard qui vous aime.
Le premier ennemi d'un héros, c'est lui-même :
C'est d'abord sur son cœur qu'il faut savoir régner.
La gloire des combats n'est point à dédaigner.
Mais s'il n'est que le prix d'une injuste conquête,
Le laurier des vainqueurs se flétrit sur leur tête ;
Et le droit de la force, aux yeux de l'équité,
N'est que le droit du crime & de l'impunité.

DENIS *le fils.*

Un pouvoir bienfaisant a le droit de s'étendre.

DION.

Oui, c'est-là ce qu'aux rois les flatteurs font entendre ;

C'eſt ce qu'à vos pareils prennent ſoin d'enſeigner,
Ceux dont l'ambition ne fait rien épargner,
Et qui ſe voyant ſeuls dans la cauſe commune,
Veulent ſur des débris élever leur fortune.
Mais ſachez que l'ardeur d'agrandir ſon pouvoir
Accorde rarement la gloire & le devoir;
Que tel eſt à l'étroit dans de vaſtes frontières,
Qui laiſſe à l'abandon des provinces entières;
Que d'un ambitieux l'inquiète valeur
Ne fait le plus ſouvent qu'étendre le malheur,
Et ſans ceſſe ajouter, courant de crime en crime,
De nouveaux opprimés aux ſujets qu'il opprime.

DENIS *le fils.*

Eſt-ce ainſi que mon père aſpire à conquérir?

DION.

Je parle de vous, prince; & je veux vous guérir,
De cette folle ardeur qui déjà ſe déclare.
Gardez-vous de l'orgueil, avant qu'il vous égare,
Et cherchez des vertus dont vous aurez beſoin.
Vous régnerez un jour, & ce jour n'eſt pas loin.
Peut-être....

DENIS *le fils,*

Laiſſons-là les droits de ma naiſſance;
Dion: je ne ſais point porter mon eſpérance
Sur un temps que les dieux daigneront éloigner.
Le ciel peut-être ailleurs me deſtine à régner;

Peut-être la fortune en Epire m'appelle ;
J'y vole.

DION.

Pardonnez à l'excès de mon zèle.
Mais, qui part avec vous ?

DENIS *le fils.*

Damoclès, m'a-t-on dit.

DION.

Qu'entends-je ? Damoclès !

DENIS *le fils.*

Je vous vois interdit.

DION, *à part.*

Damoclès ! l'artisan & l'organe du crime !
(*à part.*)
Tyran ! il te manquoit encore une victime.

DENIS *le fils.*

Rassurez-vous, Dion. De méchans entouré,
Leur poison dans mon cœur n'a jamais pénétré.
Je prétends, si les dieux m'accordent la victoire,
Que le vaincu lui-même applaudisse à ma gloire.
Je diffère un hymen qui doit combler mes vœux ;
Mais je n'ai point encor mérité d'être heureux.
C'est d'un noble laurier la tête couronnée,
Qu'on doit me voir paroître aux autels d'hyménée.

DION.

Hélas!

DENIS *le fils.*

Vous soupirez!

DION.

Un rigoureux devoir.

A ma fille, à jamais, défend de vous revoir.

DENIS *le fils.*

Dion, que dites-vous? & quelle est ma surprise
Arétie à mes vœux n'est-elle point promise?

DION.

Vous avez un rival.

DENIS *le fils.*

Elle peut me trahir!

DION.

Comme elle à cette loi vous devez obéir;
Et devant ce rival vos cœurs doivent se taire.

DENIS *le fils.*

Quel est-il donc, ami, ce rival?

DION.

Votre père.

DENIS *le fils.*

Mon père! Eh quoi! lui-même, après m'avoir flatté,
Après que dans sa cour mes feux ont éclaté!...
Cet amour dans mon cœur si pur, si légitime,
N'est donc plus que l'excès de l'opprobre & du crime!
Sage Dion! voici le jour de l'amitié;
D'un homme au désespoir prenez quelque pitié.
Je ne demande point qu'à vos sermens fidèle,
Aux volontés du roi vous deveniez rebelle.

Mais contre les tranſports dont je ſuis combattu ;
Prêtez-moi, s'il ſe peut, toute votre vertu :
J'en ai beſoin. L'effort du tourment que j'endure
Va briſer dans mon ſein les nœuds de la nature.
Eperdu, je ſuccombe à cet arrêt fatal.
Dans mon rival enfin je ne vois qu'un rival.
Je crains d'en concevoir une haine implacable ;
Je crains de reſſembler à celui qui m'accable.
Malheureux ! qu'ai-je dit ? Il eſt mon père. O dieux !
Et l'auteur de mes jours me devient odieux ! —
Mon cœur eſt effrayé des monſtres qu'il enfante ;
Et la haine & l'amour, tout en moi m'épouvante.
Allons dans les combats porter mon déſeſpoir ;
Et mourons-y du moins fidèle à mon devoir.

SCÈNE VIII.

DION, *ſeul.*

AH ! la mort ne ſeroit que trop prompte à le ſuivre.
Sauvons-le des tranſports où ſon ame ſe livre.
Sauvons-le des complots d'un tyran odieux.
Vous, qui ſur la vertu veillez du haut des cieux ;
Dieux vengeurs, n'eſt-il point de foudres réſervées
A ceux dont les fureurs à leur comble arrivées,
Dans leurs propres enfans détruiſant vos bienfaits,
Etouffent les remords ſous le poids des forfaits.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS le père, DION, THÉODORE, PHILISTE, AMIDAS,

DENIS.

CITOYENS, si dans l'âge où la force nous quitte,
Dans l'âge où la nature au repos nous invite,
Je terminois ma course au gré de mon penchant,
Ma vie auroit du moins un paisible couchant.
Depuis que ma patrie agitée, éperdue,
Se jetta dans les bras qui l'avoient défendue,
Et me sacrifiant sa triste liberté,
A l'ombre de mes loix chercha sa sûreté;
L'envie a, contre moi, dans le sein de ma ville,
Nourri long-temps les feux de la guerre civile.
Je dus les étouffer; & la nécessité
Fit parler vos périls & taire ma bonté.
L'on put douter alors qu'un monarque sévère,
Sous les traits d'un vengeur portât le cœur d'un p
A la fin, grace aux dieux, les esprits détrompés
Ont banni la frayeur qui les avoit frappés;

Et tranquille à présent, mon heureuſe vieilleſſe
N'auroit plus qu'à languir au ſein de la molleſſe.
Mais ce n'eſt pas pour moi que l'on m'a couronné ;
Et de mille périls un peuple environné
Ne permet point encor que ſon roi ſe repoſe.
C'eſt donc à le ſervir que mon bras ſe diſpoſe.
La Sicile eſt en paix ; mais ſes ports ſont ouverts
A ces brigands d'Afrique, à ces tyrans des mers,
Qui poſſèdent Ancyre, & Palerme & Segeſte,
Et qui, ſans moi, de l'île envahiſſoient le reſte.
Amis, c'eſt trop long-temps nous en voir menacés.
Je ne veux point mourir ſans les avoir chaſſés ;
Et de tous nos voiſins embraſſant la défenſe,
Je les mets ſous ma garde à l'abri de l'offenſe.
Une fois réunis.... vous voyez ſur ces bords,
Des flots impétueux expirer les efforts ;
C'eſt ainſi que l'Ætna verra ſur ce rivage
Se briſer déſormais les forces de Carthage.
Et par qui, dans nos champs, ne ſont pas déteſtés
Ces cruels oppreſſeurs qui les ont dévaſtés ?
Quels peuples n'ont pas vu leurs murs livrés aux flammes ;
Leurs enfans étouffés dans les bras de leurs femmes,
Leurs vieillards ſous le fer baiſſant un front ridé,
Leur lit ſouillé d'opprobre ou de ſang inondé ?
Amis, n'en doutez pas, voilà ſous quelle image
Aux yeux de nos voiſins ſe préſente Carthage ;
Et le chef qui du joug ſaura les affranchir,
Les verra ſous ſes loix trop heureux de fléchir.

Syracuſe dès-lors, à l'abri des tempêtes,
Pourra jouir en paix du fruit de ſes conquêtes ;
Et ſes heureux états n'auront de toutes parts
Que ces bords pour limite & les mers pour remparts.
Vous voyez, mes amis, où tend mon entrepriſe :
La gloire, l'intérêt, l'équité l'autoriſe.
Préparez-y ce peuple ; & ſur-tout dites-lui
Que c'eſt à ſon repos que je veille aujourd'hui.
C'eſt en lui dévouant le reſte de ma vie,
Que je veux le punir de l'avoir pourſuivie.
C'eſt ainſi que Denis aſpire à ſe venger.
Vous m'avez vu ſouvent au milieu du danger ;
Vous m'y verrez le même, & tout ce que j'ordonne
C'eſt qu'on oſe imiter l'exemple que je donne.

THÉODORE.

Vous annoncez la guerre à ces bords alarmés,
Seigneur ; & pour l'Epire on dit que vous armez !

DENIS.

L'Epire eſt engagée à prendre ma défenſe.
Je demande raiſon d'un délai qui m'offenſe ;
Et pour exterminer nos communs ennemis,
Je réclame un ſecours depuis long-temps promis ;
Les armes, les vaiſſeaux, les tréſors de l'Epire.

PHILISTE.

Hélas ! à peine encor votre peuple reſpire.

Il espéroit qu'enfin....

DENIS.

Qu'osoit-il espérer ?
Un repos qu'aux mortels rien ne peut assurer ?
Et quel peuple en jouit ? Rome, dès sa naissance,
A-t-elle sans fatigue étendu sa puissance ?
Et depuis trois cens ans ce peuple de héros
A-t-il pu respirer dans le sein du repos ?
La Grèce a-t-elle été plus calme & plus oisive ?
Dès long-temps, sous le Perse, elle eût gémi captive;
Si dans les voluptés son courage amolli,
Avoit mis sa défense & sa gloire en oubli.
De la corruption ses troubles l'ont sauvée ;
Sur ses propres débris elle s'est élevée ;
Et ses peuples rivaux, l'un par l'autre aguerris,
Sont autant de lions que son sang a nourris.
Et nous, dont ce fléau menace les rivages,
Nous, chez qui Rome un jour peut porter ses ravages;
Nous, que vingt fois Carthage a tenté d'asservir,
Dans un lâche repos nous parlons de languir !
Au milieu des vautours, foible & timide proie,
La Sicile attendra que leur vol se déploie!
Et quel temps plus heureux pour fixer nos destins ?
Le Gaulois marche à Rome & venge les Latins ;
Par la contagion mortellement frappée
De son propre malheur Carthage est occupée ;
Thèbe & Lacédémone, au milieu des hasards,
De la Grèce alarmée attachent les regards.

Saisissons ce moment d'engager la Sicile
A ne former qu'un peuple si puissant & docile.
'Alors ce peuple heureux, avec quelque fierté,
Pourra, sous ses drapeaux, dormir en liberté,
Mais toujours redoutable au seul bruit de ses armes,
Tout prêt à les reprendre aux premières alarmes,
Et semblable à l'Ætna, dont la sourde fureur,
Même dans son silence, imprime la terreur.
Jusques-là gardons-nous d'une paix corruptrice.
Ranimons le courage avant qu'il se flétrisse.
Malheur à qui s'endort au milieu du danger !
Et tant que nous menace un pouvoir étranger,
Si la guerre est un mal, c'est un mal nécessaire. —
Consultez cependant ce cœur droit & sincère.

(*Il montre Dion.*)

Vertueux citoyen, quoique sujet soumis,
Il sait servir son roi, sans trahir ses amis.

SCÈNE II.

DION, THÉODORE, PHILISTE, AMIDAS.

DION.

NOUS voilà seuls. — Amis, expliquez-vous sans feinte.
Dion vous est connu ; bannissez toute crainte.
Aux conseils du Tyran ces lieux sont destinés,
D'un mur impénétrable ils sont environnés.

Que devons-nous penser du projet qu'il médite ?

PHILISTE.

Quoi ! c'eſt-là ce tyran dont le nom ſeul irrite !
Ce farouche oppreſſeur dont l'orgueil indompté
Vouloit tout voir fléchir devant ſa volonté !
Combien ſa renommée, ou lui-même en impoſe !

THÉODORE.

C'eſt la douceur du tigre au moment qu'il repoſe.
Moins crédule que vous, je ſais m'en défier ;
Et je l'ai trop connu pour le juſtifier.
Mais, Dion, que réſoudre ? & comment le diſtraire
D'un projet tant de fois à nos vœux ſi contraire ?

DION *à Philiſte.*

Denis vous a ſéduit ; & j'en ſuis peu ſurpris.
Il ſait, quand il lui plaît, captiver les eſprits ;
Et du talent de feindre, une profonde étude
S'eſt en lui, dès long-temps, changée en habitude.
C'eſt tout l'art d'un tyran. Fureur, impiété,
Chez lui tout eſt couvert d'un voile d'équité.
A la juſtice au moins il fait rendre l'hommage
De n'oſer la trahir ſans parler ſon langage ;
Et ce voile gênant, dont il eſt revêtu,
En déguiſant le crime, honore la vertu.
Mais tromper mes yeux vainement il s'applique :
J'ai dans tous ſes replis ſondé ſa politique.
Il parle d'écarter je ne ſais quel malheur,
Tandis que de ſon peuple il moiſſonne la fleur,

Arrache les époux à leurs jeunes compagnes,
Couvre d'un deuil affreux nos cités, nos campagnes;
Laiſſe le ſoc oiſif au milieu des guérets,
Et dévaſte les champs favoris de Cérès.
Quelle guerre, pour nous, quel fléau plus funeſte?
Mais il veut de ce peuple anéantir le reſte,
Attirer dans le piège, envoyer au trépas,
Tout ce qui l'importune, ou qui ne le ſert pas,
Etouffer la vertu juſques dans ſes racines,
Et de morts entouré, régner ſur des ruines.
Voilà ſon plan. Denis ne croit point vous gagner;
Mais ſur d'autres ſujets il aſpire à régner.
Dans ces murs avec ſoin dès long-temps il aſſemble
Un amas de brigands, peuple qui lui reſſemble.
Sur ſon trône ſanglant, toujous mal affermi,
S'il reſte un homme juſte, il craint un ennemi;
Et des plus courageux, trop ardens à le ſuivre,
Au milieu des combats leur valeur le délivre.
Ainſi vous faites place à de vils affranchis,
Qu'au prix de votre ſang vous aurez enrichis.

THÉODORE.

Le perfide! & comment échapper à ſa rage?

DION.

Vos malheurs auroient-ils glacé votre courage?

PHILISTE.

Hélas! vous le ſavez, il a trop éclaté.
Déjà plus d'une fois ce peuple révolté,

Succomba sous le faix d'une entreprise vaine,
N'a fait qu'appesantir & resserrer sa chaîne;
Voyez nos oppresseurs dans ces murs enfermés;
Altérés de rapine & de meurtre affamés,
Voyez ce boulevard élevé par la crainte,
Du palais d'un tyran digne & terrible enceinte.

DION.

J'ai prévu vos frayeurs ainsi que vos dangers.
Mais le temps change tout. Parmi ces étrangers,
Il est des mécontens qui de la servitude
Semblent porter le poids avec inquiétude:
L'intérêt les enchaîne encor moins que la peur;
Et ce trouble est caché sous un calme trompeur.
Saisissons le moment, non pas de les corrompre,
Mais de briser pour eux des fers qu'ils n'osent rompre.
Amis, point d'artifice. En délivrant l'état,
Loin de nous les noirceurs d'un timide attentat:
Combattons en guerriers, & que la tyrannie
N'ait rien à reprocher à qui l'aura bannie;
Ou, si nous succombons, qu'un glorieux trépas
Invite nos neveux à marcher sur nos pas.

AMIDAS.

O généreux Dion! que ta vertu me touche!
La patrie & l'honneur nous parlent par ta bouche.
Je t'admire, & mon cœur s'enflamme à tes discours.
De nos calamités rompons enfin le cours.

Il est temps que des dieux la tardive justice
Sur ce grand criminel enfin s'appesantisse.
Leurs temples, leurs autels, par ses mains dépouillés,
De rapine & de sang ses ministres souillés,
Tant de biens envahis par ses vils satellites,
Sur de vagues soupçons tant de têtes proscrites,
Tout demande sa mort. Mais toi, Dion, mais toi,
Son fils aime ta fille; il a, dit-on, sa foi.

DION.

N'y pensons plus. Le prince, à son devoir fidèle,
N'épousera jamais la fille d'un rebelle;
Mais il en est plus digne & de vous & de moi.
Un fils dénaturé seroit un mauvais roi.

THÉODORE.

Il est né vertueux puisque ta fille l'aime.
Qu'il l'épouse; & sa dot sera le diadême.
Le père est un tyran; il faut l'exterminer.
Le fils est un grand homme; il faut le couronner.

SCÈNE III.

DION, *seul.*

MA fille aura besoin de toute sa constance;
Allons l'y préparer. Je la vois qui s'avance.

SCÈNE IV.

DION, ARÉTIE.

DION.

MA fille, dans vos yeux quel trouble est répandu ?
Je vois couler vos pleurs.

ARÉTIE.

Hélas ! qu'ai-je entendu !
De l'état de mon cœur, instruit comme moi-même,
Pour un prince accompli, que vous aimez, qui m'aime,
Je vous ai vu, mon père, approuver mes soupirs.

DION.

Tous mes vœux se bornoient à combler vos desirs.

ARÉTIE.

Je viens de le trouver plein de trouble & d'alarmes,
La pâleur sur le front, les yeux noyés de larmes,
Il court dans ce palais, égaré, furieux.
Il me voit, il soupire, & détourne les yeux.
Je frémis des malheurs que cet accueil m'annonce;
J'en demande la cause; & voici sa réponse.
« Etouffons, m'a-t-il dit, des soupirs superflus.
» J'en mourrai; mais adieu. Je ne vous verrai plus ».
Il me fuit, sans pouvoir en dire davantage.
Seigneur, expliquez-moi ce funeste langage.

DION.

Ma fille, il eſt trop vrai : de ſon bonheur jaloux,
Le tyran vous ſépare, & devient votre époux.

ARÉTIE.

Il devient mon époux ! lui ! quelle loi barbare !
Moi ! me donner à lui ! .. Mais, Seigneur, je m'égare.
C'eſt à moi d'obéir, à vous de commander.

DION.

Non, ma fille, à vous ſeule il doit vous demander.
Diſpoſez de vous-même, & parlez.

ARÉTIE.

Daignez croire
Que mon amour pour vous, mon pays, & ma gloire,
Sont les ſeuls intérêts que je conſulterai.
Denis eſt à mes yeux un mortel abhorré.
Son fils a des vertus ; vous ſavez que je l'aime.
Mais malgré cette horreur & cet amour extrême,
Si je puis, ſur le trône aſſiſe auprès de lui,
Servir à l'innocence & d'aſyle & d'appui,
Du tyran par mes pleurs appaiſer la furie,
Enfin, ſi mon malheur importe à ma patrie,
Je n'écoute plus rien : qu'on me mène aux autels.
Mais unie à ſon ſort par des nœuds immortels,
Si je dois partager une grandeur funeſte,
Accepter pour époux un tyran qu'on déteſte,
Voir à mes pieds un peuple accablé, gémiſſant,
Et détourner ſans ceſſe un œil compatiſſant,

Je préfère la mort aux nœuds de l'hyménée.
Quel ſupplice, grands dieux! que d'être condamnée
A ſouffrir dans ſes bras, par un devoir affreux,
Un époux toujours teint du ſang des malheureux!
De ce lit nuptial l'approche m'épouvante
Plus que la tombe même où j'entrerois vivante;
Et, ſi j'en crois mon cœur, moins m'eût épouvanté
L'airain par Phalaris ſur ces bords inventé.
Je ſais, en refuſant l'hymen qu'on me propoſe,
A quel revers, Seigneur, ce mépris nous expoſe;
Mais l'éclat des grandeurs ne peut vous éblouir:
On ſait y renoncer, lorſqu'on ſait en jouir.
Si l'on vous vit monter dans le rang où vous êtes,
Ce fut pour voir de près ſe former les tempêtes,
En détourner les coups loin d'un peuple alarmé,
Et ſoulever le joug dont il eſt opprimé.
Mais puiſque le perfide a trompé votre zèle;
Qui peut vous retenir dans ſa cour infidèle?
Allons de nos amis partager le malheur.
Notre exil ſeroit-il plus cruel que le leur?
Pourriez-vous être heureux tandis qu'on les opprime?
Vous me l'avez appris: ſous le règne du crime,
La place de l'honneur eſt dans l'obſcurité.

DION.

Tu n'as jamais connu la dure adverſité.

ARÉTIE.

Je ſais ſouffrir, mon père; & que loin de cette île
Vous ſoyez en repos, votre fille eſt tranquille.

DION.

Tu vas donc renoncer à l'espoir le plus doux !

ARÉTIE.

J'oublirai tout le reste, & je vivrai pour vous.

DION.

Ah ! le ciel te devoit un destin plus prospère.

ARÉTIE.

Le ciel en fait assez quand il donne un tel père.

DION.

Quel héritage, hélas ! que la fuite, l'exil,
Le malheur !

ARÉTIE.

Le malheur ! près de vous en est-il ?
En est-il dont mon cœur avec vous ne s'honore ?

DION.

Ah ! ce cœur m'est connu.

ARÉTIE.

Non, pas assez encore.
Puisque vous l'avez plaint, vous en avez douté.

DION (*à part.*)

Dans mes vœux les plus chers les dieux m'ont écouté.
Je révère mon sang dans une ame si belle,
Et plein d'un doux transport je me contemple en elle ;
(*à Arétie.*)
Oui, de votre vertu votre père est content,
Ma fille. Mais, hélas ! un refus insultant

Va porter le Tyran à quelque violence.
Et si des bras d'un père une aveugle insolence
Osoit vous arracher ?

ARÉTIE.

Pourquoi vous alarmer ?
Il ne peut rien sur moi, si vous daignez m'aimer.

DION.

Et que peut cet amour contre la tyrannie ?

ARÉTIE.

Des fureurs d'Appius il sauva Virginie.

DION (*avec transport*).

Ma fille ! embrasse-moi. Ta noble fermeté
Dans cette épreuve enfin n'a que trop éclaté.
Le Tyran, il est vrai, par les nœuds d'hyménée,
A son trône aujourd'hui veut te voir enchaînée ;
Mais, ne crains rien. Suis-moi. Tu sauras des secrets
Qui vont de ses fureurs arrêter les progrès.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

DENIS le père, ARÉTIE.

DENIS.

Sur mes desseins, Madame, on vous a prévenue.
A mon illustre ami la cause en est connue.
Le soutien de mon sceptre y doit être lié
Par des nœuds plus étroits que ceux de l'amitié.
Mais ce que je lui dois, mon amour vous le donne.
Vos attraits, vos vertus, dignes d'une couronne,
Ont mérité pour vous ce que je fais pour lui.
Soyez l'honneur du trône; il en sera l'appui.
Vous vous taisez, Madame, & semblez consternée!

ARÉTIE.

Seigneur, l'éclat pompeux d'un si grand hyménée,
D'une ame ambitieuse exciteroit les vœux.
Pour moi, si de l'hymen je dois former les nœuds,
Ce n'est qu'à la vertu que je rendrai les armes,
Et, fuyant des grandeurs les pénibles alarmes,
Un cœur juste est le trône où j'aspire à régner.

DENIS.

Je ne m'attendois pas à me voir dédaigner.
Mais dans cette fierté, qu'un autre eût abaissée,
J'excuse les chagrins d'une amante offensée;
Et quoiqu'en ma faveur le devoir ait parlé,
L'amour, sans quelque effort, ne peut être immolé.

ARÉTIE.

Cet amour, s'il est vrai que son pouvoir m'attire,
Jamais de mon devoir n'a balancé l'empire,
Et soumis en esclave aux loix de la vertu,
S'il étoit condamné n'auroit point combattu.
Donnez à mes refus une plus digne cause.

DENIS.

Et quel autre intérêt à mes desirs s'oppose?

ARÉTIE.

Ma gloire.

DENIS.

Oubliez-vous que vous parlez à moi?
Vous, fille d'un sujet qui doit tout à son roi,
Vous dédaignez la main par qui de la poussière
Jusqu'au pied de mon trône est monté votre père!
Quel fantôme de gloire a frappé vos esprits?
Et d'où vous vient pour moi ce superbe mépris?

ARÉTIE.

On ne méprise point ce qu'on a tant à craindre.

DENIS.

A ne pas m'irriter daignez donc vous contraindre.
Le trône vous attend.

ARÉTIE.

Il n'eſt pas fait pour moi.

DENIS.

Et ſi de l'accepter on vous fait une loi ?

ARÉTIE.

Qui l'oſeroit ?

DENIS.

Un père.

ARÉTIE.

Il daignera lui-même
Tempérer la rigueur de ſon pouvoir ſuprême.
Il hait la tyrannie, & la ſert à regret.

DENIS.

Vous l'a-t-il confié ?

ARÉTIE.

Ce n'eſt pas un ſecret :
Il vous l'a dit cent fois.

DENIS.

D'un ami ſi fidèle
Je veux placer la fille en un rang digne d'elle ;
Je le veux, je le dois.

ARÉTIE.

Et quel rang, juſtes dieux !
Où, pour être obéi, l'on ſe rend odieux !

Moi,

Moi, fille de Dion, j'oserois y paroître!

DENIS.

Si mon fils l'occupoit, vous l'oseriez peut-être.

ARÉTIE.

Je le pourrois sans honte.

DENIS.

Avez-vous donc pensé
Qu'impunément ainsi je serois offensé?

ARÉTIE.

Je vois que ma franchise étonne votre oreille.
Au fond de votre cœur le remords se réveille.
Mais la voix des flatteurs l'avoit trop endormi;
Et je veux une fois vous tenir lieu d'ami.
Vous régnez; on vous craint: muet dans ses alarmes
Votre peuple est forcé de dévorer ses larmes;
Et dans ces murs sanglans, pleins de votre pouvoir,
Le doigt de la vengeance a tracé son devoir.
Mais vous qui l'enchaînez dans ce dur esclavage,
Au faîte des grandeurs quel est votre partage?
Puissant, mais malheureux, de remords combattu;
(Car on n'étouffe point la voix de la vertu)
Entouré d'ennemis payés pour vous séduire,
Attentifs à vous plaire, & prêts à vous détruire;
Vous tenez, en tremblant, un sceptre détesté,
D'autant plus dangereux, qu'il vous a plus coûté.
C'est au père du peuple à porter la couronne.
Un trône est glorieux quand l'amour l'environne;

Mais c'eſt un précipice, un théâtre d'horreur,
Quand il a pour appui la force & la terreur.

DENIS.

Je me ſuis tu, Madame, & j'ai voulu connoître
Les traits dont un vil peuple oſe noircir ſon maître.
Ainſi donc, ſur la foi de ce peuple effréné,
Par vous-même, à mes yeux, mon règne eſt condamné.

ARÉTIE.

Il ſuffit qu'à l'État ce règne ſoit funeſte.
Les maux qu'on a ſoufferts, les fureurs qu'on déteſte,
Et tout ce qu'on impute à votre cruauté,
Peut n'être que l'effet de la néceſſité:
Des rois uſurpateurs on connoît les maximes;
Et ſouvent leurs vertus reſſemblent à nos crimes.
Mais ſans être coupable on peut être odieux.
Tout ce qui nuit au peuple, eſt un crime à ſes yeux.
Ce ſilence cruel qu'à ſes cris on impoſe,
Eſt un nouveau témoin qui contre vous dépoſe.
Au ſang de vos ſujets vous vous êtes baigné:
L'univers s'en ſouvient, il s'en eſt indigné;
Et ma patrie enfin, de ſa gloire jalouſe,
Auroit trop à rougir ſi j'étois votre épouſe.

DENIS.

Je ſais à qui je dois imputer vos mépris.
Vous ne voulez devoir qu'à l'amour de mon fils
Un ſceptre qu'en ſes mains mon trépas doit remettre,
Et qu'en ſecret ſans doute il oſe vous promettre.

ARÉTIE.

Pour guérir vos ſoupçons & le juſtifier,
Un mot ſuffit. Je vais vous le ſacrifier.
Vous m'aimez, dites-vous ?

DENIS.

En doutez-vous, Madame ?

ARÉTIE.

Oſez me le prouver, & je ſuis votre femme.

DENIS.

Qu'exigez-vous de moi ?

ARÉTIE.

D'être enfin vertueux,
D'écouter vos remords, ces organes des dieux,
De ſavoir préférer la gloire au diadème,
Le repos au danger, & ce peuple à vous-même ;
D'expier vos fureurs, de les déſavouer,
Et de forcer enfin la terre à vous louer.

DENIS.

Je vous entends. Il faut dépoſer la couronne.
Ce n'eſt donc qu'à ce prix que votre main ſe donne ?
Avouez-le, Madame, un ſi hardi détour
Eſt un refus adroit, inſpiré par l'amour ;
Et vous n'eſpériez pas de pouvoir me réſoudre
A quitter ce haut rang où j'ai bravé la foudre ?
Eh bien ! connoiſſez mieux tous vos droits ſur mon cœur,
Epris de [illegible] vertus plus que de ma grandeur,

J'y renonce ; & ce rang, qui faisoit mon supplice,
Est pour moi, je l'avoue, un foible sacrifice.
Un fantôme imposant m'a long-temps ébloui ;
A la voix de l'amour il s'est évanoui.
Mais mon fils voudra-t-il ceindre le diadême ?
Il va venir, Madame ; offrez-le lui vous-même.
(*à part.*)
S'il l'accepte, il est mort.

SCÈNE II.

ARÉTIE, *seule.*

Il veut quitter ce rang,
Par le crime élevé, cimenté par le sang !
A la voix des remords il a paru sensible !
L'amour a-t-il dompté cet orgueil inflexible ?
Pour l'ame des tyrans l'amour a-t-il des traits ?
Vous, que je méprisois, périssables attraits,
Auriez-vous de ce tigre adouci la furie ?
Pourriez-vous me servir à sauver ma patrie ?
Ainsi donc la beauté, ce funeste ornement,
Ecueil de nos vertus, en devient l'instrument !
Cependant à son sort il faut que je me lie.
Toi, qui me fus si cher, il faut que je t'oublie.
Va, que le bien public soit l'un de mes bienfaits,
Avec toi fais régner la justice & la paix,

Tu feras des heureux, tu le feras peut-être ;
Je ne m'en plaindrai point : mais, hélas ! puis-je l'être !
Quoi ! fille de Dion, tu vas penser à toi !
A de plus grands périls réserve ton effroi.
Vois tes concitoyens au bord du précipice,
Marchant à la révolte, ou peut-être au supplice.
Ton père est à leur tête, & tu n'as qu'un instant.
Si le sort les trahit, l'échafaud les attend.
Et qu'importe, après tout, à qui je sois unie,
Si j'étouffe en ses bras l'affreuse tyrannie,
Si je suis la rançon de mes concitoyens ?
Brisons, brisons leurs fers ; la mort rompra les miens.

SCÈNE III.

DENIS le fils, ARÉTIE.

ARÉTIE.

QUE vois-je ?

DENIS *le fils, à part.*

Le cruel ! auprès d'elle il m'envoie !
Pour aigrir mes douleurs, il veut que je la voie.

ARÉTIE.

Quel moment !

DENIS *le fils.*

Quel destin ! quel affreux désespoir !
Je vous perds. Cependant on me force à vous voir,

Madame. Votre bouche eſt-elle condamnée
A m'annoncer l'arrêt d'un fatal hyménée ?
Mon père à la contrainte oſe-t-il recourir ?
Ou bien conſentez-vous ? …

ARÉTIE.

Je conſens à mourir.

DENIS.

Quoi !

ARÉTIE.

Je l'épouſe.

DENIS.

O ciel !

ARÉTIE.

Ecoutez-moi.

DENIS.

Barbare !

Laiſſez-moi.

ARÉTIE.

Quel tranſport de ſon ame s'empare !

DENIS.

Voilà donc vos ſermens ?

ARÉTIE.

Oui, je les ai trahis.

DENIS.

Perfide.

ARÉTIE.

Peut-on l'être en ſauvant ſon pays ?

DENIS.

En ſauvant ſon pays !

ARÉTIE.

Oui, c'eſt à ma patrie ;
A ce dieu des grands cœurs que je vous ſacrifie.
Son ſort eſt en nos mains. Je commence ; achevez.
Ce n'eſt point pour m'aimer, prince, que vous vivez.
Vous vous devez au monde, à ce peuple, à la gloire.
J'ai partagé vos feux ; partagez ma victoire.
Libre, allez vous offrir aux yeux de l'univers.
Le trône vous attend. Allez briſer nos fers.

DENIS.

Le trône m'attend ! moi !

ARÉTIE.

Par un effort ſuprême ;
Denis, en m'épouſant, y renonce lui-même.
Je me donne à ce prix, & je viens vous offrir
Un ſceptre qu'en ſes mains on ne peut plus ſouffrir.

DENIS.

Que me propoſez-vous ? qui ? moi ! que je prétende
Au trône de mon père !

ARÉTIE.

Il faut qu'il en deſcende ;
C'eſt à vous d'y monter.

DENIS.

C'eſt à moi d'obéir.
Du rang qui vous eſt dû, Madame, allez jouir.

De nos feux mutuels perdez-y la mémoire,
Et laiſſez-moi mourir avec toute ma gloire.

ARÉTIE.

Ceſſez de m'oppoſer un devoir prétendu.
S'il règne encore un jour, votre père eſt perdu.

DENIS.

Qu'entends-je ? quel complot ! quelle aveugle furie !

ARÉTIE.

Ne nommez point ainſi l'amour de la patrie.
Je ne vous dirai point quelles calamités
Animent contre lui ſes ſujets révoltés.
Vous devez détourner les yeux de leur miſère.
Il eſt affreux d'apprendre à déteſter un père.
Mais voyez le péril dont il eſt menacé.
Sur ſon trône aujourd'hui ſi vous n'êtes placé,
D'un peuple furieux il éprouve la rage ;
Et ſon fils peut lui ſeul conjurer cet orage.

DENIS.

Je mourrai ſon ſujet en défendant ſes jours.
De ces complots encore il peut rompre le cours.
Je vais lui découvrir le danger qui s'apprête,
M'armer pour le défendre, & pour punir.....

ARÉTIE.

Arrête !

DENIS.

Je n'écoute plus rien : mon père est en danger.

ARÉTIE.

Cher prince, où courez-vous ?

DENIS.

Me perdre, ou le venger.

ARÉTIE.

Eh bien, cruel ! eh bien, ordonne mon supplice.

DENIS.

Quoi ! de ces factieux ! ...

ARÉTIE.

Oui, tu vois leur complice.

DENIS.

Vous ?

ARÉTIE.

Moi. Ce n'est pas tout : ce vertueux ami,
Qui des malheurs du peuple en secret a gémi,
Ce Dion, dont les soins ont formé ta jeunesse,
Et qui pour toi d'un père a toute la tendresse,
Dion, de la révolte est le chef & l'auteur.
Va, tu sais mon secret ; sois son accusateur.

DENIS.

Chaque mot me confond ; & mon ame égarée
Est, par d'affreux éclairs, sur l'abîme éclairée.

Seul ami de ton roi, Dion, tu le trahis !

ARÉTIE.

Il s'expose pour vous, pour moi, pour son pays ;
Trop long-tems sourd aux cris d'un peuple qui l'implore
Il s'y rend à la fin.

DENIS.

Il en est tems encore ;
Qu'il rentre en son devoir.

ARÉTIE.

Non, il n'en est plus tems.

DENIS.

Vous me désespérez. Adieu, Madame.

ARÉTIE.

Attends,
Cruel ; tourne les yeux sur une infortunée,
A t'aimer, à te perdre, à mourir condamnée.
Vois tes plus chers amis dévoués au trépas ;
Vois ta triste patrie : elle te tend les bras.
N'a-t-elle pas ses droits ainsi que la nature ?
C'est à toi d'adoucir les peines qu'elle endure ;
C'est à toi d'essuyer les pleurs qu'elle a versés.
Combien de vœux au ciel pour toi sont adressés !
« S'il règne, disent-ils, si le ciel moins sévère
» Le fait monter un jour au trône de son père ;
» Que nous serons heureux sous de si justes loix !
» Il sera notre père, & l'exemple des rois ».

Peux-tu ne pas ſentir le prix d'une couronne
Que l'amour, que la paix, que la gloire environne;
Et combien il eſt doux, pour un cœur généreux,
De n'avoir qu'à parler pour faire des heureux?
Cher prince, au nom des dieux, de ma tendreſſe extrême,
De Dion, de ce peuple, & de ton père même,
Préviens, en acceptant un héritage offert,
Une rebellion qui l'accable, ou nous perd.

SCÈNE IV.

DENIS le père, DENIS le fils, ARÉTIE, Gardes.

DENIS *le père.*

PRINCE, je viens ſavoir quelle eſt votre réponſe.
Il eſt tems qu'aux grandeurs votre père renonce:
Heureux qu'en vous le ciel ait voulu lui donner
Un fils, par ſes vertus, digne de gouverner!

DENIS *le fils.*

Du deſtin des mortels il eſt beau d'être arbitre,
Quand on a les vertus que demande ce titre,
Et qu'on peut s'aſſurer, n'ayant plus qu'à vouloir,
De remplir dignement un immenſe devoir.
Mais ces vertus, Seigneur, les a-t-on à mon âge?
Des dieux, maîtres des rois, ſi, pour être l'image,

Il ne falloit qu'un cœur exempt d'ambition,
Ennemi de l'injure & de l'oppression,
Et, pour le bien public, détaché de lui-même;
Je pourrois sans rougir porter le diadème.
Mais quand je considère où s'étend le devoir
De ceux à qui le ciel a remis son pouvoir;
Quand je vois quel péril sans cesse les assiège,
Qu'ils ont, à chaque pas, à craindre quelque piège;
Qu'au milieu des flatteurs dont la dextérité,
D'un voile séduisant masque la vérité,
Un roi doit être exempt d'erreur & de foiblesse,
S'observer, se combattre, & se vaincre sans cesse;
Craindre tous ses penchans comme autant d'ennemis,
Sous le frein du devoir les tenir tous soumis;
Savoir que rien de lui n'est léger ni frivole,
Qu'il répond d'un regard, & d'un mot qui s'envole;
Que ce mot dangereux, échappé sans dessein,
Porte, à celui qu'il frappe, un poignard dans le sein;
Et qu'un peuple attentif, qui de loin le contemple,
Du vice ou des vertus attend de lui l'exemple;
Je sens qu'un diadème est trop pesant pour moi.
Mais mon père aujourd'hui m'en impose la loi;
J'obéis; & toujours sous votre dépendance,
Je porterai le sceptre, & vous seul la balance.

DENIS *le père* (*aux Gardes.*)

Qu'on l'arrête.

DENIS *le fils.*

Ah, Seigneur !

ARÉTIE.

O ciel !

DENIS *le père (aux Gardes.)*

Obéiſſez.

ARÉTIE.

Quel crime ?...

DENIS *le père.*

Il m'eſt connu, Madame, c'eſt aſſez
J'ai voulu m'aſſurer de votre intelligence,
Et voir ſur qui devoit éclater ma vengeance.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS le fils, DAMOCLÈS, Gardes.

DENIS.

Ou me conduisez-vous, amis ? Est-ce à la mort ?
Leur silence, ces fers, tout m'annonce mon sort.
Damoclès, obtenez que je parle à mon père.
Ce n'est pas que je pense à fléchir sa colère ;
Mais avant de mourir je veux lui révéler
Un secret qui le touche & qui me fait trembler.

SCÈNE II.

DENIS le fils. Gardes.

DENIS.

Oui, de quelque rigueur que mon père m'accable,
Je dois lui révéler ce complot redoutable. —
O nature ! ô devoir ! vous suis-je assez soumis ?
Je trahis Arétie, & je perds mes amis. —

Mes amis ! dieux ! quel nom donnai-je à des rebelles,
Ennemis de mon ſang, à mon père infidèles ? —
Ingrat ! & c'eſt pour toi qu'ils l'ont voulu trahir.
Non, généreux vieillard, je ne puis te haïr.
Ton aveugle amitié t'entraînoit dans le crime ;
Mais ce n'eſt pas à toi d'en être la victime.
Inſtruit de tes deſſeins, je dois les prévenir ;
Mais de m'avoir aimé je ne puis te punir.
Je nommerai le crime & non pas le coupable.
Non, la mort à mes yeux préſente, inévitable. . .

SCÈNE III.

DENIS le père, DENIS le fils ; Gardes.

DENIS *le père.*

ABAISSE, malheureux, ce regard menaçant.

DENIS *le fils.*

La honte ſuit le crime ; & je ſuis innocent.

DENIS *le père.*

Parle. Que me veux-tu ?

DENIS *le fils.*

Vous ſauver.

DENIS *le père.*

Toi !

DENIS *le fils.*

Moi-même.

Moi, que vous haïſſez, mon père, & qui vous aime.

Chargé d'indignes fers, de gardes entouré;
A l'opprobre, à la mort près de me voir livré;
Je ne viens point ici dans un juge févère
Emouvoir, par mes pleurs, les entrailles de père.
Mieux que moi la nature eût pu vous appaiser;
Et fi vous l'écoutiez, elle eût fu m'excuser.
Mais incertain des jours que votre arrêt me laiffe;
Et juftement troublé du péril qui vous preffe,
J'ai cru devoir faifir, pour vous le dévoiler,
Le feul inftant, peut-être, où je puis vous parler.
Vous êtes menacé; contre vous l'on confpire.

DENIS *le père.*

Qui peut l'ofer?

DENIS *le fils.*

J'ai dit ce que j'ai dû vous dire.

DENIS *le père.*

Achevez.

DENIS *le fils.*

Je ne puis.

DENIS *le père.*

Prince, vous héfitez.

DENIS *le fils.*

Qu'on me mène à la mort.

DENIS *le père.*

Quoi! vous me réfiftez!

Qui ménage un coupable en devient le complice.

DENIS *le fils.*

Vous en savez assez.

DENIS *le père.*

Par un lâche artifice,
Perfide, je le vois, tu croyois m'alarmer,
Et qu'une crainte vaine alloit me désarmer.

DENIS *le fils.*

Vous êtes menacé, Seigneur; daignez m'en croire.
Disposez de mon sang, mais laissez-moi ma gloire.
Ma vie est votre bien; je sais la dédaigner.
Mais ma gloire est à moi; vous devez l'épargner!...

DENIS *le père.*

Quoi, par la trahison lorsqu'on trame ma perte;

DENIS *le fils.*

On ne vous trahit point, on s'arme à force ouverte;
Et se frayant vers vous un pénible chemin,
L'on vient vous attaquer les armes à la main.
Laissez-moi vous défendre, ou forcer les rebelles
A tremper dans mon sang leurs armes criminelles.
Mais détestant l'emploi de lâche délateur,
Je suis leur ennemi, non leur accusateur.

DENIS *le père.*

Eh quoi, toujours du sang! Non, non, par la clémence
Conjurons la tempête avant qu'elle commence.

J'ai trop aigri les cœurs, je prétends les gagner.
Ce n'est que par l'amour qu'il est doux de régner.
Nomme-moi les mutins dont l'orgueil nous menace.
Je ne les connoîtrai que pour leur faire grace.

DENIS *le fils.*

Plus l'effort feroit grand, moins ce peuple étonné
Au fond de votre cœur se croiroit pardonné.

DENIS *le père.*

Laissons-là ces détours, & nomme mes victimes;
Ou je punis en toi ton silence & leurs crimes.

DENIS *le fils.*

Ce que vos intérêts m'ordonnent de cacher,
La mort même, Seigneur, ne peut me l'arracher.

DENIS *le père* (*aux Gardes.*)

Nous allons l'éprouver. Gardes, que l'on appelle
Arétie & Dion.

DENIS *le fils.*

Je frémis.

DENIS *le père.*

Non, rebelle,
Ne crois pas que la mort soit l'asyle assuré
D'un traître, d'un ingrat, d'un fils dénaturé.
Je saurai prolonger ton supplice & ma joie,
De ma lente fureur ton cœur sera la proie,
Et j'en arracherai ce secret odieux,
Ou le ferai du moins déchirer à mes yeux.

SCÈNE IV.

DENIS le père, DENIS le fils, DION, ARÉTIE, Gardes.

DENIS *le père.*

DION, l'on me trahit. Jusqu'ici je veux croire
Qu'on dérobe à vos yeux une trame si noire.
Allez, & prenez soin qu'avant la fin du jour,
Tous les chefs de l'État se rendent dans ma cour;
De la foi de ce peuple il me faut de tels gages.

DION.

'A ses sujets, un roi demande des otages!

DENIS *le père.*

Dion, à m'obéir qu'on soit exact & prompt.
Et du peuple & de vous votre fille répond.

SCÈNE V.

DENIS le père, DENIS le fils, ARÉTIE, Gardes.

DENIS *le père.*

VOUS, Madame, à son sort si l'amour vous attache;
(*il montre son fils.*)
Obtenez qu'il révèle un secret qu'il me cache.

Je veux de ce complot qu'il me nomme l'auteur.
Je lui cède, à ce prix, votre main, votre cœur.
Mais à se taire encor, Madame, s'il s'obstine,
Aux plus affreux tourmens ma fureur le destine.
J'attends votre réponse : elle fixe son sort,
Et le met dans vos bras, ou le livre à la mort.

SCÈNE VI.

DENIS le fils, ARÉTIE.

ARÉTIE.

Qui nous a donc trahis ?

DENIS.

C'est moi.

ARÉTIE.

Vous !

DENIS.

Je l'avoue.
Pour mon père & pour vous moi seul je me dévoue.

ARÉTIE.

Non, vous ne mourrez point ; & pour vous enlever,
Je sais qu'à l'instant même on va se soulever.
Mon père nous l'annonce ; il en a l'assurance.

DENIS.

Vous me faites frémir. Quelle affreuse espérance !

Quoi, Dion, votre père auroit la cruauté !...
Tout votre ſang répond de ſa fidélité.

ARÉTIE.

Il ſait que pour l'état je veux bien le répandre :
Il fera ſon devoir.

DENIS.

Je ne puis vous entendre.
Lui ! vous ſacrifier ! Non, je connois ſon cœur.
Dion n'aſpire point à ce barbare honneur
Qu'attache au parricide une vertu farouche.
Au prix de votre ſang il n'eſt rien qui le touche ;
Et ſon premier devoir eſt de vous ſecourir.
Vivez, Madame. Adieu. C'eſt à moi de mourir.

ARÉTIE.

Moi ! cruel ! après vous que je conſente à vivre !
Voyez à quels tourmens votre perte me livre.
Eſclave dans des lieux ſouillés de votre ſang,
J'accepterois la main qui vous perce le flanc !
Je ſerois dans les bras d'un tyran que j'abhorre !
D'un père, meurtrier de ſon fils que j'adore !
Non, ſi pour nous le ſort tarde encore à changer,
C'eſt à moi de vous ſuivre, à moi de vous venger.
Tout eſt grand dans un cœur qui mépriſe la vie ;
Et ſi le fer trompoit ma généreuſe envie,
Une mort ſecourable eſt prête à m'obéir ;
Et le poiſon du moins ne ſauroit me trahir.

DENIS.

Le poiſon !

ARÉTIE.

Pour vous ſeul eſt-ce encore un myſtère ;
Qu'à la cour des tyrans, ce ſecours ſalutaire
Eſt toujours dans les mains des mortels courageux
Qui veulent vivre en paix ſous un maître ombrageux ?
Je m'en ſuis en ſecret réſervé l'aſſiſtance :
Par-tout il m'accompagne ; il ſoutient ma conſtance ;
Et dans ce lieu funeſte, où rien n'eſt révéré,
Il ménage à ma gloire un aſyle aſſuré.

SCÈNE VII.

ARÉTIE, THÉODORE, DENIS le fils.

ARÉTIE.

THÉODORE en ces lieux ! quelle audace eſt la votre ?

THÉODORE.

Raſſurez-vous. Je viens vous ſauver l'un & l'autre.
(*bas*)
Que ma fureur redouble à l'aſpect de ſes fers !
(*haut*)
Les gardes ſont gagnés ; ces murs nous ſont ouverts.
L'on n'attend plus que vous ; & nos braves cohortes
Vont, au premier ſignal, s'élancer vers ces portes.

Mais on veut, avant tout, vous mettre en sûreté,
Et voir, loin de ces murs, le prince en liberté.
Profitons des momens.

ARÉTIE.

Allons, prince.

DENIS.

Ah! Madame!
Pouvez-vous m'inviter à cette fuite infame?
Et toi, coupable chef de ces séditieux,
Oses-tu, sans frémir, te montrer en ces lieux?

THÉODORE.

Votre mort s'y prépare.

DENIS.

Apprends à tes complices
Que je sais préférer les plus affreux supplices
A l'horreur de chercher mon salut dans leurs bras.

THÉODORE.

Ah! cher prince!

DENIS.

Va, dis-je, & ne replique pas.

THÉODORE.

Vous vous perdez, Seigneur, sans sauver votre père.

ARÉTIE.

Va, ne consulte point son aveugle colère.
Hâte-toi. Dans une heure il ne sera plus tems.
Tu vois de sa vertu des témoins éclatans.

Le courroux qui l'enflamme en eſt un gage inſigne.
En refuſant le trône, il n'en eſt que plus digne.

THÉODORE.

Nous allons tous, pour lui, prodiguer notre ſang.

DENIS.

Ah! plutôt que du mien l'on épuiſe mon flanc.
Oui, c'eſt par-là que doit commencer le carnage;
Et tant qu'un ſouffle anime & ſoutient mon courage,
Mon corps, tout déchiré, s'oppoſant à vos coups,
Sera, pour votre maître, un rempart contre vous.

THÉODORE.

Madame, ſauvez-vous de ce lieu ſi funeſte.
Dion, qui vous attend, diſpoſera du reſte.

DENIS.

Non, Madame, arrêtez: je n'y puis conſentir.
Pour toi, de ce palais, traître, tu peux en ſortir;
Mais annonce à Dion qu'en ces lieux retenue,
Pour le ſang d'un rebelle Arétie eſt connue;
Qu'il la perd s'il éclate; & qu'au premier ſignal,
Tout ſon ſang va couler ſous le couteau fatal.

ARÉTIE.

Va, ne crains rien. Denis n'a rien appris encore.
Son fils ſait mon ſecret; mais apprends qu'il m'adore.
Il mourroit mille fois avant de m'expoſer;
Et ſur lui de ma vie on peut ſe repoſer.

SCÈNE VIII.

DENIS le fils, ARÉTIE.

DENIS.

O conſeil qui m'outrage & qui me déſeſpère !
On réſout, à mes yeux, la perte de mon père ;
Et vous me mépriſez au point de vous flatter
Que j'en ſerai témoin ſans oſer éclater !

ARÉTIE.

Non, je connois ton cœur : plus vertueux que tendre,
Il ſe vaincra, ſans doute, & je m'y dois attendre.
Viens, au fer du Tyran, me voir tendre le ſein ;
Viens accuſer mon père, & ſois mon aſſaſſin.
Je mourrai de tes coups, ſans regret, ſans murmure.
Et tu dois immoler l'amour à la nature.

DENIS.

Barbare, inſultez-moi. Sur ce cœur malheureux
Vous n'abuſez que trop d'un pouvoir dangereux.
Cependant, ſi Dion pourſuit ſon entrepriſe,
A charger les mutins ſi le roi m'autoriſe,
Et ſi dans le péril leur chef enveloppé
Vient tomber à vos pieds mortellement frappé ;
Qu'aurez-vous fait ?

ARÉTIE.

Crois-tu qu'en ce moment terrible
Je ſois, de vos dangers, le témoin inſenſible ?

Tu me verras, bravant & le fer & les feux,
Pour ſuſpendre vos coups voler entre vous deux;
Animer nos amis à ſauver la patrie,
Et dans mes bras ſanglans enchaîner ta furie.
Je retiendrai ta main; & pour la dégager,
Dans ce cœur qui t'adore il faudra la plonger.

SCÈNE IX.

DAMOCLÈS, DENIS le fils, ARÉTIE.

DAMOCLÈS.

Le roi ſe laſſe enfin d'attendre une réponſe,
Madame; & par ma voix, ſeigneur, il vous annonce
Qu'il faut à ſes genoux aller tout révéler,
Ou me ſuivre.

DENIS.

Marchons.

ARÉTIE.

Allez-vous l'immoler?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS le père, DAMOCLÈS.

DENIS.

Qui le croiroit? le peuple a le grand art de feindre!

DAMOCLÈS.

Il eſt muet, tranquille.

DENIS.

Il en eſt plus à craindre:
Mais ce n'eſt pas de lui que vient la trahiſon.
As-tu fait de mon fils inveſtir la priſon?

DAMOCLÈS.

Il eſt en ſûreté. Mais vous, quelle indolence,
De votre fils rebelle enhardit le ſilence?
Pourquoi de ce complot n'en pas tirer l'aveu?

DENIS.

Laiſſons-lui ſon ſecret: il m'intéreſſe peu.
J'ai découvert, ſans lui, l'artiſan de l'intrigue:
C'eſt Dion.

DAMOCLÈS.

Contre vous le perfide ſe ligue!

Cependant il eſt libre.

DENIS.

Attendons ſon retour.

DAMOCLÈS.

Votre fils l'autoriſe, & voit encor le jour !

DENIS.

Oui, tel eſt mon malheur, qu'il faut les laiſſer vivre.
Il n'eſt pas tems encor que la mort m'en délivre.
Mais à ma ſûreté dès qu'ils auront ſervi,
Mon courroux choiſira l'inſtant d'être aſſouvi.
Tourner à nos deſſeins tout ce qui les traverſe ;
C'eſt le talent des rois, c'eſt l'art où je m'exerce.
S'il ſe ſent pourſuivi, Dion peut m'échapper.
Dans ſes propres filets je veux l'envelopper.
L'art de diſſimuler eſt ſans doute pénible ;
Mais il m'eſt néceſſaire en ce moment terrible.
N'oppoſons qu'Arétie à tous mes ennemis.
Dion tremble pour elle ; elle craint pour mon fils ;
Enchaînons l'un par l'autre & régnons par la crainte.
De douleur & d'effroi mortellement atteinte,
Arétie attendoit l'inſtant de me parler ;
Je ſuis tranquille enfin, & l'on peut l'appeler.

(*Damoclès dit un mot à l'un des Gardes.*)

Quand un roi ſoutient mal ce qu'il oſe entreprendre,
Ce n'eſt qu'à ſa foibleſſe, ami, qu'il faut s'en prendre.
D'Arétie aujourd'hui tu me verras l'époux :
Les rebelles tremblans feront à mes genoux ;

Et demain, mes drapeaux déployés dans la plaine,
Occuperont ailleurs la Discorde & la Haine.
(Il apperçoit de loin Arétie.)
Vois-tu comme l'orgueil a fait place à l'effroi ?
Laisse-moi profiter du trouble où je la voi.

SCÈNE II.

DENIS le père, ARÉTIE.

ARÉTIE.

Dans le doute mortel où mon ame est livrée,
Puis-je lever sur vous une vue assurée ?
Et n'offrirez-vous point à mes regards tremblans,
D'un parricide affreux les vestiges sanglans ?
Ce déteſtable arrêt, dont frémit la nature,
De vos fureurs, sans doute, a comblé la mesure.
Votre fils ne vit plus.

DENIS.

Il vit. Mais aujourd'hui
N'avez-vous à trembler, à frémir que pour lui ?
Vous pâlissez, Madame ; & sur votre visage
Je vois la vérité qui perce le nuage.

ARÉTIE.

Comme moi, devant vous, qui n'est pas frémissant ?
Vos soupçons, mille fois, ont perdu l'innocent.

A tant d'infortunés ils tiennent lieu de crime,
Que je crains à mon tour d'en être la victime.

DENIS.

S'ils sont pernicieux, ils sont fondés du moins.
Consultez vos frayeurs : elles en sont témoins.
Vous n'aviez pas prévu que dans cette journée,
Où je vous couronnois des mains de l'hyménée,
Je pourrois en Dion reconnoître un ingrat?

ARÉTIE.

Mon père ! ô ciel !

DENIS.

Il est l'auteur de l'attentat.
Puissant par mes bienfaits, il médite ma perte.
Mais je serai vengé : sa trame est découverte.

ARÉTIE.

Quoi ! tandis que sa fille est encore en vos mains,
Que ma tête est garant !...

DENIS.

Tous vos détours sont vains,
Madame : il est coupable. Est-ce moi qu'on abuse ?
Ses craintes, vos frayeurs, mon fils même l'accuse.
Mon fils, qui peut choisir entre vous & la mort,
Veut mourir ! Dion seul l'engage à cet effort ;
Et celui qu'à l'amour, qu'à la vie il préfère,
Seroit sacrifié s'il n'étoit votre père.

ARÉTIE.

Voilà donc les témoins que vous nous oppoſez !
C'eſt ſur de tels garans que vous vous repoſez !
Eh bien, n'écoutez plus qu'une aveugle furie.
Immolez un héros, l'amour de ſa patrie.
Vous ne connoîtrez plus le trouble & la pitié
Que faiſoit naître en vous l'importune amitié.
Qu'il meure. Mais tremblez : cet arrêt déteſtable
Va remplir tous les cœurs d'une rage indomptable.

DENIS.

Vous me bravez, Madame, & croyez m'étonner.
Non, la crainte jamais ne m'a fait pardonner.
De ce peuple inſolent ſes chefs vont me répondre.
Mais c'eſt vous que je veux étonner & confondre.
Votre père & mon fils ont mérité la mort :
Le premier eſt encore arbitre de ſon ſort,
Madame, & c'eſt par lui que doit être calmée
Une rebellion par lui-même allumée.
L'autre attend, dans les fers, ſa grace ou ſon arrêt.
Ils vivent. Leur pardon, ou leur ſupplice eſt prêt.
Je remets en vos mains & leur mort & leur vie.
Un mot les perd, Madame, un mot les juſtifie.

ARÉTIE.

Qu'allez-vous m'ordonner ?

DENIS.

De me ſuivre à l'autel.
Un refus à tous deux porte le coup mortel.

SCÈNE III.

DENIS le père, ARÉTIE, DAMOCLÈS.

DAMOCLÈS.

SEIGNEUR, les chefs du peuple en ce lieu vont se rendre.
Dion est avec eux.

DENIS.

Ordonnez-leur d'attendre;
Et qu'ils soient désarmés.

ARÉTIE (*bas*).

J'ai perdu tout espoir.

SCÈNE IV.

DENIS le père, ARÉTIE.

DENIS.

DÉCIDEZ de sa vie: elle est en mon pouvoir.

ARÉTIE (*bas*).

Grands dieux! à quel arrêt faut-il que je souscrive!
Que votre fils soit libre, & que mon père vive.
Mais différez encor, Seigneur, de déclarer
A quel prix....

DENIS.

En secret je vais tout préparer.

SCÈNE V.

ARÉTIE *seule.*

OUI, fais orner l'autel, & qu'enfin tout s'expie.
Dieux! qui serez témoins de cette fête impie,
Pardonnez si je fais servir à mes desseins
Le gage solemnel des sermens les plus saints.
C'est au pied des autels que doit périr le crime.
Il n'est point, à vos yeux, de plus chère victime.
Et que sont, devant vous, ces offrandes de paix,
Ces vils troupeaux, chargés des maux qu'ils n'ont point faits?
C'est le sang des tyrans sacrilèges & traîtres,
Qui doit couler, grands Dieux! sous le fer de vos prêtres.
Nos vœux sont exaucés quand l'autel en est teint.
C'est dans ce sang impur que la foudre s'éteint. —
Vains projets! si sa tête échappe à ma colère,
Je livre à sa vengeance & son fils & mon père.
Dieux! dans ce grand dessein prêtez-moi votre appui.
La mort ne put jamais pénétrer jusqu'à lui.
A la trahison même il est inaccessible. —
N'importe; & c'est à moi de tenter.... l'impossible.
Le crime même est juste en cette extrémité,
Et le ciel permet tout à ma témérité.
D'ennemis du Tyran cette cour est remplie:
A ce maître abhorré l'intérêt seul les lie;

Et j'en puis gagner un à force de bienfaits.
Pour se détruire entre eux les scélérats sont faits.

SCÈNE VI.

DION, ARÉTIE.

DION.

MA fille, il faut céder. Cette haute entreprise,
A des tems plus heureux pour toi seule est remise.
Ce peuple à ton salut a préféré tes jours.

ARÉTIE.

Et pourquoi l'informer du péril que je cours ?
Quand il peut s'affranchir d'un cruel esclavage,
Est-il tems de trembler pour le sort d'un otage ?
Vous qui me connoissiez, mon père, doutiez-vous
Que d'un si beau trépas mon cœur ne fût jaloux ?
Pensiez-vous que ma crainte, à l'aspect du supplice,
Vous raviroit l'honneur de ce grand sacrifice ?
Si votre sang en moi ne s'est point altéré,
Versé pour mon pays, auroit-il murmuré ?
Mourir pour ma patrie & digne de mon père,
Est, dans ce jour fatal, le seul bien que j'espère.

DION.

Sûr de tes sentimens, je veux bien l'avouer,
Au salut de l'État j'allois te dévouer.

Mais mes pi[illegible] m'ont trahi. L'invincible nature
Au cri de la vengeance a mêlé son murmure.
Prêt à frapper le coup, hélas! j'ai soupiré;
A cet effort cruel, mon cœur s'est déchiré.
De ses périls, le peuple a jugé par mes larmes;
Et j'ai vu tous les cœurs partager mes alarmes.
Nos généreux amis aiment mieux tout souffrir,
Que d'exposer ton père à te laisser périr.

ARÉTIE.

Leurs malheurs, quels qu'ils soient, ne sont pas sans remède:
Un Dieu, dans ce moment, peut venir à mon aide.

DION.

Ah, ma fille! & quel dieu daigne nous écouter?

ARÉTIE.

Non, le Tyran.... bientôt.... n'est plus à redouter.

DION.

Il m'en coûteroit trop de braver sa colère.
Ma fille est dans ses mains, & j'ai le cœur d'un père.

ARÉTIE.

On peut vous épargner ces combats douloureux.
Défenseurs de l'État, citoyens généreux,
Vous, dont le sang coula pour la cause commune,
Quelle gloire a suivi votre noble infortune!
Mon père, si, malgré le sort qui les trahit,
Jusques sur l'échafaud la gloire les suivit,

Si, plein d'un ſaint reſpect, rapp[illegible] leur diſgrace,
De leur ſang, ſur nos murs, on baiſe encor la trace;
Quels honneurs obtiendroit celui de qui la main
Auroit porté le coup qu'ils tentèrent en vain ?
Ah, mon père! pourquoi n'avons-nous [illegible] vie !
Que ne peut-on cent fois mourir pour ſa patrie !

DION.

La joie eſt dans ſes yeux, & l'effroi dans mon cœur.
Reviens à toi; modère une ſi noble ardeur.

ARÉTIE.

Le deſir de la gloire aiguillonne mon ame.
Un dieu remplit mon cœur, il l'élève, il l'enflamme.
Que je me ſens de force en cet heureux inſtant !

SCÈNE VII.

DAMOCLÈS, DION, ARÉTIE.

DAMOCLÈS (*bas*).

MADAME, tout eſt prêt, & le roi vous attend.

ARÉTIE.

Je vais. . . .

SCÈNE VIII.

ARÉTIE, DION.

ARÉTIE.

ADIEU, mon père. Embrassons-nous.

DION.

Ma fille!
Ma chère fille!.. ô dieux!

ARÉTIE (*à part*).

C'en est fait. L'éclair brille;
La foudre va partir.

DION.

Je ne te quitte pas.

ARÉTIE.

Mon père, au nom des dieux, ne suivez point mes pas.

SCÈNE IX.

DION, *seul.*

QUELS adieux! quel transport! quelle audace intrépide!
Elle suit du Tyran le ministre perfide!
A mes yeux, en secret, il sembloit lui parler....
Que lui veut-il? Denis la fait-il appeler?

Contre lui cependant elle éclate en graces.
Que dis-je? elle croit voir la fin de nos diſgraces....
Mais pourquoi ces adieux? ils me glacent d'effroi
Il faut la ſuivre, il faut... Théodore, eſt-ce toi?

SCÈNE X.

THÉODORE, DION.

THÉODORE.

Fuis, fuis loin de mes yeux, perfide.

DION.

De quel crime
Oſes-tu m'accuſer? quelle fureur t'anime?

THÉODORE.

Eſclave d'un Tyran, tu nous as tous trahis;
Et tu vas devenir l'horreur de ton pays.
Pour toi, nous différons de ſortir d'eſclavage;
Pour toi dans ce palais nous venons en otage;
Et tu nous y conduis pour te voir... j'en frémis.
Lâche!

DION.

Je vous tiendrai tout ce que j'ai promis:
J'en atteſte les dieux.

THÉODORE.

Quoi! tu livres ta fille;
Denis par de ſaints nœuds s'unit à ta famille;

Et tu viens [illegible]er !...

DION.

Ah ! fors de ton erreur,
Et le père & la fille ont ces nœuds en horreur.
Nous fubirions plutôt la mort la plus cruelle.

THÉODORE.

Ta fille !

DION.

Eft vertueufe ; & je te réponds d'elle.

THÉODORE.

Que dis-tu, malheureux ? Quoi ! fans t'en avertir...

DION.

Si fon cœur à ces nœuds avoit pu confentir,
Avant de me fouiller d'une tache fi noire,
J'aurois percé fon cœur, j'aurois fauvé ma gloire.

THÉODORE.

Viens, viens donc le percer aux yeux des immortels.
La perfide eft....

DION.

Où ? parle.

THÉODORE.

Aux autels.

DION.

Aux autels !

THÉODORE.

O père misérable ! ô crime ! ô ma patrie !

DION.

Quel jour luit tout-à-coup dans mon ame attendrie !

THÉODORE.

Fille indigne d'un sang & si pur & si beau !
Que ne l'as-tu plutôt étouffée au berceau !

DION.

De ses tendres adieux voilà donc le mystère !
O mon ami !

THÉODORE.

Dion, tu pleures !

DION.

Je suis père.

THÉODORE.

Non, tu n'as plus de fille.

DION.

Elle est digne de moi ;
Et sa seule vertu cause tout mon effroi.

THÉODORE.

Elle épouse Denis.

DION.

Elle meurt, ou nous venge.
O ma fille !

THÉODORE.

Aux autels, elle oseroit ? . . .

DION.

Qu'entends-je ?
Arétie !

SCÈNE XI.

PHILISTE, DION, THÉODORE.

PHILISTE.

Elle meurt.

DION.

Elle meurt! justes dieux!

PHILISTE.

Amis, fuyez l'aspect d'un Tyran furieux.
Il vient, le désespoir dans ses yeux étincelle.

DION.

Ma fille ne vit plus. Qu'il m'immole après elle.

PHILISTE.

Non, le Tyran n'a point porté ce coup mortel. —
Le sang de la victime avoit baigné l'autel.
Dans les mains de Denis la coupe étoit remplie.
Il boit, & la remet dans les mains d'Arétie.
L'on eût dit que la joie & la sérénité
D'un éclat immortel animoient sa beauté.
Mais ses lèvres à peine ont touché le breuvage;
Sur ses yeux, tout-à-coup, se répand un nuage;
Et je la vois tomber sans force & sans couleur.

DION.

Allons la secourir ou mourir de douleur.

THÉODORE.

O ſort digne d'envie ! ô vertu que j'admire !
Peuple, réveille-toi: la tyrannie expire.

SCÈNE XII.

DENIS le père, THÉODORE, PHILISTE, Gardes.

DENIS (*à Philiſte & à Théodore.*)

SORTEZ. (*aux Gardes.*) Vous, qu'en ces lieux mon fils ſoit amené.

SCÈNE XIII.

DENIS le père, *ſeul.*

O VENGEANCE! ô fureur! je ſuis empoiſonné.
Je reconnois mon fils. Sa main déſeſpérée
M'a fait boire la mort dans la coupe ſacrée.
Sous quel voile impoſteur marchoit ſa cruauté !
Monſtre digne de moi, tu m'as trop imité.
Toi, qu'il a fait couler dans mes veines brûlantes,
Poiſon, rends, s'il ſe peut, tes atteintes plus lentes.
Mon ſupplice m'eſt doux, s'il peut ſe prolonger.
O mort! affreuſe mort! laiſſe-moi me venger.
Mon ſang ſe glace.... Il vient.

SCENE XIV.

DENIS le père, DENIS le fils, DION, Gardes.

DENIS (*à un Garde*).

FRAPPE. Obéis.

DION (*au même*).

Arrête.
Epargnez l'innocent, Seigneur; voilà ma tête.
Oui, ma fille a tout fait.

DENIS *le père.*

S'il est vrai, c'est pour lui.
Que la mort aux enfers les unisse aujourd'hui.
(*au garde*)
Frappe. (*Il chancelle & tombe entre les bras de ses gardes*).

DION.

Arrête. Il expire.

DENIS *le fils* (*aux genoux de son père*).

Ah! mon père.

DENIS *le père* (*le poignard levé sur son fils*).

Ah! perfide!...
Je meurs.

DION.

Ainsi le ciel prévient un parricide.
Cher prince!

DENIS *le fils.*

Epargnez-moi ces secours superflus :
Dans ces momens cruels, je ne me connois plus.

Fin du cinquième & dernier Acte.

ARISTOMÈNE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 30 avril 1749.

ACTEURS.

ARISTOMÈNE, Général des Messéniens.
LÉONIDE, femme d'Aristomène.
LEUXIS, leur fils, à l'âge de douze ans.
ARCIRE, LÉARQUE, } Sénateurs, amis d'Aristomène.
THÉONIS, DRACON, } Sénateurs, ennemis d'Aristomène.
EURIBATE, Envoyé de Sparte.
Un Garde, *parlant.*
Assemblée de Sénateurs *muets.*
Gardes *muets.*

L'action se passe à Messène, dans l'une des salles du palais où s'assemble le Sénat.

RISTOMÈNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARCIRE, THÉONIS.

ARCIRE.

Toi ! le chef du ſénat, l'ami d'Ariſtomène,
Sans lui, tu veux changer le deſtin de Meſſène ;
Et d'une indigne paix tu nous fais une loi !

THÉONIS.

A la néceſſité j'obéis malgré moi.

ARÇIRE.

Ainſi, lorſqu'un héros, dans ſa courſe rapide ;
De Meſſène à Corinthe, & d'Argos en Elide,
Contre Lacédémone aura fait aſſembler
Ces peuples déſunis qu'elle veut accabler ;
Abandonné des ſiens, en rentrant dans ſa ville ;
Il va n'y retrouver qu'une crainte ſervile ;

Et des murs qu'il défend tu ne l'as écarté,
Que pour trahir sa gloire & notre liberté !

THÉONIS.

Je fais ce qu'à mon âge inspire la prudence :
Je chéris le repos plus que l'indépendance ;
Et malgré tout l'éclat d'un succès passager,
Je prévois les périls où l'on va s'engager.
Je sais qu'après vingt ans d'une guerre sanglante,
La constance de Sparte & sa force accablante,
Ont ruiné Messène & l'ont fait succomber.
Messène se relève, & c'est pour retomber.
Mais sans compter les maux où la guerre l'expose,
Puis-je, à moins de subir la loi qu'on nous impose,
Secourir, dérober au glaive menaçant
Et la femme & le fils d'Aristomène absent ;
Et de leur sort, toi-même, arbitre plus sévère,
Laisserois-tu périr & le fils & la mère ?

ARCIRE.

Sparte, en les menaçant, croit nous épouvanter :
Mais qu'à leurs foibles jours elle veuille attenter ;
Cette cruauté lâche est trop indigne d'elle.

THÉONIS.

Sparte ne voit en eux qu'une race rebelle,
Dont le plus innocent est assez criminel.

ARCIRE.

Leur mort la couvriroit d'un opprobre éternel.

THÉONIS.

THÉONIS.

Quoi qu'il en ſoit enfin, la paix nous les ramène;
Et la paix réunit tous les vœux de Meſſène.

ARCIRE.

Peuple mobile & vain, qui peut te définir?
Quoi! pour ſa liberté je l'aurai vu s'unir,
Et ſecouant ſa chaîne au ſignal des alarmes,
Accourir aux drapeaux & demander des armes;
J'aurai vu le paſteur en ſoldat transformé,
Le laboureur timide aux combats animé,
Et du fer, inſtrument d'une obſcure induſtrie,
Se faire une défenſe utile à ſa patrie;
Enfin, d'un peuple eſclave, & né dans le repos,
Un héros aura fait un peuple de héros;
Et tout-à-coup ce peuple, inſenſible à la gloire,
Redemande ſes fers! Non, je ne puis le croire.
Si, loin d'Ariſtomène, il paroît abattu,
Son retour lui rendra ſa force & ſa vertu.

THÉONIS.

Son retour lui rendra cette audace imprudente,
Qui de nos foibles loix ſe croit indépendante.
Sais-tu, pour l'affranchir, ce qu'il en a coûté?
Au nom de Sparte, au moins, ce ſénat redouté,
Sur un peuple aſſervi régnoit avec empire.
La liberté renaît; notre pouvoir expire:
Nous rentrons dans la foule; & je vois le moment
Où dans la ſolitude & dans l'abaiſſement,

Avilis, dégradés du rang de nos ancêtres,
Nous aurons à gémir d'avoir changé de maîtres

ARCIRE.

Et connois-tu, dis-moi, de plus cruels tyrans
Que des républicains devenus conquérans?
Eſt-il dans l'univers de plus rudes entraves
Que les chaînes dont Sparte a chargé ſes eſclaves?
Si leur nombre s'accroît en dépit du malheur,
S'ils combattent pour elle avec quelque valeur,
Bientôt, de leurs tyrans la prudence ombrageuſe
En détruit, à plaiſir, la race courageuſe:
Plaiſir digne d'un peuple au carnage élevé,
Qu'on voulut aguerrir, & qu'on a dépravé;
Chez qui tout s'endurcit, juſqu'au cœur d'une mère;
Qui, pour être ſoldat, n'eſt plus époux ni père;
Et n'ayant pour vertu que ſa férocité,
Semble avoir fait divorce avec l'humanité.
Loin de nous & ſes mœurs & ſon joug déteſtable.

THÉONIS.

Il en eſt un pour nous encor plus redoutable,
Arcire!

ARCIRE.

Quel eſt-il, ce pouvoir ſi fatal?

THÉONIS.

Celui d'un ſouverain que j'ai vu mon égal.
Nous nous livrons ſans crainte, imprudens que nous
ſommes;
Mais l'intérêt, Arcire, a fait bien des grands hommes;

Et tel de sa patrie est devenu l'appui,
Qui ne fit rien pour elle, & qui fit tout pour lui.

ARCIRE.

Des ingrats, Théonis, c'est bien là le langage!

THÉONIS.

Tu le crois. S'éblouir est le tort de ton âge.
Mais moi, qu'à tout prévoir les ans ont trop instruit,
Je perce ces dehors dont l'éclat te séduit.
Je connois les humains, & je suis loin de croire
Qu'un citoyen puissant, vainqueur, chargé de gloire,
Voulût rester l'égal de ceux qu'il affranchit.
Moins crédule que toi, le sénat réfléchit:
Il voit qu'Aristomène a subjugué l'armée,
Que son crédit s'élève avec sa renommée,
Qu'il ne nous sert enfin que pour nous maîtriser,
Et qu'il change nos fers, au lieu de les briser.
Un homme tel que lui parvient, malgré lui-même,
Par la faveur du peuple, à la grandeur suprême:
On l'y porte; & bientôt....

ARCIRE.

Les cœurs reconnoissans
Lui devroient cet hommage; & pour moi, j'y consens.

THÉONIS.

Vaillant jeune homme, ô toi, si l'on m'eût voulu croire,
Dont la gloire naissante eût obscurci sa gloire;

C'eſt peu que ta valeur, trop facile à céder,
Ait ſervi ſous un chef qu'elle eût dû commander;
A ſon ambition livrant pleine carrière,
Tu l'excites toi-même à franchir la barrière!
Eſt-ce ainſi qu'un héros ſe venge d'un affront?
Quel triomphe pour lui, de voir que ſur ſon front
Son rival, inſtrument de ſa grandeur ſuprême,
D'une ſervile main place le diadême!

ARCIRE.

Tu t'es flatté ſans doute, avec ce doux poiſon,
De corrompre mon cœur, d'obſcurcir ma raiſon,
De me faire envier des talens que j'honore,
De me faire haïr des vertus que j'adore?
Je vois dans tes conſeils pourquoi je fus admis:
Tu crois que deux rivaux ne ſauroient être amis;
Rends-nous plus de juſtice, & renonce à l'envie
De noircir, à mes yeux, une ſi belle vie.
Nos cœurs, qu'un ſouffle impur voudroit envenimer,
S'eſtiment trop, crois-moi, pour ne ſe pas aimer.
De vengeur de l'état il demanda le titre;
Je le lui diſputai: le peuple en fut l'arbitre;
Et grace aux immortels, qui l'ont bien inſpiré,
Ce peuple eſt trop heureux de l'avoir préféré.
Non que d'un tel honneur, s'il m'avoit jugé digne,
Mon bras, pour mériter cette faveur inſigne,
Par quelque heureux exploit ne ſe fût ſignalé;
Mais ce qu'a fait le ſien, qui l'auroit égalé?

Je l'ai vû ſans envie, & le vois ſans alarmes.
Le ſalut de l'État lui fit prendre les armes ;
Et généreux auteur de notre liberté,
Pour reprendre ſes dons il a trop de fierté.
Il hait trop les tyrans pour aſpirer à l'être. —
Mais, hélas ! ſon malheur le fera mieux connoître ;
Et s'il ſe voit contraint, par un noir attentat,
De livrer ſa famille, ou de trahir l'État,
On apprendra peut-être à plaindre une grande ame.

THÉONIS.

Et s'il abandonnoit & ſon fils & ſa femme,
Plutôt que le pouvoir dont il eſt revêtu ;
Seroit-ce encor, Arcire, un effort de vertu ?

ARCIRE.

Oui. Rien ne m'eſt ſuſpect dans une ame ſi belle :
Tout ce qu'elle produit, je le crois digne d'elle ;
Et jamais, quoi qu'il faſſe, on n'obtiendra de moi
Rien qui bleſſe un moment ſa candeur & ſa foi.
Le voici. Le ſénat près de lui ſe raſſemble.
Regarde ce héros, baiſſe les yeux, & tremble.

101955

SCÈNE II.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, LÉARQUE, THÉONIS, DRACON, & autres Sénateurs.

ARISTOMÈNE.

Qu'il m'eſt doux, mes amis, d'entendre à mon retour
Eclater de ce peuple & la joie & l'amour!
De revoir cette ville, à nos tyrans fatale,
Leur eſclave autrefois, aujourd'hui leur rivale;
Ce temple de nos loix & de la liberté,
Où nos antiques mœurs ont repris leur fierté;
Ces dieux, qui de nos murs chaſſant la tyrannie,
Ont, d'un peuple abatu, relevé le génie!
Oui, ce peuple, vengé des maux qu'il a ſoufferts,
Peut rendre grace aux dieux d'avoir briſé ſes fers.
Il aura des amis; & leur foi m'eſt donnée.
J'ai paſſé du Stymphale aux rives du Pénée;
Et par-tout, à la voix de votre ambaſſadeur,
J'ai vu, pour vous défendre, éclater même ardeur.
Par-tout l'orgueil de Sparte inſpire de la haine;
Par-tout on s'attendrit ſur le ſort de Meſſène;
Par-tout on applaudit à ſon reſſentiment.
Qui ſait intéreſſer perſuade aiſément.
J'ai dit, ſous nos tyrans, quel étoit l'eſclavage;
Quel étoit leur génie, & leur vertu ſauvage.

Je les ai peints, cruels juſque dans leurs plaiſirs,
De rapine & de meurtre amuſant leurs loiſirs :
J'ai de leur politique expliqué le myſtère,
Suivi, dès le berceau, leur diſcipline auſtère ;
Comparé leur retraite à celle des vautours,
Aux amours des lions comparé leurs amours ;
Montré que de leurs mœurs l'inflexible rudeſſe
Ne tendoit qu'à former des tyrans pour la Grèce ;
Et qu'un peuple élevé pour vaincre & pour mourir ;
S'il devenoit puiſſant, devoit tout conquérir.
A ces mots, on demande à former une ligue :
On veut à ce torrent oppoſer une digue ;
Et nos voiſins ſur nous fondant leur ſûreté,
Penſent, en nous ſauvant, ſauver leur liberté.
Tyrans ! vous tomberez. Nous n'avons plus de maîtres ;
Mes amis. Dans les fers ſi le ciel nous fit naître,
La marque en eſt flatteuſe à qui les a rompus.
Il eſt beau de devoir ſa gloire à ſes vertus. —
Mais quel abattement ! quel ſilence farouche !

THÉONIS.

Ami, n'y penſons plus. La liberté nous touche ;
Mais ce ſeroit trop cher acheter ſes bienfaits.
Il faut céder au tems & recevoir la paix.

ARISTOMÈNE.

La paix, la paix, grands dieux, avec la ſervitude ! —
Je vois dans vos eſprits d'où naît l'inquiétude.

C'eſt ce grand nom de Sparte, & ſon vieil aſcendant
Qui me fait accuſer d'un courage imprudent.
Sénateurs, je connois cette ville guerrière;
Et d'un œil attentif meſurant ma carrière,
J'ai long-tems médité ſa force & ſes moyens.
Sur autant de héros qu'elle a de citoyens
Sa défenſe, au-dedans, ſa liberté ſe fonde:
Il n'eſt point de rempart plus redoutable au monde.
Mais lorſque de ſes loix oubliant l'équité,
Pour étendre un pouvoir qu'elles ont limité,
Sparte veut conquérir, ſa perte eſt aſſurée.
Un pouvoir ſans reſſource eſt de peu de durée.
Un combat le ruine, un revers le détruit.
Du commerce & des arts la richeſſe eſt le fruit:
Le commerce & les arts ſont bannis loin de Sparte,
Comme des corrupteurs Lycurgue les écarte;
Et par-là de la guerre il détruit l'aliment.
Oſez donc réſiſter à l'effort d'un moment;
Et dans peu, ce torrent échappé des montagnes,
Va ſe perdre & tarir au ſein de vos campagnes.

LÉARQUE.

Ton eſpoir eſt fondé, je le crois. Mais, hélas!
Le courage a des yeux que la crainte n'a pas.

ARISTOMÈNE.

La crainte! & parmi vous qui l'a donc répandue?
Je ſais comme on rallie une foule éperdue.

Mais ce peuple eſt tranquille ; & loin de s'alarmer,
D'une audace nouvelle il paroît s'animer :
Je ne vois qu'au Sénat la triſteſſe & le trouble.
Qu'eſt-il donc arrivé ? — Le ſilence redouble !
Qui peut de la concorde affoiblir les liens ?
Eſt-ce un vil intérêt ? Diſpoſez de mes biens.
Eſt-ce la haine ? Il faut haïr la tyrannie,
Et que toute autre haine à jamais ſoit bannie.
Eſt-ce l'envie enfin ? Si quelqu'un parmi vous
Du pouvoir qu'on me laiſſe eſt devenu jaloux,
Il peut ſe déclarer : à ſes yeux je conſpire ;
Et le rang de ſoldat eſt le ſeul où j'aſpire.

LÉARQUE.

Ah ! qu'il t'en va coûter pour ſervir des ingrats !

ARISTOMÈNE.

Léarque, s'il en eſt, je ne les connois pas.
Mais Théſée & Codrus, ces bienfaiteurs d'Athène,
N'ont-ils pas ſoutenu les aſſauts de la haine ?
Quel pays, ou quel peuple eût-on jamais ſervi,
Si l'on ſe fût laſſé de ſe voir pourſuivi ?
Quelque ennemi peut-être en ſecret me traverſe ;
Eh bien ! c'eſt une épreuve où la vertu s'exerce.
Braver pour ſon pays l'infortune ou la mort,
D'un bon républicain c'eſt le vulgaire effort ;
Mais en butte à l'envie, à la haine, à l'injure,
De ſes reſſentimens étouffer le murmure,
Et ſervir ſon pays, ſans retour, ſans eſpoir,
C'eſt l'effort des grands cœurs, & j'en fais mon devoir.

Laiſſons frémir l'Envie, & ſoyons magnanimes;
Le chemin de la gloire eſt traverſé d'abîmes;
Mais le terme eſt ſi beau ! mais le prix eſt ſi doux !
A ce prix immortel ſi nous aſpirons tous,
Celle qui le diſpenſe aux combats nous appelle :
C'eſt la poſtérité ; nous travaillons pour elle.
Eſt-ce vivre en effet, que vivre enſeveli,
Et paſſer, en mourant, du repos dans l'oubli ?
Non, l'homme utile au monde eſt ſeul digne d'envie ;
Et la ſeule vertu donne un prix à la vie.
Contemplez l'avenir ; voyez vos noms fameux
Portés par la Mémoire à vos derniers neveux.
Regardez ce ſénat. Là ſeront vos images ;
Les peuples à genoux leur rendront des hommages ;
Dans ces marbres ſacrés ils vous contempleront,
Et liront leur devoir empreint ſur votre front.
Les voilà, diront-ils, ces citoyens célèbres,
Qui de la ſervitude ont chaſſé les ténèbres,
Et fait ſur leur pays reſplendir la clarté
Des beaux jours de la gloire & de la liberté.
O doux preſſentiment ! ô généreuſes flammes !
Ne les ſentez-vous pas pénétrer dans vos ames,
Citoyens ? & quel ſang eſt d'un aſſez grand prix,
Pour acheter l'honneur de ſauver ſon pays ?

THÉONIS.

En vain, par des détours, tes amis te diſpoſent
A céder aux revers que les dieux nous oppoſent.

Du ſang & de l'amour tu reconnois la loi.

ARISTOMÈNE.

Quel père, quel époux eſt plus tendre que moi?

THÉONIS.

De l'un des ſénateurs la famille enlevée,
Eſt, dans les mains de Sparte, à la mort réſervée;
Et ſi nous réſiſtons, tout ſon ſang va couler.
Penſes-tu qu'il conſente à la voir immoler?

ARISTOMÈNE.

Le ſacrifice eſt grand! Comme vous j'en ſoupire.
C'eſt un devoir cruel qu'on ne ſauroit preſcrire.
Que je plains cet époux, ce père citoyen,
Qui peut ſauver l'État par cet affreux moyen;
Et qui va le trahir ou perdre ce qu'il aime!
Quel eſt-il?

THÉONIS (*lui remettant un billet*).

Lis.

ARISTOMÈNE (*ayant jetté les yeux ſur le billet*).

Quels traits! mon épouſe!

THÉONIS.

Elle-même.

ARISTOMÈNE.

Et mon fils avec elle!

THÉONIS.

Au bruit de ton retour
Ils voloient dans tes bras, conduits par leur amour.

Je n'ai pu retenir leur ardeur imprudente.

ARISTOMÈNE (*il lit*).

« Si vous n'êtes ſoumis, à nos jours on attente ! »
Rendons graces aux dieux qui n'accablent que moi.
Meſſène ! tout mon ſang doit donc couler pour toi !
Qu'il coule ; & de nos maux que la ſource tariſſe.
J'aurois été jaloux d'un ſi beau ſacrifice.
Puiſqu'il ſauve l'État, il eſt digne de nous.
O ma patrie ! enfin j'aurai tout fait pour vous.
Amis, vous frémiſſez. Épargnez-moi vos plaintes :
Je ſens de mon malheur les profondes atteintes ;
Mais je n'oublirai point qu'un héros de mon nom,
Un grand roi, mon aïeul, nouvel Agamemnon,
Pour appaiſer vos dieux leur immola ſa fille.
C'eſt la loi que le ciel impoſe à ma famille.
Et ma femme & mon fils ne déſavouront pas
Le douloureux effort qui les livre au trépas.
Allez dans tous les cœurs affermir l'eſpérance.
Leur ſort dépend de moi ; qu'ils ſoient en aſſurance ;
Et puiſque leur ſalut peut encor s'acheter,
Qu'on n'examine plus ce qu'il doit m'en coûter.

SCÈNE III.

DRACON, THÉONIS.

DRACON.

COMBIEN tant de grandeur m'importune & me blesse !

THÉONIS.

D'admirer ce beau zèle, aurois-tu la foiblesse ?
Le crois-tu généreux ?

DRACON.

Moi ! me laisser tromper
A ces fausses vertus dont il vient nous frapper !
Non, non, qu'il en impose à des ames serviles.
L'intérêt & l'orgueil, voilà ses vrais mobiles ;
Et ce grand sacrifice, où son cœur se résout,
N'est qu'un crime de plus. Mais qu'importe, après tout ?
Généreux ou cruel, ma fierté le déteste.
Soit crime, soit vertu, tout de lui m'est funeste.
Plus il se montre grand, plus il devient suspect ;
Et je le punirois d'arracher mon respect.

THÉONIS.

J'aime en toi cet orgueil, ce courage indomptable,
De notre dignité défenseur intraitable.

Et qu'importe en effet qu'on relève l'État ;
Si des chaînes du peuple on charge le ſénat ;
Et ſi, par des ſuccès à ſes vœux favorables,
La foule étoit heureuſe, & nous ſeuls miſérables ?
Ne ſoyons point, crois-moi, citoyens à ce prix.
Laiſſons l'enthouſiaſme à de foibles eſprits.
De ces hautes vertus, dont le faſte en impoſe,
Toujours dans quelque vice on découvre la cauſe.
Ici l'ambition frappera tous les yeux.
Parmi les plus ardens & les plus factieux,
Semons la défiance, & l'envie, & la haine ;
Irritons, révoltons l'ame d'Ariſtomène.
Si ſa vertu ſe laſſe à force de lutter,
De ſervir des ingrats s'il peut ſe rebuter,
Il eſt perdu. Je ſais, dans le rang où nous ſommes,
Qu'il eſt des gens de bien ; mais ce ſont tous des hommes :
De leur ſévérité ne nous effrayons pas.
Inquiets, ſoupçonneux, vains, envieux, ingrats,
Chacun a ſa foibleſſe ; & qui ſait les connoître,
Avec quelque artifice en eſt bientôt le maître.
Ceux même dont le zèle affecte, en le flattant,
D'exalter le plus haut un mérite éclatant,
Sentent, à l'admirer, un poids qui les fatigue.
Ils regrettent l'encens que leur main lui prodigue ;
Et d'un ſi grand éclat leurs regards affligés
Lorſqu'il eſt obſcurci, ſont toujours ſoulagés.
Découvrir ce ſecret qu'on ſe cache à ſoi-même,
En ſaiſir l'avantage, eſt ici l'art ſuprême ;

Et jusqu'aux plus ardens à servir la vertu,
Se détachent bientôt du mérite abattu.
L'amitié se rebute, & le malheur la glace ;
La haine est implacable, & jamais ne se lasse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, THÉONIS.

ARISTOMÈNE.

Une femme ! un enfant ! dieux, quelle atrocité !
Quel excès de bassesse & de férocité !
Si Sparte, en m'effrayant, croit glacer mon courage,
Grace aux dieux immortels, j'aurai trompé sa rage.
Elle aura beau percer des plus sensibles coups
Les entrailles du père & le cœur de l'époux ;
Dans ce cœur malheureux la nature en silence
Saura de ses tourmens dompter la violence ;
Dans ce cœur malheureux, l'amour, sans murmurer,
Victime du devoir, saura tout endurer.

THÉONIS.

Et qui peut t'imposer cette contrainte horrible ?

ARISTOMÈNE.

Le salut de l'État, loi suprême & terrible.

THÉONIS.

Messène exige-t-elle ?

ARISTOMÈNE.

Elle n'exige rien ;
Mais elle est ma patrie, & mon sang est son bien.

THÉONIS.

Attends du moins, attends que l'État le demande.

ARISTOMÈNE.

Et ne suffit-il pas que [illegible] en dépende ?
Faut-il qu'on me condamne à faire mon devoir ?

LÉARQUE (*avec étonnement*).

Et cette ame est en butte au soupçon le plus noir ?

ARISTOMÈNE.

Des bruits injurieux n'ont rien dont je m'offense.
Foible & léger, le peuple a les mœurs de l'enfance :
Pardonnons à des cœurs trop long-temps abattus.
La liberté, Léarque, est mère des vertus.
Son ouvrage commence ; attendons qu'il s'achève :
Ce n'est pas en un jour qu'un grand peuple s'élève.
Ingrat, reconnoissant, juste, injuste cent fois,
Ses mœurs seront enfin un bienfait de ses loix.
Sans nous plaindre de lui, hâtons sa destinée.
Mais au sénat, dis-moi, quelle haine obstinée
Se plaît à me noircir, s'efforce à m'accabler ?
Si je dois trembler seul, je cesse de trembler :

Sans garde, ſans défenſe, & facile à ſurprendre;
Mon ſang eſt à celui qui voudra le répandre.
Mon unique regret à le voir répandu,
C'eſt que pour vous, hélas! c'eſt un crime perdu;
Qu'il devient le ſignal de votre ſervitude,
L'éternel monument de votre ingratitude,
Et qu'en mourant ainſi j'aurai déshonoré
Ce pays que mon cœur a toujours adoré.
Dites-moi donc quelle eſt cette noire furie
Qui veut perſuader un crime à ma patrie?
Quels ſont mes ennemis? On peut me les nommer.
Je ne les connoîtrai que pour m'en faire aimer.

LÉARQUE.

Que pour t'en faire aimer! Déſarme ton envie.
Et n'as-tu pas dû voir que l'éclat de ta vie
Lui rendoit odieux le bien que tu nous fais?

ARISTOMÈNE.

Conçois-tu cette horreur qu'on a pour les bienfaits,
Théonis? conçois-tu la dureté farouche
D'un cœur que l'amitié ni la pitié ne touche?

THÉONIS.

Tu me crois, je le ſais, du nombre des ingrats.

ARISTOMÈNE.

Je ne le croirai plus, ſi tu me tends les bras.

THÉONIS (*l'embraſſant*).

J'excuſe ton erreur: je ſais qui l'a fait naître.
C'eſt un jeune homme ardent que j'ai voulu connoître.

J'ai so[illegible]é de son cœur jusqu'au dernier repli ;
L'am[illegible]é n'eut [illegible]mais rien de plus accompli :
A[illegible]le cande[illegible]dois ce témoignage.
Po[illegible]r lui, crédule & prompt comme on l'est à son âge,
D[illegible]une noire injustice il a dû m'accuser ;
M[illegible]is il vient. C'est à toi de le désabuser.

SCÈNE II.

ARISTOM[illegible]RE, LÉARQUE.

ARCIRE.

Le perfide ! il n'a pu soutenir mon approche.
Mais a-t-il soutenu son crime & ton reproche ?

ARISTOMÈNE.

Arcire, ou[illegible]ons tout. Il s'est ju[illegible]ifié.

ARCIRE.

Lui ? grands Dieux !

ARISTOMÈNE.

De toi-même il s'étoit défié ;
Il t'éprouvoit.

ARCIRE.

Encore, un nouvel artifice !

ARISTOMÈNE.

Dès qu'il t'a pu connoître, il t'a rendu justice.

ARCIRE.

Oui, telle est sa souplesse & sa dextérité :
En lui tout est menteur, jusqu'à la vérité.
Il te trahit, te dis-je.

ARISTOMÈNE.

Et faudra-t-il sans cesse
Ne voir dans tous les cœurs qu'artifice & bassesse ?
A quel nouveau tourment veux-tu me condamner ?
Je ne sais point haïr ; laisse-moi pardonner.
Théonis de mon cœur n'eut jamais à se plaindre :
Je l'aimai ; je ne puis me résoudre à le craindre.

ARCIRE.

Dans l'ame des héros quelle fatalité
Mêle à tant de grandeur tant de simplicité ?
Non, tu ne seras point le jouet d'un p[illegible].

ARISTOMÈNE.

S'il est tel, son crédit sera foible & timide.
Et jamais les méchans peuvent-ils être unis ?
Tôt ou tard, l'un par l'autre, ils seront trop punis.
Vous, de qui la candeur, la bonté m'est connue,
Exposez au sénat mon ame toute nue.
Le pouvoir que j'exerce a pu l'inquiéter ;
Comme je l'ai reçu, je saurai le quitter.
Il me coûte assez cher pour consoler l'envie !
Je fais plus pour l'État que lui donner ma vie.

Mais quand j'aurai tout fait, tout souffert, tout perdu,
Qu'il soit libre & content; c'est le prix qui m'est dû.
Libre à mon tour, mais seul, dans ma retraite obscure,
Seul avec ma douleur, cédant à la nature,
Aux mânes d'une épouse & d'un fils adorés,
Je donnerai les pleurs que j'aurai dévorés.

SCÈNE III.

Un Garde, les précédens.

LE GARDE.

Un envoyé de Sparte, arrivé dans Messène,
Demande à vous parler.

ARISTOMÈNE.

Qu'il entre.

ARCIRE.

Aristomène,
Sparte, qui lâchement t'aura fait menacer,
En a senti la honte; elle veut l'effacer.
Souviens-toi qu'en ses mains ta famille est captive.

ARISTOMÈNE.

En ami de la paix que son ministre arrive,
Et qu'il l'offre équitable; à l'instant j'y souscris.
Je ne serai jamais désarmé qu'à ce prix.

SCENE IV.

ARISTOMÈNE, EURIBATE, ARCI[illegible]

ARISTOMÈNE.

Euribate, est-ce vous ? Un ministre si sage
D'une heureuse concorde est pour nous le présage.

EURIBATE.

Non, je n'aurois ici [illegible]ter.
Sparte dans tous les tems saura se respecter,
Seigneur. A ses sujets elle peut faire grace,
Mais....

ARISTOMÈNE.

Daignez, avec nous, supprimer la menace.

EURIBATE.

Sparte ne prétend pas répandre ici l'effroi,
Mais y donner l'exemple, au défaut de la loi.

ARISTOMÈNE.

L'exemple des vertus est une loi suprême
Que Messène reçoit, qu'elle donne elle-même;
Pour celui des forfaits nous ne l'imitons pas.
Nous ne versons du sang qu'au milieu des combats.
Sparte peut immoler ma famille à sa haine;
Mais si l'un de vos rois tombe aux mains de Messène,
Il aura parmi nous, quels que soient nos projets,
Tout ce qu'il a dans Sparte, excepté des sujets.

EURIBATE.

Ce langage m'étonne, & pourroit me confondre;
Mais je laisse au sénat le soin de vous répondre.

ARISTOMÈNE.

Au sénat !

EURIBATE.

De ces murs librement fugitifs,
Léonide & Leuxis n'étoient point nos captifs.
Dans les mains du sénat je viens de les remettre.

ARISTOMÈNE.

Quoi !

EURIBATE.

Tous deux à nos rois sont venus se soumettre.

ARISTOMÈNE.

Dieux ! ma femme ! mon fils !

EURIBATE.

A peine ils ont paru;
Le peuple au-devant d'eux en foule est accouru.
Léonide à nos rois demande qu'on la mène.
« Vous voyez devant vous le fils d'Aristomène,
» Vous voyez son épouse ; & pour le désarmer,
» Voici, dit-elle, enfin comme on peut l'alarmer.
» De Messène en ses mains la défense est remise.
» Menacez-nous : qu'il tremble ; & Messène est soumise.

Nos rois, à ce discours, étonnés & confus,
Ont répondu, Seigneur, par un noble refus;
Et je viens....

ARISTOMÈNE.

On vous trompe.

EURIBATE.

Hélas! je vous accable;
Mais cet événement étrange, inconcevable,
Je l'ai vu.

ARISTOMÈNE.

Vous avez vu ma femme & mon fils,
Déserteurs de Messène, à vos loix asservis,
Se livrer, demander à vous servir d'otage,
Et vous donner sur nous ce funeste avantage!

EURIBATE.

Je l'ai vu. Je vous parle en fidèle témoin.

ARISTOMÈNE.

Epargnez-moi, de grace, & n'allons pas plus loin.
Vous avez au sénat remis les deux transfuges?

EURIBATE.

J'ai dû les déposer dans les mains de leurs juges.

ARISTOMÈNE.

Vous direz à vos rois que mon cœur malheureux
Sent, comme il doit, le prix de leurs soins généreux;
Et que d'un sort cruel innocente victime,
J'espère, en mon malheur, mériter leur estime.

SCÈNE.

SCÈNE V.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, LÉARQUE.

ARISTOMÈNE.

Est-il vrai, Léonide? Est-ce dans votre sein
Que de me désarmer fut conçu le dessein?

LÉARQUE.

Non, par tes ennemis cette trame est ourdie.

ARISTOMÈNE.

Elle a pu s'abaisser jusqu'à la perfidie!
Et toi, mon fils, & toi, l'espoir de ma maison,
Tu croissois pour l'opprobre & pour la trahison!
L'héritier de ma gloire en naissant l'a flétrie!
Le fils d'Aristomène a trahi sa patrie!
O dieux! en les perdant, accablé de douleur,
Je me croyois, Arcire, au comble du malheur.
Que j'étois loin encor de ce dernier supplice!
Ma femme criminelle! & mon fils son complice!
Amis! qu'il est affreux de ne plus estimer
Ce qu'avec tant d'ardeur on fit gloire d'aimer!
J'admirois, j'adorois cette coupable épouse:
Cent fois de ses vertus mon ame fut jalouse;
Et mon crédule amour se laissoit aveugler,
Jusqu'à me reprocher de ne pas l'égaler!

Quel tranſport, quel délire a pu troubler ſon âme ?—
Le glaive de la loi, ſur mon fils ! ſur ma femme !...
Et qu'il frappe, ou s'arrête ; il ne reſte à tous deux
Qu'un pardon flétriſſant, ou qu'un trépas honteux !

ARCIRE.

Non, Léonide aima ſon époux & ſa gloire.
L'apparence nous trompe. Une trame ſi noire
Eſt trop indigne d'elle. Il faut l'interroger.

ARISTOMÈNE.

Elle a trahi l'État ; l'État doit la juger.

ARCIRE.

Au nom de votre amour, ſi conſtant & ſi tendre,
Avant de l'accuſer, ami, daigne l'entendre.
Nous allons obtenir qu'on l'amène en ces lieux.

ARISTOMÈNE.

Oſera-t-elle encore y paroître à mes yeux ?

SCENE VI.

ARISTOMÈNE, *ſeul.*

Au moment de ſubir ſa ſentence mortelle,
Par quel art, de quel front le déſavoura-t-elle,
Ce crime à tous les yeux par un peuple atteſté ?—
C'eſt un peuple ennemi dont je ſuis déteſté.

En flétriſſant les miens, c'eſt moi qu'il déshonore. —
Ah ! plus que je ne puis je veux douter encore.
Flatteuſe illuſion, qu'elle va diſſiper !
Foible eſpoir qui me trompe, & qui va m'échapper !

SCÈNE VIII.

LÉONIDE, ARISTOMÈNE, Gardes.

ARISTOMÈNE.

LA voici. Dieux ! des fers !

LÉONIDE.

Vous m'appelez ſans doute
Pour me juſtifier ?

ARISTOMÈNE.

Parlez. Je vous écoute.

LÉONIDE.

Tu me crois donc coupable, & coupable envers toi !

ARISTOMÈNE.

Que ne puis-je en douter !

LÉONIDE.

Lève les yeux ſur moi,
Et ne crains pas de voir juſqu'au fond de mon ame.
Tu le peux ſans rougir.

ARISTOMÈNE.

Sans rougir ! Ah, Madame !

LÉONIDE.

Oui, juge & ton épouſe & ton affreux ſénat.
A peine il t'eut remis le deſtin de l'État
Qu'il vit briſer ſes fers des mains de la Victoire;
Et ton ſang prodigué fut le ſceau de ſa gloire.

ARISTOMÈNE.

Laiſſons-là des périls qu'on a dû m'envier.
Meſſène s'en ſouvient; je dois les oublier.

LÉONIDE.

Meſſène s'en ſouvient, & l'ingrate s'apprête
A racheter ſes fers aux dépens de ta tête!
Oui, tels ſont les complots qu'on trame autour de toi.
Les bruits en ont enfin pénétré juſqu'à moi.
« On l'attend, m'a-t-on dit, & ſa perte eſt certaine.
» Coupable aux yeux de Sparte, & ſuſpect à Meſſène,
» L'une va le livrer comme un ambitieux,
» L'autre va le punir comme un ſéditieux ».
Prends ma place, & crois voir un héros, tes délices;
Marchant ſans défiance entre deux précipices;
Un peuple contre lui ſans ceſſe envenimé;
Un ſénat, par l'envie, à ſa perte animé;
La calomnie, autour de ſon char de victoire,
Menaçant à la fois & ſa vie & ſa gloire;
Les ſoupçons odieux, l'infame trahiſon
Aiguiſant le poignard, préparant le poiſon;
Peins-toi cette victime à la mort condamnée,
Le bandeau ſur les yeux, ſuivant ſa deſtinée,

Sans crainte, ſans défenſe, au milieu du danger,
Et careſſant la main qui devoit l'égorger :
Sois Léonide enfin, & condamne ma fuite.
De ma témérité je prévoyois la ſuite,
Les tourmens, les combats que j'allois te cauſer.
Mais dans ce trouble affreux je n'ai pu repoſer ;
Et des mêmes horreurs nuit & jour obſédée,
A ce grand dévoument je me ſuis décidée.
Heureuſe, en te ſauvant dans les bras de la paix,
De confondre & punir les ingrats que tu fais !

ARISTOMÈNE.

Inſenſée! Ah, du moins ne pouviez-vous m'attendre?

LÉONIDE.

Et n'as-tu pas toujours dédaigné de m'entendre ?
N'aurois-tu pas encor négligé mes avis ?

ARISTOMÈNE.

Me préſervent les dieux de les avoir ſuivis !

LÉONIDE.

Et c'eſt cet abandon, cet oubli de toi-même,
Qui met au déſeſpoir une femme qui t'aime.
Malheureux ! Quoi ! du piège on a beau t'avertir ;
Tu t'obſtines encore à n'en jamais ſortir !
Tu penſes que l'envie & la haine s'appaiſent !
Ta vertu les fatigue, & tes bienfaits leur pèſent.
Trop grand pour être aimé, tu te flattes en vain.
Contre toi dans les cœurs fermente un noir levain.

L'armée est ton ouvrage, & tu disposes d'elle ;
Quelques amis encore embrassent ta querelle ;
Mais inutile appui contre un attentat !
Tu frémis ; je crains tout des complots du sénat.
Ici la trahison a marqué sa victime.
Le temple de nos loix est le berceau du crime.
Il te menace, il régne, il insulte les dieux.
Il va rendre ta femme & ton fils odieux :
Mais mon cœur & le tien sont mes juges suprêmes.
Pour me justifier il suffit que tu m'aimes.

ARISTOMÈNE.

Ainsi, pour me sauver, tu trahissois l'État !

LÉONIDE.

Oui, j'ai tout fait pour toi. Si c'est un attentat,
Ne crois pas que jamais le repentir l'efface ;
Si j'étois libre encor, j'aurois la même audace ;
Et dans ces fers honteux si mon cœur a gémi,
C'est de n'avoir trahi des ingrats qu'à demi.
A l'intérêt public par les loix asservie,
Je lui sacrifirois mon repos & ma vie ;
Mais pour toi, je suis prête à te sacrifier
Ma gloire, mon pays, mon sang, le monde entier.
Que m'importe Messène & le monde & moi-même,
Quand mon cœur éperdu tremble pour ce que j'aime ?
Je ne connois que toi, je ne vis que pour toi ;
Le cœur de mon époux est l'univers pour moi.

Ce cœur a d'autres ſoins ſe livre & s'abandonne :
Il ne fait qu'obéir quand la Patrie ordonne ;
Le mien d'aucun remords ne ſe ſent combattu :
Je t'adore : voilà ma première vertu,
Ma gloire, mon devoir, ma loi la plus ſévère,
Le plus beau, le plus ſaint des nœuds que je revère.
Oui, j'aime mieux mourir coupable aux yeux de tous,
Pour avoir immolé Meſſène à mon époux,
Que de vivre adorée, en héroïne, en reine,
Pour avoir immolé mon époux à Meſſène.

ARISTOMÈNE.

Faut-il que tant d'amour ſoit un crime à mes yeux !

LÉONIDE.

C'eſt le plus grand des biens que j'ai reçus des Dieux.
Qu'avec un cœur ſenſible on eſt heureux de naître,
Quand ce qu'on doit aimer eſt ſi digne de l'être !
Le ciel a dans ton ame épuiſé ſes bienfaits :
Moi, j'en ſens tout le prix ; c'eſt pour moi qu'ils ſont faits.
Mais tu me crois coupable ; & c'eſt-là mon ſupplice.

ARISTOMÈNE.

Cruelle ! tu veux donc que je ſois ton complice ?
Je le ſuis, puiſqu'enfin je me laiſſe calmer.

LÉONIDE.

Tu m'aimes donc toujours ?

ARISTOMÈNE.

Puis-je ne pas t'aimer ?

Mais le sénat !

LÉONIDE.

Mon cœur le brave & le déteste.
Mon époux est pour moi. Que m'importe le reste?

(à un Garde qui s'avance.)

Je vous suis.

ARISTOMENE.

Il peut tout. Ne vas pas l'indigner.

LÉONIDE.

Je le méprise trop pour vouloir l'indigner.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉONIS, EURIBATE.

THÉONIS.

OUI, l'intérêt de Sparte & le nôtre s'unissent;
Euribate: il est tems que nos troubles finissent.
De tous nos bons desseins un seul homme est l'écueil.
Saisissez ce moment de fléchir son orgueil.
Le sénat qui le hait, le peuple qui l'honore,
L'armée, où son crédit est tout-puissant encore,
Ses amis, ses rivaux, ses secrets ennemis,
S'il reconnoît vos loix, vous seront tous soumis.

EURIBATE.

J'embrasse avec ardeur ce dessein magnanime,
Théonis; & c'est moins l'intérêt qui m'anime,
Que le soin d'assurer la gloire & le repos
D'un homme en qui je vois tous les traits d'un héros.

SCÈNE II.

ARCIRE, THÉONIS.

ARCIRE.

EURIBATE avec toi ! C'eſt encor quelque trame
Qui va faire éclater la candeur de ton ame.

THÉONIS.

Arcire, à me juger ſois moins prompt déſormais.

ARCIRE.

Va, mon cœur, que j'en crois, ne me trompa jamais.

THÉONIS.

A tes reſſentimens j'ai donné lieu ſans doute ;
Mais leur aveugle ardeur n'a rien que je redoute.
Fidèle à mon devoir, rien ne peut me troubler.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, ARCIRE, THÉONIS.

ARISTOMÈNE.

LE ſénat ne vient point !

THÉONIS.

Je le fais aſſembler.

ARISTOMÈNE.

Quel moment ! J'en frémis. O dieux ! ſi je ſuccombe,
Que ſur moi ſeul le crime & le malheur retombe.
Léonide eſt ſuperbe, & va, par ſes hauteurs,
Aigrir encor l'orgueil de mes perſécuteurs ;
Arcire, garde-toi d'imiter ſon audace.
Pour l'innocence même il faut demander grace :
Sa défenſe a beſoin d'une touchante voix ;
Et ſes pleurs, bien ſouvent, ſont plus forts que ſes droits.

ARCIRE.

Mon intrépide ami devient foible & timide !

ARISTOMÈNE.

C'eſt contre nos tyrans que je ſuis intrépide.
Mais devant un ſénat que je puis accabler,
N'ayant qu'à dire un mot pour le faire trembler,
Quand je ſuis ſuppliant, crois-tu que je m'abaiſſe ?
Ami, c'eſt dans l'orgueil que ſeroit la baſſeſſe.
Ne viens point irriter un cœur que je contrains.
Il n'eſt que trop ſenſible ; & c'eſt lui que je crains.

THÉONIS.

Pourquoi, ſi le ſénat, ſi la loi t'eſt contraire,
Expoſer ta famille, & ne pas l'y ſouſtraire ?
Préviens....

ARCIRE.

Non ! C'eſt à lui, ſi l'on veut l'opprimer
D'attendre l'injuſtice, & de la réprimer.

Pour avoir écouté de trop juſtes alarmes,
Et voulu de ſes mains faire tomber les armes,
Je prévois de quels traits Léonide & Leuxis
Au tribunal des loix peuvent être noircis;
Et l'on croira peut-être, à les voir ſans défenſe,
Flétrir impunément la foibleſſe & l'enfance.
Qu'on tremble cependant avant de prononcer.
Ils auront des vengeurs, & tu peux l'annoncer.

ARISTOMÈNE.

Epargne à ma douleur ces funeſtes augures.
Il eſt dans le ſénat des cœurs droits, des mains pures;
Et ma femme & mon fils s'accuſant, ſans détour,
De ces vaines frayeurs qu'on pardonne à l'amour,
Ne ſeront point traités en coupables transfuges.
Des pères, des époux, ſont au rang de leurs juges.
Que dis-je? Eſt-il un cœur qui ne parle pour eux?
C'eſt toujours à regret qu'un juge eſt rigoureux.
Hors de ſon tribunal, c'eſt un homme vulgaire;
Mais l'approche des dieux l'agrandit & l'éclaire.
Enfin, pour ne laiſſer nulle trace après ſoi,
L'ombre ſeule du crime a beſoin de la loi;
Je la réclame. Adieu. C'eſt en vous que j'eſpère.

SCÈNE IV.

THÉONIS, ARCIRE, Gardes.

THÉONIS.

GARDE, amenez Leuxis, & retenez sa mère.
Observe ma conduite, Arcire, & juge moi.

ARCIRE.

Si tu sers mon ami, tout mon sang est à toi.
Mais si tu nous trahis !...

THÉONIS.

Suspends cette menace.
Je t'en ferai rougir.

SCÈNE V.

THÉONIS, ARCIRE, DRACON, LÉARQUE, autres Sénateurs, LEUXIS, Gardes.

THÉONIS.

SÉNATEURS, prenez place.
(*à Leuxis*)
A l'empire des loix tout mortel est soumis:
Jeune homme, répondez. Aux mains des ennemis,

Vous vous êtes livré, conduit par Léonide?

LEUXIS.

J'accompagnois ma mère, & j'ai suivi mon guide.

THÉONIS.

Malheureuse imprudence! elle vous a perdu.

LEUXIS.

Je ne m'en repens point. J'ai fait ce que j'ai dû.
Je me plains seulement qu'une loi trop sévère
M'ait arraché des bras d'une si tendre mère.
Ma vue adoucissoit l'horreur de sa prison.

THÉONIS.

De sa fuite, en partant, saviez-vous la raison?

LEUXIS.

Non. Elle commanda; je partis à sa suite,
Heureux de partager les périls de sa fuite.

THÉONIS.

N'auriez-vous pas dû voir qu'elle alloit nous trahir?

LEUXIS.

On n'examine rien, lorsqu'on sait obéir.

THÉONIS.

Mais aux rois ennemis présenté pour ôtage,
Vous fûtes mieux instruits?

LEUXIS.

Tout surprend à mon âge.

Ce dessein courageux d'abord m'épouvanta.
Elle m'en dit la cause ; & mon cœur l'adopta.

THÉONIS.

La cause ?

LEUXIS.

Ah ! que ne puis-je en perdre la mémoire !

THÉONIS.

On dit que du Sénat elle attaque la gloire.

LEUXIS.

Elle attaque un perfide, & vous le connoissez.

THÉONIS.

Quel est-il ?

ARCIRE.

Son silence en fait entendre assez.
Mais sans vouloir surprendre un aveu de sa bouche,
Interrogez sa mère ; & sur ce qui la touche
Elle s'expliquera mieux que vous ne voudrez.

THÉONIS.

Garde, qu'elle paroisse. Et vous, Leuxis, rentrez.

SCÈNE VI.

LÉONIDE, les Sénateurs, les Gardes.

THÉONIS (*à Léonide*).

Vous savez de quel crime on noircit votre gloire ;
Léonide. Etonné d'une action si noire,

Le sénat, par ma voix, va vous interroger ;
Et c'est sur votre aveu qu'il prétend vous juger.
Votre fils devant nous a dépouillé la feinte ;
Imitez-le, Madame, & répondez sans crainte.

LÉONIDE.

C'est donc vous qu'on choisit pour organe des loix !
A mes accusateurs vous prêtez votre voix !
C'est pousser, je l'avoue, un peu loin l'assurance.
Vous aviez intérêt de garder le silence.
Je veux bien cependant ne pas vous en punir,
Et respecter le rang que vous osez tenir.
A Sparte avec mon fils je me suis retirée.
Là, contre mon époux je me suis déclarée ;
Et, par le seul péril qui pouvoit l'étonner,
J'ai voulu le forcer à vous abandonner.
La raison ; par égard je veux bien vous la taire.
Pour vous, pour vos amis ce n'est pas un mystère.
Epargnons-nous l'effort qu'il doit nous en coûter,
A moi, pour vous confondre ; à vous, pour m'écouter.

THÉONIS.

Votre crime n'a rien qui nous doive confondre.
Parlez.

LÉONIDE.

Vous voulez donc me forcer à répondre ?
Eh bien, levez les yeux, interrogez ces murs.
Ils ont été témoins des ces complots obscurs

Où la voix de la Haine & tout l'art de l'Envie
Du vengeur de l'État ont attaqué la vie.
De la Discorde ici le feu s'est allumé.
C'est dans ce sanctuaire enfin que fut tramé
Le dessein de livrer votre dieu tutélaire
Aux tyrans dont pour vous il bravoit la colère.
Il ne comprit jamais, vertueux sans effort,
Qu'on fût ingrat sans honte, & traître sans remords:
Sur la foi de son cœur trop simple & trop crédule,
Il est sourd aux complots que le crime accumule;
Mais sur lui, mais sur vous mes yeux étoient ouverts.
J'ai vu qu'il se perdoit, s'il eût brisé vos fers;
J'ai vu qu'il réchauffoit les serpens de l'Envie.
Je l'aime; j'ai voulu prendre soin de sa vie.
Et, s'il étoit possible, étouffer de ma main
Ces serpens contre lui ranimés dans son sein.
Jugez-vous, & voyez si je fus bien instruite.
Qui de vous osera condamner ma conduite?
Amis de la justice, amis de mon époux,
Léarque, Eumène, Arcire, Euriclès, est-ce vous?
Est-ce vous, Théonis, Dracon, Lysipe, Hercide,
Vous dont je prévenois le complot parricide?
Tout se tait, le coupable, & même l'innocent:
Mais l'un sans s'émouvoir, & l'autre en frémissant.
D'un front calme & serein l'un entend ma défense:
Au-dessus du reproche, au-dessus de l'offense,
Son cœur pur & tranquille est sûr d'être honoré.
L'autre, d'un noir dépit en secret dévoré,

N'ose lever fur moi fon œil morne & farouche :
La vérité l'accable & lui ferme la bouche.
Quand j'aurai difparu fans doute il va tonner ;
Je ne dis plus qu'un mot, qui pourra l'étonner.
Je fuis juftifiée aux yeux d'Ariftomène.
Il m'aime, il vous connoît ; tremblez. Qu'on me remmène.

SCÈNE VII.

LES SÉNATEURS.

THÉONIS.

De la mère & du fils qu'on décide le fort.

LÉARQUE.

Du fils ! vous livreriez un enfant à la mort !
Que dis-je ? & Léonide eft-elle plus coupable ?
Sénat, quel eft fon crime ? Un amour refpectable,
Qui devroit fur la terre être déifié.
Qui le condamnera ?

DRACON.

L'État facrifié.
Et depuis quand l'amour, ou la crainte, ou le zèle,
Ont-ils juftifié le citoyen rebelle,
Qui dans fes intérêts fe croyant traverfé,
Perfide envers l'État, veut le voir renverfé ?

ARCIRE.

Vous donc qui, méditant ce qu'eût fait Léonide,
N'avez pris que l'envie & la haine pour guide,
Condamnez vos complots avant de l'accuser.
Sparte vous épouvante ; elle alloit l'appaiser.
Les exploits d'un héros vous causent des alarmes ;
De sa main triomphante elle arrachoit les armes.
Infidèle à lui seul, elle vous a servis,
Et jamais vos conseils n'ont été mieux suivis.
Que lui reprochez-vous ?

DRACON.

D'avoir été transfuge ;
D'avoir osé se rendre & l'arbitre & le juge
De ces grands intérêts entre nous balancés ;
D'avoir trahi l'État sur des bruits insensés.
Et que peut le sénat, quand la loi la condamne ?
Avez-vous oublié qu'il n'en est que l'organe ?

ARCIRE.

Ah ! c'est trahir la loi que de trop l'écouter.
Est-ce donc la vertu qui la doit redouter ?
A punir les méchans qu'elle soit diligente ;
Mais pour les gens de bien qu'elle soit indulgente,
Et ne confonde pas, dans sa sévérité,
L'imprudence ou l'erreur avec l'iniquité.

DRACON.

Le ciel juge les cœurs, nous jugeons la conduite.
Et d'un crime impuni qui ne prévoit la suite ?

Les loix font un fardeau : pour le rendre léger,
En l'impofant au peuple il le faut partager.
Point d'égard. Qu'un exemple à jamais mémorable
Soit, de leur fainteté, la bafe inébranlable.
Tout doit leur obéir, & fur-tout leur auteur.
C'eft en s'y foumettant qu'on en eft protecteur;
Et plus de leur rigueur la victime eft illuftre,
Plus fon fang les honore & leur donne de luftre.

SCÈNE VIII.

EURIBATE, & les précédens.

EURIBATE.

Je viens le réclamer, ce fang, au nom des rois
Qui feuls, dans ce fénat, doivent donner des loix.
Léonide a parlé : vous venez de l'entendre :
Notre honneur fatisfait n'a plus rien à prétendre;
Et quoi qu'Ariftomène ait ofé contre nous,
Nous lui rendons fes droits & de père & d'époux.

THÉONIS.

Euribate, à regret nous jugeons des coupables,
Protégés par vos rois, & pour nous refpectables;
Mais lorfqu'à nos décrets un héros s'eft foumis,
Comment ne pas foufcrire à ce qu'il a permis?

Seroit-il en effet digne d'une belle ame,
De laiſſer au ſénat & la honte & le blâme;
Et de ſe réſerver l'honneur d'avoir voulu
Reçonnoître des loix le pouvoir abſolu?
De concert avec vous qu'il oſe s'y ſouſtraire;
Aucun de nous, Seigneur, ne lui ſera contraire:
La force eſt dans ſes mains. Mais s'il nous laiſſe agir,
Le ſénat ſe reſpecte, & ne veut point rougir.

EURIBATE.

Je l'ai fait appeler. Le voici.

THÉONIS.

Qu'il prononce,
Et, pour excuſe, au peuple on rendra ſa réponſe.

SCÈNE IX.

ARISTOMÈNE, & les précédens.

THÉONIS.

SEIGNEUR, on va juger Léonide & Leuxis.
Cependant Euribate, au ſénat indécis,
De la part de ſes rois, vient impoſer ſilence,
Et des loix dans nos mains arrêter la balance.

ARISTOMÈNE.

Qu'entends-je? & le ſénat m'attend pour décider
Si de cette défenſe il doit s'intimider!
(*à Euribate.*)

Je rends grace à vos rois du soin qui les anime.
Mais je tiens d'eux sur-tout cette grande maxime,
Qu'il faut savoir périr, sans jamais écouter
Des offres que sans honte on ne peut accepter.
Je rends donc au sénat les droits qu'il me confie.
Je l'en désavourai s'il me les sacrifie.
Seul il est notre juge; & dût-il m'en punir,
La main qui l'éleva saura le soutenir.

EURIBATE.

J'admire, en gémissant, cette noble constance,
Qui de vos protecteurs rejette l'assistance.
Mais vous livrez un sang qui vous est précieux,
Menacé par vos loix, innocent à vos yeux;
Pourquoi? pour un vain nom de liberté publique,
Pour de fragiles droits que le sénat abdique!

ARISTOMÈNE.

Il y peut renoncer. Mais qu'il me connoît peu,
Si, pour couvrir sa honte, il attend mon aveu! —
Cependant, gardez-vous d'en croire l'apparence.
Je vois qui peut avoir flatté votre espérance.
Au gré de nos tyrans ce sénat composé,
Fut mêlé d'un limon qu'il n'a pas déposé.
Quel asyle, après tout, n'est pas ouvert au vice?
Jusqu'au pied des autels en rampant il se glisse.
Mais parmi nous, Seigneur, comme il est étranger,
S'il y pénètre encor c'est un mal passager.

Il eſt peut-être ici des cœurs lâches & traîtres ;
Mais il en eſt de grands, faits pour braver vos maîtres.

ARCIRE (*vivement*).

Non, Seigneur. Je réponds du cœur de ſes amis.
Protégez ſa famille ; ils vous ſeront ſoumis.
Prends pitié de ton ſang.

ARISTOMÈNE (*à Euribate*).

Pardonnez ſes alarmes.
L'amitié les inſpire. Ami, retiens tes larmes.
Je ſerois, à ta place, auſſi foible que toi.
Tu ſerois, à la mienne, auſſi ferme que moi.
Seigneur, vous le voyez, mes amis ſont des hommes.
De vos grandes vertus, éloignés que nous ſommes,
L'amitié, la nature ont encor ſur nos cœurs
Des droits, que l'une & l'autre ont perdus dans vos mœurs.
Mais lorſque ce héros tremble pour ce qu'il aime,
Ne vous figurez pas qu'il tremblât pour lui-même.
Sa bonté ſeule ici croit avoir droit d'agir ;
Mais ſi j'en abuſois, je le ferois rougir.
Pour moi, je l'avourai, ma famille m'eſt chère.
Je n'ai qu'un fils, je l'aime, & j'adore ſa mère.
Il en coûte à mon cœur de les abandonner.
Je les crois innocens, on peut les condamner ;
Mais ils mourront, Seigneur, encor dignes d'envie,
Si par une baſſeſſe il faut payer leur vie.
En chaſſant nos tyrans j'ai ſauvé mon pays ;
Et par moi mes bienfaits ne ſeront point trahis.

(*Il ſort*).

SCÈNE X.

EURIBATE, & les Sénateurs.

EURIBATE.

VERTUEUX citoyen ! ame digne de Sparte !
(*Il ſort*).

SCÈNE XI.

LES SÉNATEURS.

THÉONIS.

DÉNUÉS d'un ſecours que lui-même il écarte,
Son fils & ſon épouſe en vos mains ſont remis,
Sénat : contentez-vous qu'il vous les ait ſoumis.
C'eſt peu pour un ſujet; c'eſt beaucoup pour un maître.

DRACON.

Un maître !

THÉONIS.

Il eſt trop vrai qu'il n'a qu'à vouloir l'être.
Amis, n'irritons point ſes chagrins dévorans.
Souvent des meilleurs rois on a fait des tyrans.
Le ciel nous en donne un dont la bonté facile
Daigne, devant les loix, baiſſer un front docile.

A force de respects, songeons à conserver
Cette ombre de pouvoir qu'il nous peut enlever.

DRACON.

Sénateurs, grace aux dieux, je lis sur vos visages
La surprise & l'horreur qu'inspirent ces outrages.
C'est le chef du sénat qui nous annonce un roi!
Il oppose en son nom la menace à la loi!
Je rougis de l'opprobre où l'on croit nous réduire.
On vient nous effrayer, n'ayant pu nous séduire.
Je sais, d'Aristomène, où s'étend le crédit;
Mais loin de m'étonner son pouvoir m'enhardit.
S'il étoit moins puissant, au crime de sa race,
Librement généreux, nous pourrions faire grace;
Mais puisqu'à la punir on voit quelque danger,
Il faut se rendre infame, ou ne rien ménager.
Ce héros indigné que Sparte le protège,
Du sénat & des loix défend le privilege;
Aura-t-il seul l'honneur de s'en montrer l'appui?
Sénat, il est pour vous ce que Sparte est pour lui.
Jaloux de votre honneur, il vous apprend à l'être.
Il ne veut point de rois; ne souffrez point de maître.
Comme lui, sur l'arrêt trop grands pour balancer,
Il ose s'y soumettre; osez le prononcer.
Sénat, fermons les yeux, & que la loi décide.
Nous avons entendu Leuxis & Léonide;

Ils ont tout avoué; (*à Théonis*) seigneur, que tardons-nous?
Il eſt tems d'opiner.

THÉONIS.

Sénateurs, levez-vous.

(*Après qu'on a été aux opinions*).

Léonide & Leuxis, criminels & complices,
Perdront tous deux la vie au milieu des ſupplices.

ARCIRE.

O crime! ô perfidie! Amis, fuyons ces lieux.

SCÈNE XII.

THÉONIS, DRACON.

THÉONIS.

Ils lui vont annoncer cet arrêt odieux.

DRACON.

Il ſe révoltera.

THÉONIS.

C'eſt ce que je deſire.
Cet arrêt nous perdroit, s'il oſoit y ſouſcrire.
Par la pitié le peuple eſt aiſément gagné:
De ſa propre vengeance il ſeroit indigné.

DRACON.

Quel eſt donc ton eſpoir?

THÉONIS.

De rendre Ariſtomène
Infracteur de nos loix, ennemi de Meſſène;

De l'armer contre nous, & de juſtifier
Ma fureur obſtinée à le ſacrifier.
Voyons ce qu'a produit l'arrêt qu'on vient de rendre.
S'il livre ſa famille au lieu de la défendre,
Je lui réſerve un trait dont je veux l'accabler;
Et toi-même, pour lui, je te ferai trembler.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTOMÈNE, *seul.*

Où vais-je, malheureux ! Je ne me connois plus.
L'horreur presse au hasard mes pas irrésolus.
Le crime me poursuit, la vengeance m'appelle ;
La Nature & l'Amour sont d'accord avec elle.
Je m'efforce à les vaincre, & frémis d'y céder.
Arbitre de mon sort, je crains d'en décider.
Léonide ! mon fils ! des bourreaux ! des supplices !
Je succombe. Il a donc comblé ses injustices,
Ce sénat !.. hors des murs je n'ai qu'à me montrer ;
Dans la poudre à l'instant je le ferai rentrer :
Il le sait ; pour asyle il prend la citadelle.
Il me fait déjà craindre & traiter en rebelle.
Si je l'étois, ingrats ! quel seroit votre sort ?
Je porte dans mes mains la ruine & la mort ;
A ma voix mille bras armés pour ma défense,
Dans le sang, si je veux, vont laver mon offense ;
Cependant je suis libre, & ces murs sont ouverts !
Cruels ! tremblez du moins, & me donnez des fers.

Redoutez mon amour, ma douleur, ma colère;
Je ſuis au déſeſpoir, je ſuis époux & père.

SCÈNE II.

ARISTOMÈNE, ARCIRE.

ARISTOMÈNE.

ARCIRE, tu me vois au comble des malheurs!

ARCIRE.

Quoi! tu peux te venger, & tu verſes des pleurs

ARISTOMÈNE.

Me venger! & de qui?

ARCIRE.

D'une indigne patrie.

ARISTOMÈNE.

Je l'aimois, tu le ſais, avec idolatrie.
Eh bien, je l'aime encore en dépit des ingrats;
Et je mourrai content ſi je meurs dans ſes bras.

ARCIRE.

Ainſi tes ennemis attachés à leur proie,
Peuvent goûter ſans trouble une barbare joie!

ARISTOMÈNE.

Leur triomphe eſt affreux. Duſſent-ils m'accabler,
Le malheur le plus grand eſt de leur reſſembler.

ARCIRE.

Eh quoi! ne fais-tu pas que lorfqu'elle eft extrême,
La pitié pour le crime eft un crime elle-même?
Entouré de ferpens, viens, viens les écrafer.

ARISTOMÈNE.

Et cet État naiffant, le faut-il embrafer?
Serons-nous fes fléaux?

ARCIRE.

Eft-ce ainfi que tu nommes
Les généreux vengeurs & des dieux & des hommes?
Quand pour juger le crime il refte un tribunal,
Le punir, c'eft des loix devenir le rival,
C'eft ufurper leurs droits. Mais lorfque la licence
Des mains de la Juftice arrache la puiffance,
Que la force peut feule en arrêter le cours,
Que la foible innocence attend notre fecours,
C'eft trahir l'univers qu'épargner qui l'opprime.
La Grèce adore enfin ce que tu nommes crime.
Hercule, la terreur & l'amour des mortels,
Par de tels attentats mérita des autels.
Deftructeur des méchans, fois le dieu de Meffène.

ARISTOMÈNE.

S'ils pouvoient périr feuls, j'y foufcrirois fans peine.
Mais ce peuple innocent, mais ce peuple trompé,
Veux-tu qu'en leur ruine il foit enveloppé?
Apprenons à fouffrir. Dans le rang où nous fommes,
On ne fent point affez le prix du fang des hommes.

D'un peuple entier sans crime on ne peut se venger;
Et fût-il plus injuste, il le faut ménager.

ARCIRE.

Ton sang est donc le seul dont tu n'es point avare !

ARISTOMÈNE.

Cesse de m'accabler d'une pitié barbare.
N'es-tu plus citoyen pour être mon ami ?
Et moi dans ma vertu suis-je trop affermi ?
Ne vois-tu pas, cruel, l'effort qu'elle me coûte;
Combien je me combats; combien je me redoute;
Combien par ces efforts mon cœur est déchiré ?
Tout peut changer encor, rien n'est désespéré.
Viens. Pour moi le sénat peut se rendre accessible.
Allons tomber aux pieds de ce tigre inflexible.

ARCIRE.

Toi ! tomber à ses pieds quand tu peux l'accabler !
Toi fléchir ! Devant toi c'est à lui de trembler.
Adoré de l'armée, elle est en ta puissance.
Que crains-tu du sénat ? & quelle est sa défense ?

ARISTOMÈNE.

Les sermens que j'ai faits de lui rester soumis,
Voilà ses défenseurs, voilà mes ennemis.
Laissons, laissons l'orgueil au foible qu'on opprime.
Céder quand on peut vaincre, est d'un cœur magnanime.
Le sénat me connoît; & sans m'humilier,
La vengeance à la main, je puis le supplier.

Il ne ſait que trop bien, s'il étoit implacable,
Juſqu'où peut me porter la douleur qui m'accable ;
Et lui demander grace en l'état où je ſuis,
C'eſt lui dire : « Je crains d'oſer ce que je puis ».

ARCIRE.

Mais enfin, ſi ſa haine aveugle & meurtrière,
Sans ſe laiſſer fléchir rejettoit ta prière ?

ARISTOMÈNE.

Ah! pourquoi me preſſer, & me faire entrevoir
Ce que peut m'inſpirer un affreux déſeſpoir ?

ARCIRE.

Alors du moins, alors ta pitié rebutée,
Laiſſera libre un cœur qui l'a trop écoutée.

ARISTOMÈNE.

Alors ſur l'échafaud j'accompagne les miens,
Je me montre en victime à mes concitoyens,
J'embraſſe ma famille, & de la même épée
Que d'un ſang ennemi Meſſène vit trempée,
Je m'immole à ſes yeux, & lui laiſſe en mourant,
De ſon ingratitude un remords dévorant.

SCÈNE III.

LÉARQUE, ARISTOMÈNE, ARCIRE.

ARISTOMÈNE.

LÉARQUE épouvanté ! quel funeste présage !
Ami, quel trouble affreux se peint sur ton visage ?

LÉARQUE.

Aristomène !

ARISTOMÈNE.

Eh bien ?

LÉARQUE.

Fuyons.

ARISTOMÈNE.

Explique-toi.

LÉARQUE.

Le peuple... le sénat...

ARISTOMÈNE.

Tu me glaces d'effroi.
Mon épouse ? mon fils ?

LÉARQUE.

Ville impie & barbare !
Crois-moi, fuyons.

ARISTOMÈNE.

J'entends. L'échafaud se prépare.

LÉARQUE.

Par de vils délateurs le peuple mutiné,
Entoure ce théâtre à la mort destiné.
Théonis cependant, affectant l'indulgence,
Reprochoit au sénat un excès de vengeance.
« Il est vrai, disoit-il, le peuple est furieux ;
» Il demande justice, il a sur nous les yeux :
» L'impunité souvent est la mère du crime ;
» Mais n'est-ce point assez d'une seule victime ?
» Le héros de Messène accablé de malheurs,
» Vous demande une main pour essuyer ses pleurs.
» D'une épouse & d'un fils s'il faut que l'un s'immole,
» Au moins de son trépas que l'autre le console ».
Il dit ; on délibère, on se rend à sa voix.
L'un des deux va mourir ; on te laisse le choix.

ARISTOMÈNE.

O noirceur exécrable ! on veut que je choisisse,
D'une épouse ou d'un fils, que j'envoie au supplice !

LÉARQUE.

On va les amener. Il faut choisir entre eux ;
Ou bien, en te quittant, ils vont périr tous deux.

ARISTOMÈNE (*éperdu*).

Laissez-moi.

ARCIRE.

Tu nous crains.

ARISTOMÈNE.

Je crains tout ce que j'aime,
L'amitié, la nature, & l'amour, & moi-même,

Mes plus grands ennemis ſont au fond de mon cœur.
Voilà l'inſtant du crime. Il ſera donc vainqueur !

ARCIRE (*à Léarque*).

Euribate eſt parti ?

LÉARQUE.

Dans ce moment funeſte,
Il partoit.

ARCIRE.

Profitons de l'inſtant qui nous reſte.

SCÈNE IV.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE.

LÉARQUE.

AMI, par le malheur je te vois abattu.

ARISTOMÈNE.

Tu me vois furieux.

LÉARQUE.

A quoi te réſous-tu ?
Comment vas-tu répondre à ce ſénat farouche ?
Tu vois quelle ſentence il attend de ta bouche.

ARISTOMÈNE.

Moi, grands dieux ! me réſoudre à ce barbare effort !
Moi, livrer ou ma femme ou mon fils à la mort !

Que m'écrâse plutôt la foudre vengereſſe.
Tous deux m'aiment; tous deux partagent ma tendreſſe;
Tous deux ſont mon bonheur. Léonide à mes yeux
Eſt, après la vertu, le plus beau don des cieux;
Je voyois dans mon fils mon unique eſpérance,
C'eſt l'ame d'un héros qu'embellit l'innocence.

LÉARQUE.

On attend l'un ou l'autre, & leur ſupplice eſt prêt.

ARISTOMÈNE.

Qu'on m'arrache le cœur plutôt que leur arrêt.
C'eſt peu, cruel ſénat, d'ordonner leur ſupplice,
Tu veux de ce forfait que je ſois le complice!

LÉARQUE.

Eh bien? que tardons-nous? l'armée.....

ARISTOMÈNE.

On l'a voulu.
Viens. Sortons de ces murs. M'y voilà réſolu.

LÉARQUE.

Nous mourrons avec toi: l'amitié te le jure.

ARISTOMÈNE.

Que de pleurs, que de ſang vont laver mon injure!

LÉARQUE.

Le peuple, à ton abord, facile à ſe troubler,
Ne te donnera pas le tems de l'accabler.

ARISTOMÈNE.

On l'armera ce peuple ; & je vais dans ma ville
Rassembler tous les maux de la guerre civile.
Je les entends ces cris qui me glacent d'horreur :
Viens, tyran, viens sur nous assouvir ta fureur ;
Foule aux pieds de nos loix la majesté flétrie ;
Verse à longs flots le sang... le sang de ma patrie !
Moi, barbare ! & ce temple, asyle de nos dieux,
Ces murs qu'ont de leur sang cimentés mes aïeux,
Ces murs d'où j'écartois l'esclavage & la guerre,
Messène aura pour moi disparu de la terre !
Depuis quand un mortel, ardent à se venger,
A-t-il le droit affreux de ne rien ménager ?
Quoi ! parce qu'un moment sa patrie est injuste,
Elle perd à ses yeux son caractère auguste !
Il n'est plus son enfant, il est son assassin ;
De la mère commune il déchire le sein ! —
D'où vient que tout-à-coup ma constance me quitte ?
De mes concitoyens l'injustice m'irrite :
Je servois des ingrats, & mon cœur s'en repent.
Misérable ! est-ce d'eux que ma vertu dépend ?

SCÈNE V.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, LÉONIDE, LEUXIS, Gardes.

LÉARQUE.

VENEZ, dignes objets de tendresse & d'alarmes,
Aux pleurs de l'amitié venez mêler vos larmes.
Un rigoureux devoir combat seul contre vous.
Embrassez votre père, embrassez votre époux.

ARISTOMÈNE.

Quel moment! quel combat! ah, mon fils! ah, Madame!

LÉONIDE.

Ton fils va-t-il périr?

ARISTOMÈNE (*à part*).

Ils déchirent mon ame.

LÉONIDE.

Parle.

ARISTOMÈNE.

Je ne le puis.

LEUXIS.

Mon père!

ARISTOMÈNE (*à Léarque*).

Soutiens-moi.

LÉARQUE.

Sois père, sois époux.

LÉONIDE.

Dissipez mon effroi.
Mon fils est-il compris dans l'arrêt qui m'accable?
On le tient dans les fers! on le traite en coupable!

LÉARQUE.

Comme vous, à la mort on condamne Leuxis.

LÉONIDE.

Quoi! les monstres!

LÉARQUE.

Enfin, pour paroître adoucis;
Ils ont borné leur rage à punir l'un ou l'autre,
Et ne demandent plus que son sang ou le vôtre.

LÉONIDE.

Je respire.

LÉARQUE.

Le choix dépend de votre époux.

LÉONIDE.

Ah, mon fils tu vivras. Mon sort est assez doux.
(*à Aristomène*).
Eh bien, que tardes-tu? qu'on me mène au supplice.
Du crime, s'il en est, mon fils n'est point complice.
Sa tendresse pour moi, son âge l'ont trahi.
Il seroit criminel s'il n'eût point obéi.

LEUXIS.

Seigneur! ſon innocence eſt égale à la mienne ;
Et puiſqu'on n'attend plus que ma mort ou la ſienne,
C'eſt à moi de mourir.

LÉONIDE.

Jette les yeux ſur lui.
C'eſt mon fils, c'eſt ton ſang, ton eſpoir, ton appui.
Qu'il vive pour marcher ſur les pas de ſon père.
Il te conſolera de la mort de ſa mère.
Au-deſſus de l'amour la nature a ſes droits.
En faveur de ton fils elle élève ſa voix ;
Elle ordonne qu'il vive.

LEUXIS.

Elle veut que j'expire.
Ecoutez-la, Seigneur. C'eſt elle qui m'inſpire
De verſer tout mon ſang pour qui me l'a donné.

ARISTOMÈNE.

A couler pour l'État je l'avois deſtiné.

LÉONIDE.

Oui, Seigneur, & Meſſène avec moi vous implore.
Toute ingrate qu'elle eſt, elle a ſes droits encore.
Vous reſpectez pour elle un odieux arrêt ;
N'écoutez, juſqu'au bout, que ſon ſeul intérêt.
Mon fils peut la ſervir. Qu'il vive au moins pour elle.
Hélas ! comme ſon père il lui ſera fidèle.

LEUXIS.

Ah, ma mère ! l'État peut-il être jaloux
D'un sang que votre fils aura versé pour vous ?

LÉONIDE.

Non, ta mère, à ce prix, ne veut point de la vie.

LEUXIS.

Accordez-moi la mort. Elle est digne d'envie.

ARISTOMÈNE.

Juges dénaturés, venez voir ces combats.

LÉONIDE (*à genoux*).

Seigneur !

LEUXIS (*de même*).

Mon père !

ARISTOMÈNE.

Non. Je mourrai dans vos bras.
Je veux sur l'échafaud vous précéder moi-même.
Embrassez un époux, un père qui vous aime.
Mais quels cris tout-à-coup dans les airs confondus !...

SCÈNE VI.

ARCIRE & les précédens.

ARCIRE.

Suis-moi. Nous triomphons, ou nous sommes perdus.
Dans ton camp Euribate a porté les alarmes.
Ardent à te venger le soldat vole aux armes.

ARISTOMÈNE.

Amis, tout va périr : il n'en faut plus douter.
Aux portes de ces murs allons nous présenter ;
Et du cœur des Soldats si je suis encor maître,
Que Messène une fois apprenne à me connoître.
(*à Léonide & à Leuxis*).
Vous qu'en ce lieu fatal je laisse avec effroi,
Adieu. S'il faut mourir, mourez dignes de moi.

ARCIRE.

Le tems nous presse.

ARISTOMÈNE.

Adieu. (*Il les embrasse*).

ARCIRE.

Hâtons-nous.

ARISTOMÈNE.

Qu'il m'en coûte !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LÉONIDE, LEUXIS, Gardes.

LÉONIDE.

On vient nous séparer. C'eſt pour jamais ſans doute.
Pour la dernière fois embraſſons-nous, mon fils.
Si tu revois ton père, & ſi tu me ſurvis,
Imite ſes vertus, fais revivre ſa gloire ;
Et dis-lui, qu'au tombeau j'emporte ſa mémoire.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDE, Gardes.

LÉONIDE.

AH ! rendez l'eſpérance à mon cœur éperdu.
Mon fils eſt-il vivant ? me ſera-t-il rendu ?
Suis-je libre en ces lieux ? ſuis-je encor priſonnière ?
Mon fils touche, peut-être, à ſon heure dernière,
Hélas ! & pour mourir on me l'a préféré.

UN GARDE.

De ſa priſon, Madame, il vient d'être tiré ;
Et vous, dans cet aſyle on vous retient captive.

LÉONIDE.

Malheureuſe ! à mon fils on veut que je ſurvive !
A-t-on briſé ſes fers ?

LE GARDE.

Il étoit enchaîné.

LÉONIDE.

Et ſon père à la mort l'auroit abandonné !

[illegible]enfant, c'en est fait, l'on te mène au supplice.
D[illegible] ce forfait tout un peuple est complice;
Et ce [illegible] féroce a voulu l'achever,
Avant que de ses mains on nous vînt enlever.
Cruels! s'il en est tems, épargnez l'innocence.
A votre défenseur mon fils doit la naissance.
Pour vous, dans les combats, laissez couler son sang.
Tournez sur moi vos coups. Frappez. Voilà mon flanc.
Mon fils est innocent. Mon fils a dû me suivre.
J'ai tout fait. A la mort la coupable se livre.
Viens, mon fils. Au supplice empressée à m'offrir,
Je ne veux que te voir, t'embrasser & mourir.

SCÈNE II.

LÉONIDE, ARCIRE, Gardes.

LÉONIDE.

VENEZ-VOUS m'annoncer que je ne suis plus mère?

ARCIRE.

Votre fils est vivant.

LÉONIDE.

Achevez. Et son père?

ARCIRE.

Son père étonnera les siècles à venir.
Au moment de l'assaut, qu'on alloit soutenir;

Il paroît ſur les murs, il ſe montre à l'arm
A vous venger, Madame, il la voit ani..
Il la veut écarter. Ses efforts ſont perdus;
Et ſes cris redoublés ne ſont point entendus.
Il demande ſon fils; on l'amène.

LÉONIDE.

Ah! je tremb

ARCIRE.

Sur ces murs, où le peuple en tumulte s'aſſembl
Aux pieds de votre époux ſon fils eſt proſterné.
Il lève ſur ſon ſein un bras déterminé,
Et d'une voix terrible à l'armée il s'adreſſe.
« Où vous conduit, dit-il, cette ardeur vengereſſe?
» Venez-vous embraſer les toits de vos aïeux,
» Egorger vos parens dans le ſein de vos dieux?
» Au crime, malgré moi, ſi c'eſt moi qui vous guide,
» Je vais vous l'épargner, mais par un parricide.
» Au ſecours de mon fils on vous a fait voler:
» Il s'agit de ſon ſang; vous l'allez voir couler.
» Et puiſqu'à mon pays la ſource en eſt funeſte,
» Je vais répandre encor tout celui qui me reſte ».
Sur ſon fils cependant le glaive eſt ſuſpendu.
Le ſoldat s'épouvante, & recule éperdu.
Du peuple accompagné votre époux ſe retire;
Et l'Envie étonnée en frémiſſant l'admire.

LÉONIDE.

Le voici. C'eſt un dieu ſous les traits d'un mortel.

SCÈNE III.

ARISTOMÈNE, & les précédens.

LÉONIDE.

[illegible]s, cher époux. Mon cœur est ton premier autel.
[illegible]ant de vertu doit obtenir un temple,
[illegible] épouse à la terre en donnera l'exemple.

ARISTOMÈNE.

J'ai fait ce que j'ai dû.

LÉONIDE.

Justes dieux ! quel devoir,
Que l'ame la plus forte a peine à concevoir !
Si la nature souffre à s'en peindre l'image,
Combien, pour le remplir, il falloit de courage !
Quel autre eût soutenu cet effort douloureux !

ARISTOMÈNE.

Léonide, jamais je ne fus plus heureux.
C'est-là que j'ai connu, tout foibles que nous sommes,
Quel est notre ascendant sur les esprits des hommes,
Lorsque, sûrs d'être aimés & d'être bien servis,
Par la reconnoissance ils nous sont asservis.
Je parois. Sur les murs il suffit qu'on me voie.
Toute l'armée au loin pousse des cris de joie ;

Et chacun à l'envi, ſous les drapeaux rangé,
Me jure d'un regard que je ſerai vengé.
J'ai vu mes lieutenans, que mon péril anime,
Inſpirer aux ſoldats leur pitié magnanime,
S'avancer à leur tête, & le fer à la main
Juſqu'au pied de ces murs leur frayer un chemin.
Quel ſpectacle, grands dieux, pour un guerrier ſenſible!
J'ai dû leur oppoſer un obſtacle invincible;
Mais en leur reprochant ce crime généreux,
Je ſentois qu'à mon tour je ſerois mort pour eux.

LÉONIDE.

Alors n'écoutant plus qu'une juſte furie,
J'aurois laiſſé périr mon ingrate patrie,
Je l'avoue; & l'horreur qu'inſpirent les pervers
M'auroit fait trouver grace aux yeux de l'univers.
Toi, prodige incroyable à la race future,
Il ſemble que ton cœur ſoit d'une autre nature.
Père de ta patrie, ennemi de ſes mœurs,
Tu ne voulus jamais y changer que les cœurs.
Sans doute ils ſont changés ſi la vertu les touche.
Quel ingrat citoyen, quel ennemi farouche
Peut d'un tel dévoument n'être pas attendri!

ARISTOMÈNE.

Ne nous flattons pas.

LÉONIDE.

Quoi!

ARISTOMÈNE.

J'en ai le cœur flétri;

Mais

Mais tu me vois frappé d'un funeste présage.
J'ai [illegible] sénateurs observé le visage.
La ho[illegible]le dépit étoient peints sur leur front.
Mon respect pour les loix leur sembloit un affront.
Dans leur libérateur ils croyoient voir un maître.
Je suis en leur pouvoir, mais j'ai pu n'y pas être;
Et je sens que jamais le sénat indigné,
Ne me pardonnera de l'avoir épargné.
Le peuple, qu'il domine, autour de lui se range,
On s'assemble, on murmure, & de nouveau tout change;
Mais mon cœur affermi par son dernier effort,
Sent qu'il est au-dessus & du crime & du sort.

LÉONIDE.

Théonis vient à nous.

SCÈNE IV.

THÉONIS, ARISTOMÈNE, LÉONIDE.

THÉONIS.

Père de la patrie,
Recevez....

ARISTOMÈNE.

Théonis, je hais la flatterie.
Que voulez-vous de moi?

THÉONIS.

Le sénat prévenu,
Dans son inimitié ne vous a pas connu.

Mais d'un noble retour ſon erreur eſt ſuivie.
Devant vous tout ſe tait, & l'orgueil & l'en[illegible]
Il ne tient plus qu'à vous, qu'aux yeux d[illegible] État
On rétracte un arrêt dont rougit le ſénat.
Pour vous, pour l'univers quel plus touchant ſpectacle?
Encore un pas, Seigneur, vous n'avez plus d'obſtacle.
Vous avez de l'armée arrêté la fureur.
Vous êtes adoré, mais elle eſt en horreur;
Et de vos lieutenans la révolte impunie,
Laiſſeroit d'un ſoupçon votre gloire ternie.
On diroit (car l'Envie eſt féconde en detours),
Que vous avez vous-même imploré leur ſecours;
Que, content d'effrayer l'autorité publique,
Votre orgueil a fait place à votre politique;
Que du ſénat enfin redoutable rival,
De votre ambition c'eſt le premier ſignal,
Et l'eſſai d'un pouvoir qui vous faiſant connoître,
Nous avertit enfin de trembler ſous un maître.
Prévenez ces ſoupçons, Seigneur.

ARISTOMÈNE.

Je vous entends.
Eſt-ce à vous que je dois ces avis importans,
Ou ſont-ils du ſénat la volonté ſuprême?

THÉONIS.

Je parle au nom du peuple & du ſénat lui-même.
On pardonne à l'armée un aveugle attentat.
Mais les chefs ſont garans des erreurs du ſoldat.

Libres dans votre camp, de vous seul ils dépendent ;
Et c'est à vous, Seigneur, que les loix les demandent.
Sans doute il est affreux de punir vos amis
D'un crime que pour vous leur ardeur a commis ;
Mais aux dépens des loix si vous payez leur zèle,
La république en vous ne voit plus qu'un rebelle.
Vous le dirai-je enfin ? L'échafaud est tout prêt,
Léonide & Leuxis vont subir leur arrêt.
On m'attend. Au sénat que voulez-vous répondre ?

ARISTOMÈNE.

Rien.

ARCIRE, *à Théonis.*

J'y vole. Et c'est-là que je vais te confondre.

SCÈNE V.

ARISTOMÈNE, LÉARQUE, LÉONIDE, Gardes.

ARISTOMÈNE.

Moi ! que je vende un sang qu'on prodiguoit pour moi !

LÉONIDE.

Oserois-tu souscrire à cette affreuse loi ?

ARISTOMÈNE.

Non, jamais. Cependant, & tes jours en dépendent,
Et des jours de mon fils c'est le prix qu'ils attendent.

LÉONIDE.

Ton fils eſt libre.

ARISTOMÈNE.

Et toi, n'es-tu pas dans les fers ?

LÉONIDE.

Quand tu peux le ſauver, c'eſt donc moi qui le perds?
Cruel ! c'eſt donc ainſi que tu connois ſa mère ?
Sors de ces murs, va, ſauve une tête ſi chère.
Qu'on le garde, qu'il vive à l'abri du danger,
Et que je meure. (*à part*) Un jour il ſaura me venger.

ARISTOMÈNE.

Et ſa mère en ces lieux reſteroit priſonnière !

LÉONIDE.

Laiſſe-moi ſeulement pour reſſource dernière....

ARISTOMÈNE.

Quoi ?

LÉONIDE.

Ce fer !

ARISTOMÈNE.

De ce fer, qui, moi, t'aſſaſſiner !

LÉONIDE.

Sur l'infame échafaud veux-tu me voir traîner ?

ARISTOMÈNE.

Eh bien, mourons enſemble ; & tu n'as qu'à me ſuivre.

LÉONIDE.

Cruel !

ARISTOMÈNE.

Tu veux mourir, & me forcer de vivre !

LÉONIDE.

Tu le [illegible]

ARISTOMÈNE.

Je ne puis.

LÉONIDE.

Meurs donc défefpéré ;
Mais le fort de ton fils l'as-tu bien affuré ?
Victime des méchans, ou du vice peut-être,
Que veux-tu qu'il devienne avant de fe connoître ?
Saura-t-il de l'exemple éviter les appas ?
Mille pièges couverts font tendus fous fes pas.
O mon fils ! dans un camp où règne la licence,
Ton père aura laiffé ton aveugle innocence !
Eft-ce là ce héros que tu m'avois promis ?
Quels feront fes confeils, fes foutiens ?

ARISTOMÈNE.

Mes amis.

LÉONIDE.

Tes amis ! il aura des Théonis pour maîtres ;
Des Dracons pour tuteurs ; pour modèles, des traîtres.
Vis pour l'en garantir, ou vas l'affaffiner.
Je te pardonne tout, hors de l'abandonner.
Je meurs pour t'épargner de plus grands facrifices,
Pour dérober ton fils, tes amis aux fupplices.
Ils ont tout fait pour toi ; fonge à les fecourir.
Vis, c'eft-là ton devoir. Le mien eft de mourir.

A rompre ſes liens mon ame eſt toute prê[illegible]
Donne-moi ce fer. (*Elle ſe ſaiſit du poig*[illegible]

ARISTOMÈNE.

Non ! C'eſt à moi-même. . . .

SCENE VI.

ARCIRE, ARISTOMÈNE, LÉONIDE, LEUXIS, Gardes.

ARCIRE.

Arrête !
Arrache-lui ce fer. Vivez. Vous triomphez.

ARISTOMÈNE.

Dieux !

ARCIRE.

Viens voir, par mes mains, deux monſtres étouffés.

ARISTOMÈNE.

Que dis-tu ?

ARCIRE.

Je peignois à ce ſénat féroce,
De ſon dernier décret la barbarie atroce.
Théonis le défend, & s'en nomme l'auteur.
Je m'élance, & lui plonge un poignard dans le cœur.
Dracon veut le venger ; & l'exès de ſa rage,
Dans ſon égarement lui tient lieu de courage.

Il vient à moi. Soudain du même bras frappé,
Des ombres de la mort il tombe enveloppé.
« Qui de vous prend ici la défenſe du crime ?
» Qu'il ſe lève. Il ſera ma troiſième victime ».
A ces mots, (que l'effroi ſuit de près le remords !)
J'ai vu tout leur parti, témoin de mes tranſports,
Immobile, muet, enchaîné par la crainte.
« De la Juſtice encor la voix n'eſt pas éteinte,
» Ai-je dit : ſous vos yeux deux traîtres égorgés,
» S'ils laiſſoient leurs pareils auroient été vengés.
» Ils vous trompoient. Leur crime a reçu ſon ſalaire.
» La foudre qui les frappe à la fin, vous éclaire ;
» Je vous vois confondus. Mais cette ſainte horreur
» D'un juſte repentir n'eſt que l'avant-coureur.
» Complices des méchans, détruiſez leur ouvrage.
» Dans le cœur de ce peuple ils ont ſoufflé leur rage ;
» Rendez-lui cet amour qu'il doit à ſon appui.
» Ils l'ont perſécuté ; déclarez-vous pour lui.
» Venez, & ſans rougir d'un retour plein de gloire,
» De vos deux corrupteurs flétriſſez la mémoire.
» Du devoir il eſt beau de ne jamais ſortir ;
» Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir ».
On ſe lève, on me ſuit. Nous ſortons tous enſemble.
Le peuple autour de nous en foule ſe raſſemble,
Et t'entend proclamer par la voix du ſénat
L'appui, le défenſeur, le vengeur de l'Etat.
Je l'inſtruis en deux mots de tout ce qui ſe paſſe.
Qui l'eût dit ? à l'inſtant tout a changé de face :

Tant il est dangereux, dans des États naissans,
De laisser subsister des coupables puissans,
Et tant le peuple, au gré de qui sait le conduire,
Facilement se laisse éclairer ou séduire !

ARISTOMÈNE.

Exemple des amis, quand tu fais tout pour moi,
Est-il quelque retour qui m'acquite envers toi ?
Unis jusqu'au tombeau, partage, ami fidelle,
Avec moi ma fortune, & mon cœur avec elle.
(montrant Léonide).
O mon fils ! vous voyez le prix de la vertu.
A ses pieds tôt ou tard le crime est abattu ;
Mais de sa fermeté fût-elle la victime,
Sa chûte est préférable au triomphe du crime.

Fin du cinquième & dernier Acte.

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 20 Mai 1750.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1784.

JE donnai, en 1750, une Tragédie de Cléopatre : elle eut onze repréſentations, & je dus ce foible ſuccès à l'indulgence du Public. Ma Pièce étoit l'ouvrage d'un jeune homme, qui n'en avoit approfondi ni le ſujet ni les caractères ; & du côté du ſtyle, elle ſe reſſentoit de la précipitation avec laquelle on écrit dans un âge où l'on n'a pas encore aſſez ſenti combien il eſt difficile de bien écrire.

Je l'ai revue avec des yeux ſévères ; & en voulant la corriger, je l'ai refaite d'un bout à l'autre. Je ne la deſtinois qu'à l'impreſſion ; mes amis les plus éclairés m'ont perſuadé de la mettre au Théâtre : j'ai fait

céder toutes mes craintes aux espérances qu'on me donnoit.

A la première représentation les trois premiers Actes ont obtenu de grands applaudissemens ; les deux derniers ont été moins heureux. La Critique s'est attachée aux accessoires de l'action, & à quelques détails, dont la correction n'a exigé qu'un trait de plume.

A la seconde & à la troisième représentation, tout ce qu'on avoit repris ayant disparu, la Pièce entière a été applaudie ; mais au peu d'empressement du Public à venir s'occuper des intérêts de Rome & de l'Egypte, du sort de l'Empire du Monde, & des malheurs où l'amour d'Antoine pour Cléopatre l'avoit précipité, j'ai senti qu'un sujet de cette nature, disposé sur un plan où je m'étois prescrit la plus grande simplicité, n'étoit pas de saison ; & j'ai cru devoir retirer ma Pièce.

Ce que j'en entends dire de consolant pour moi, m'engage à la faire imprimer, satisfait d'un succès d'estime, si je puis l'obtenir de ce petit nombre d'amis des Lettres, qui, dans le silence du cabinet, se livrent avec bienveillance au plaisir de nous voir lutter contre les grandes difficultés de l'Art, & en surmonter quelques-unes.

Mon sujet en étoit rempli; & je les ai multipliées en faisant paroître Octavie. Mais, soit l'intérêt qui l'anime, soit le caractère élevé, simple & modeste, généreux & sensible que j'ai pris soin de lui donner, soit le respect religieux que témoignent pour elle & son époux & sa rivale, il m'a semblé qu'on la trouvoit placée avec bienséance vis-à-vis de l'un & de l'autre. Le seul reproche qu'on m'ait fait à son égard, a été de l'avoir rendue trop généreuse. Mais cette générosité consiste à s'alarmer, pour Cléopatre, du désespoir où vient de la faire

tomber l'avis qu'elle a reçu d'un nouveau décrét du Sénat, & à prier Octave de venir la calmer en l'aſſurant de ſon appui. J'ai penſé que dans une Romaine, & dans la plus vertueuſe des Romaines, la magnanimité pouvoit aller juſque-là ſans effort; & s'il eſt rare qu'une femme s'intéreſſe pour ſa rivale, c'eſt qu'il eſt rare qu'une femme ait les ſentimens d'Octavie, comme il eſt rare qu'un homme ait les vertus de Regulus & de Caton. Dans les mœurs de la Tragédie, la vraiſemblance ne ſe réduit pas à ce que l'on voit tous les jours.

Une difficulté plus grande encore étoit, en deſſinant le caractère de Cléopatre, de la faire paroître digne de ce qu'Antoine avoit fait pour elle, & de concilier l'intérêt théatral avec l'opinion que l'Hiſtoire nous a tranſmiſe. J'ai cru pouvoir y réuſſir en lui donnant avec Octave tout l'art de la ſéduction; mais ſans autre motif que de

ſauver Antoine, & ſans laiſſer le moindre doute ſur la ſincérité de ſon amour pour lui. Or, quand même ce ſeroit-là une legère altération de la vérité hiſtorique, rien de plus permis en Poéſie. Mais quoi qu'en aient dit les Ecrivains du tems d'Auguſte, & ceux qui les ont copiés, il eſt au moins douteux que Cléopatre, en ſe livrant à l'amour d'Antoine pour elle, n'eût que des vues d'ambition. Plutarque lui-même n'a pas oſé dire que ſon amour fût une feinte. Il a peint ſa douleur & ſon déſeſpoir, après la mort d'Antoine, de la manière la plus touchante. Il la fait tomber aux genoux d'Octave, mais avec le ſein meurtri & le viſage déchiré. Il lui fait implorer ſa clémence, mais à deſſein d'obtenir de lui le tems de ſe donner la mort. Après lui avoir promis *de la traiter plus libéralement & plus magnifiquement qu'elle n'auroit pu l'eſpérer, il prit congé d'elle, & s'en alla,* dit-il, *penſant bien l'avoir*

trompée, mais étant bien trompé lui-même. Ce témoignage est décisif ; mais ce qui l'est encore plus à mon avis, c'est de voir Cléopatre se donner la mort, plutôt que de tomber au pouvoir d'Octave, malgré les espérances dont il l'avoit flattée ; & c'est ce dernier jour, *ce maître jour*, comme dit Montaigne, *ce jour juge de tous les autres*, qui m'a décidé sur le caractère que je devois donner à l'amante d'Antoine. Pour lui, je n'ai pas eu de peine à le peindre fidèlement ; & si l'on a trouvé que je l'ai ennobli, l'on a dû convenir au moins qu'en cela je n'ai fait qu'user du plus beau privilège de la Poésie.

Quant aux détails que j'ai supprimés à la seconde représentation, je ne dissimulerai pas que j'en regrette quelques-uns. Le vase dans lequel j'ai supposé, d'après l'Histoire, que Cléopatre avoit renfermé les aspics, n'a pas été présenté sur la scène d'une manière

convenable. Mais une négligence dans la décoration n'empêche pas que ce terrible apprêt d'une mort violente & préméditée, ne ſoit tragique.

Dans cet endroit, on a critiqué

Un reptile eſt le Dieu qui vient me ſecourir.

Mais *reptile* eſt un mot très-noble, très-poétique dans notre langue; & qu'un *reptile* ſoit un *Dieu*, ce n'eſt pas même une métaphore dans la bouche d'une femme d'Egypte.

Je n'oſerai pas dire qu'il y ait eu de même trop de délicateſſe & de ſévérité à ne pouvoir ſouffrir que Ventidius, pour guérir ſon ami d'une paſſion funeſte, lui repréſentât Cléopatre comme une femme artificieuſe, & capable de le tromper. Rien de plus commun ſur le théâtre que les ſoupçons d'infidélité; & celui-ci étoit motivé par l'opinion que Rome entière avoit de la reine d'Egypte. La manière dont Octave

lui-même expliquoit l'art qu'elle avoit mis à le flatter dans leur entrevue, étoit fondée ſur la même prévention ; & ce moyen de détacher Antoine d'une femme qui le perdoit, m'avoit ſemblé d'autant plus tragique, qu'il ne ſervoit qu'à faire éclater leur amour. Mais je ne puis que louer moi-même la répugnance du Public à voir un malheureux outragé dans l'objet qu'il aime, & une femme généreuſe & fidelle indignement noircie aux yeux de ſon amant. J'ai donc ſouſcrit ſans peine à l'une & à l'autre critique. Mais ces coupures, en affoibliſſant les mobiles de l'action, en détruiſoient la vraiſemblance ; & pour la rétablir, il a fallu changer quelques circonſtances du dénouement.

Du reſte, ce que ma déférence & mon reſpect pour le Public m'ont fait retrancher de mon Ouvrage, eſt peu conſidérable : ce qui m'en étoit cher a été épargné. Le caractère d'Antoine, celui d'Octave, celui d' O-

tavie, celui de Cléopatre même, & jusqu'à celui de Ventidius ont été applaudis. Le tableau de l'état de Rome, les grands intérêts des deux rivaux développés & balancés entre eux, enfin les funestes effets de la passion de l'amour, portée à son plus haut degré d'énergie & de violence, ont trouvé grace même aux yeux des Spectateurs les moins indulgens ; & en soumettant cet Ouvrage à un examen plus reflèchi, j'ose espérer encore que je n'aurai point à regretter les veilles & tous les soins qu'il m'a coûté.

ACTEURS.

CLÉOPATRE, Reine d'Egypte.
ANTOINE.
OCTAVE.
OCTAVIE ſœur d'Octave, épouſe d'Antoine.
VENTIDIUS, Romain, ami d'Antoine.
PROCULEIUS, confident d'Octave.
CHARMION, Suivante de Cléopatre.
ÉROS, Affranchi d'Antoine.
Prêtres d'Iſis.
Chefs des troupes de Cléopatre.
Soldats Romains à la ſuite d'Octave.
Femmes Egyptiennes, Suivantes de Cléopatre.

Le lieu de la ſcène eſt une ſalle du palais de Cléopatre, à Alexandrie.

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, VENTIDIUS, Prêtres d'Isis, troupe de Guerriers, suite de Cléopatre.

CLÉOPATRE.

PRÊTRES d'Isis, la Terre aujourd'hui nous contemple.
Ce que j'attends de vous, j'en donnerai l'exemple
C'est du courage. Allez vers ce peuple alarmé.
Dites-lui que le lâche est toujours opprimé;
Qu'il s'agit de sauver son honneur & ma gloire,
D'effacer d'Actium l'affligeante mémoire,
D'intéresser l'Asie au danger que je cours :
Dites-lui que vingt rois m'ont promis leur secours;
Et qu'enfin, quel que soit le péril qui m'assiège,
Un héros me défend, & le ciel me protège.

Vous, Guerriers, ſur ces murs veillez de toutes parts.
Antoine va bientôt parcourir nos remparts ;
Allez l'attendre.

(Les Prêtres & les Guerriers ſe retirent).

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, VENTIDIUS, CHARMION, &c.

CLÉOPATRE.

Et toi, vers nous qui te ramène,
Brave & digne Romain ?

VENTIDIUS.

Pardonnez, grande Reine.
Dans l'intérêt preſſant qui m'anime aujourd'hui,
Je demandois Antoine, & ne cherchois que lui.

CLÉOPATRE.

D'Antoine, en ce moment, la ſombre inquiétude
A beſoin du ſilence & de la ſolitude.
Il n'eſt pas tems encor d'annoncer ton retour.
Mais tu peux avec moi t'expliquer ſans détour.

VENTIDIUS.

Madame, un vieux ſoldat farde mal ſa penſée ;
Et l'oreille des rois eſt aiſément bleſſée.

CLÉOPATRE.

Eſt-il tems qu'on me flatte ? Hélas ! la vérité
Ne luit à mes pareils que dans l'adverſité.

VENTIDIUS.

Le bonheur la dédaigne, & l'orgueil la redoute.

CLÉOPATRE.

Tu fus mon ennemi ; tu l'es encor ſans doute.

VENTIDIUS.

Je ſuis l'ami d'Antoine, & non votre ennemi.

CLÉOPATRE.

Pour lui près des Romains, qu'as-tu fait ?

VENTIDIUS.

J'ai gémi.

CLÉOPATRE.

Et Rome eſt inflexible ?

VENTIDIUS.

Octave l'a gagnée.
Ou plutôt, contre vous juſtement indignée,
Et d'Antoine abattu n'oſant rien eſpérer,
A ſon rival heureux elle va ſe livrer.

CLÉOPATRE.

Ainſi, des nations cette reine inſolente,
Qui long-tems à ſes pieds vit la Terre tremblante,
Ce peuple qui marchoit ſur la pourpre des rois,
Va ramper ſous Octave, & n'attend que ſes loix !
L'Univers eſt vengé.

VENTIDIUS.

Rome n'eſt plus, Madame.
Ce que n'ont pu le tems, ni le fer, ni la flamme,

Nos vices l'ont produit. O César! ô Brutus!
Vous avez, dans la tombe, emporté nos vertus.

CLÉOPATRE.

Brutus avec César! Quel indigne assemblage!

VENTIDIUS.

Madame, à deux héros je rends un juste hommage
César dompta le monde, & Brutus l'a vengé.
Si Brutus l'eût soumis, César l'eût dégagé:
Le destin a tout fait. Ils sont morts; & leur chûte
A mille obscurs tyrans a laissé Rome en butte:
Restes pernicieux de ces fameux partis
Qui, pour la déchirer, de ses flancs sont sortis.
Un sénat, que son luxe a rendu mercenaire,
Un peuple dépravé, servile & sanguinaire,
Des grands, qui, de ce peuple infames suborneurs,
Par mille indignités s'élèvent aux honneurs:
Voilà Rome. Livrée à des passions viles,
Elle n'a plus l'orgueil de ses guerres civiles;
Et le malheur des tems s'est accru jusque-là,
Qu'il nous fait regretter Marius & Sylla.
De tels hommes du moins honoroient leur patrie:
Elle étoit opprimée, & n'étoit point flétrie;
Mais perdant à la fois sa gloire & son repos,
Rome a des oppresseurs, & n'a plus de héros.
Un seul, si la prudence eût guidé son courage,
Pouvoit de sa grandeur réparer le naufrage:
Le vengeur de César avoit sur nous des droits;
Et Rome, enfin réduite à passer sous des rois,

Indigne

Indigne d'être libre, eût du moins eu pour maître
Celui que notre eſtime autoriſoit à l'être.
Mais d'un poiſon funeſte Antoine eſt enivré ;
Tandis qu'à d'autres ſoins utilement livré,
Avec cet art profond dont il fait ſon étude,
Octave en dévoûment change la ſervitude,
Et d'une main légère enchaînant l'Univers,
Flatte Rome, & l'endort ſous le poids de ſes fers.

CLÉOPATRE.

Et l'on m'impute à moi la baſſeſſe de Rome !

VENTIDIUS.

Oui, vous l'avez perdue, en perdant un grand homme.
Connoiſſez-vous Octave, & quel eſt l'aſcendant
Que donne à ſa fortune un rival imprudent ?
Jamais l'ambition, dans un fourbe timide,
N'a pris, pour nous ſéduire, un maſque auſſi perfide.
Tyran ſouple & cruel, d'autant plus dangereux
Qu'il ſe montre indulgent, affable, généreux ;
Suppléant par l'adreſſe au défaut du génie,
De l'appareil des loix couvrant la tyrannie,
Et d'une bonté feinte employant les appas,
A captiver des cœurs qui ne l'eſtiment pas :
Tel eſt, grace à vos ſoins, celui que Rome encenſe ;
Celui qui va monter à la toute-puiſſance,
Celui que vous donnez pour maître à l'Univers.

CLÉOPATRE.

Achève, ajoute encore : & celui que tu ſers.

VENTIDIUS (*vivement*).

Vous m'y forcez, Madame ; & malgré moi je cède
A des calamités qui n'ont plus qu'un remède.

CLÉOPATRE.

Quel eſt-il ?

VENTIDIUS.

Un accord, qui, du moins pour un tems,
En impoſe aux Romains, & nous laiſſe. . .

CLÉOPATRE.

J'entends :
Je ſerai de la paix la victime & le gage.

VENTIDIUS.

Il faut que du péril Antoine ſe dégage.

CLÉOPATRE.

Et ma honte eſt la loi qu'on lui daigne impoſer ?

VENTIDIUS.

Octave veut le voir ; je l'y viens diſpoſer.
Mais que peut l'amitié contre un amour extrême ?

CLÉOPATRE.

On verra ſi l'amour ſait ſe vaincre lui-même.

VENTIDIUS.

Quoi ! vous ! . . .

CLÉOPATRE.

Ami d'Antoine, as-tu jamais penſé
Que j'oppoſe à ſa gloire un amour inſenſé ?

Mon desir le plus grand est de le rendre au monde.
Solitaire, & plongé dans sa douleur profonde,
Je craindrois qu'à te voir il ne consentît pas;
Je vais l'y préparer. — Il porte ici ses pas;
Éloigne-toi: je veux lui parler la première.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE.

Vous me fuyez, Antoine!

ANTOINE.

Ah! je fuis la lumière.
Actium! jour funeste! opprobre de mes jours!
Ce que tu m'as fait perdre est perdu pour toujours.

CLÉOPATRE.

Hélas! il est trop vrai: mes honteuses alarmes
De ta main triomphante ont fait tomber les armes.
La peur d'être enchaînée à la suite d'un char,
Troubla, je l'avourai, la veuve de César;
Et ce trouble insensé me rendit trop coupable.
Mais de t'avoir trahi me croirois-tu capable?

ANTOINE.

Non, non, ce n'est pas vous que j'accuse; c'est moi,
Qui d'un aveugle amour suivant l'indigne loi,

Dans mon égarement ai perdu la victoire,
Et l'empire du monde, & le soin de ma gloire.

CLÉOPATRE.

Votre rival, Octave, a fui devant Brutus.

ANTOINE.

Octave, à force d'art se passe de vertus.
L'adresse ou le bonheur lui tient lieu de courage :
Il sait, pilote habile, échapper à l'orage,
Maîtriser prudemment sa fortune & son cœur,
Et sur ses passions dominer en vainqueur.
Et moi, de tous mes sens trop malheureux esclave,
Victime d'un penchant méprisé par Octave,
A mes fougueux desirs sans cesse abandonné,
De mes propres erreurs chaque jour étonné,
Et ne devant l'estime & du monde & de Rome
Qu'aux vertus d'un soldat, au courage d'un homme,
Si l'on m'impute encor jusqu'à des lâchetés,
Par quoi tant de défauts seront-ils rachetés ?
Il n'est point de revers que mon cœur ne surmonte ;
Mais la honte, grands dieux !

CLÉOPATRE.

Vous, Seigneur, vous, la honte !

ANTOINE.

Et n'ai-je pas quitté mes aigles, mes vaisseaux ?
Ne m'a-t-on pas vu fuir avec vous sur les eaux ?

CLÉOPATRE.

On vous a vu combattre à Pharſale, à Philippes.
Chez le Parthe.

ANTOINE.

Et voilà comme tu les diſſipes,
Ces chagrins accablans dont mon cœur eſt chargé.
O Cléopatre!

CLÉOPATRE.

Hélas! que ce cœur eſt changé!

ANTOINE.

O d'un ſonge trompeur réveil épouvantable!
Tu vois d'un fol amour le terme inévitable:
Céſar, par ſes amis, eſt mort aſſaſſiné;
Antoine, par les ſiens, périt abandonné.
Quel ſiècle! quel empire! il eſt digne d'Octave.

CLÉOPATRE.

Ah! j'ai fait ton malheur.

ANTOINE.

Je t'aime, & je le brave.

CLÉOPATRE.

Il faut le réparer, Antoine, & m'en punir.
Ventidius arrive, Octave va venir;
Il demande à te voir, & la paix va le ſuivre.

ANTOINE.

La paix!

CLÉOPATRE.

Au déſeſpoir tu ſens qu'elle me livre;

N'importe : il faut te vaincre, il faut m'abandonner.
Ne crains pas les ennuis qui vont m'environner ;
Ton bonheur me ſuffit : il ſera mon ouvrage.
On connoîtra du moins ce cœur que l'on outrage.
Tu m'immolas ta gloire ; & je veux, à mon tour,
Faire encor plus pour toi, t'immoler mon amour.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTOINE, VENTIDIUS.

CLÉOPATRE.

VENEZ, ami d'Antoine, & ceſſez de vous plaindre.
Son amour fit ſa honte ; il conſent à l'éteindre.
La paix lui rend ſa gloire ; il y doit conſentir.
Quels que ſoient les regrets que j'en puis reſſentir ;
Il s'agit de ſauver un héros que j'adore.
J'ai tout fait pour lui ſeul, je ferai tout encore.
Vous pouvez tout promettre & ne rien épargner.
Dès ce jour, s'il le faut, je renonce à régner.

ANTOINE.

Et voilà celle, ami, qu'on veut que j'abandonne !
Non, du monde à ce prix eût-on mis la couronne,
Et duſſé-je périr cent fois plus malheureux,
Je ſerai digne au moins d'un cœur ſi généreux.
Porte à mes légions ma volonté ſuprême.
Dans leurs rangs, à leurs coups j'irai m'offrir moi-même,

Et les réduire au choix, ou de me ſecourir,
Ou de ſervir un lâche, en me faiſant périr.

VENTIDIUS.

Ah ! croyez....

ANTOINE.

Je ne crois que l'amitié fidelle,
Qui fait, ſans balancer, tout ce qu'on attend d'elle ;
Qui ſert un malheureux ſans le faire rougir,
Et qui, dans le danger, commence par agir.

(*Antoine ſort*).

SCÈNE V.

VENTIDIUS, CLÉOPATRE.

VENTIDIUS.

EST-CE là l'inviter à ſortir de ſa chaîne ?

CLÉOPATRE.

Et que puis-je de plus ?

VENTIDIUS.

O redoutable Reine !
Eſt-ce avec ce langage & cet art ſéducteur
Que l'on éteint l'amour dans un ſenſible cœur ?

CLÉOPATRE.

Faut-il, pour l'étouffer, que j'en paroiſſe indigne ?

VENTIDIUS.

Plût aux Dieux !

CLÉOPATRE.

Et ſans doute à cet effort inſigne

Rome applaudiroit ? Non, je n'ai point ses vertus;
Sous le poids du malheur tu nous vois abattus,
Et mon cœur en subit l'épreuve la plus rude.
Mais par l'indifférence & par l'ingratitude,
S'il faut encourager Antoine à me haïr,
Non, jamais jusque-là je ne puis me trahir:
Et soit qu'en le perdant, ou je vive, ou je meure,
Je prétends qu'il m'estime, & je veux qu'il me pleure.
Son amour, qui cent fois m'a tout sacrifié,
Du moins par mon amour sera justifié.

VENTIDIUS.

Qu'il le soit donc, Madame, & par un sacrifice
Qui détruise à nos yeux tout soupçon d'artifice.
Octavie en ces lieux arrive sur mes pas.

CLÉOPATRE.

Octavie !

VENTIDIUS.

Une Cour ne l'environne pas:
Seule, obscure; à sa suite elle n'a qu'une esclave.

CLÉOPATRE.

Octavie!

VENTIDIUS.

Oui, Madame, & de l'aveu d'Octave.

CLÉOPATRE.

J'ai peine à concevoir un tel abaissement.

VENTIDIUS.

Sa vertu l'accompagne & lui sert d'ornement.

Consentez à la voir, consentez à l'entendre.

CLÉOPATRE.

Que veut-elle de moi? Que peut-elle en attendre?

VENTIDIUS.

De conspirer ensemble à sauver votre époux.
L'effort est digne d'elle, il est digne de vous.

CLÉOPATRE.

Qu'elle vienne.

(*Ventidius sort.*)

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, *seule*.

GRANDS Dieux! suis-je assez éprouvée?
A servir ma rivale on m'a donc réservée!
Que résoudre? que faire? où s'égarent mes vœux?
Je sais ce que je dois; sais-je ce que je veux?
Et toi, peux-tu vouloir que je te sois ravie,
Antoine? On m'a vanté les charmes d'Octavie:
Elle a mille vertus, elle est digne de toi;
Mais est-elle sensible & tendre comme moi?
Cléopatre en beauté peut craindre une rivale;
Mais en amour, jamais elle n'aura d'égale....
Que dis-je? Et n'est-ce pas cet amour effréné
Qui dans le précipice avec moi l'a traîné?
Quel abîme! & c'est moi qui l'y retiens encore!
Et loin de me haïr, le malheureux m'adore!

Dans l'oubli de lui-même il a pour moi vécu ;
C'eſt moi qui, pour Octave, en fuyant l'ai vaincu.
Hélas ! il eſt trop juſte, il n'eſt que trop poſſible
Qu'aux larmes d'Octavie il devienne ſenſible :
Tout parle en ſa faveur, tout parle contre moi,
Le paſſé, l'avenir, l'état où je le voi,
Les murmures d'un camp, les reproches de Rome,
Le cri des nations, qu'intéreſſe un grand homme. —
Forço[illegible] de me plaindre, & du moins d'avouer
Que ce cœur, en victime, a ſu ſe dévouer.

SCÈNE VII.

OCTAVIE, CLÉOPATRE.

OCTAVIE (*en habit très-ſimple*).

DANS ce déguiſement ne ſoupçonnez, Madame,
Ni feinte, ni détour indigne de mon ame.
Je n'ai, même avec vous, rien à diſſimuler.
Le ciel, des mêmes feux, nous condamne à brûler ;
Et mon fatal amour excuſe aſſez le vôtre !
Oublions-les, Madame ; ou plutôt l'un & l'autre,
En faveur d'un héros, preſſons-les de s'unir.
Octave, à ma prière, en ces lieux va venir,
Tout conſpire à la paix ; n'y ſoyez pas contraire.
Laiſſez-moi déſarmer mon époux & mon frère.
Ne changeons pas ces murs en de vaſtes tombeaux,
Et d'une guerre impie éteignons les flambeaux.

Après cela, qu'Antoine ou ſe rende à mes larmes,
Ou, de nouveau, ſe livre au pouvoir de vos charmes;
C'eſt un ſoin trop indigne & de vous & de moi :
On aime foiblement lorſqu'on aime pour ſoi.
Cependant, ne craignez d'une paix généreuſe
Aucune loi, pour vous, injuſte ou rigoureuſe,
Et de vous-même ici laiſſez-moi prendre ſoin.

CLÉOPATRE.

De moi, Madame! Non, il n'en eſt pas beſoin.
Jamais, à vos bontés, Cléopatre importune,
Ne vous affligera du ſoin de ſa fortune.
Seulement, daignez voir d'un œil moins prévenu,
Ce cœur, qui, tel qu'il eſt, ne vous eſt pas connu.
Chez un peuple où les loix donnent tout à la force,
Où le plus vain caprice autoriſe au divorce,
J'ai penſé qu'un héros qui tenoit dans ſes mains
Les rênes de l'empire & le ſort des humains,
L'aſſocié d'Octave à la grandeur ſuprême,
Avoit pu librement diſpoſer de lui-même.
Antoine, je l'avoue, a rompu de beaux nœuds!
Je le trouve coupable autant que malheureux.
Mais ſi pour moi, Madame, il eût quitté Fulvie,
Ou telle autre Romaine au-deſſous d'Octavie,
Aimé de Cléopatre, il auroit pu, je crois,
S'allier, ſans rougir, au plus beau ſang des rois;
Et malgré tout l'orgueil que Rome nous étale,
Des filles d'un conſul je me croirois l'égale.

Ainsi du moins César a daigné le penser :
C'est lui qui de vos loix m'a voulu dispenser.
On imite César sans se faire une injure.
Mais qui peut envers vous excuser le parjure ?
Pour ce crime d'Antoine il n'est point de couleur ;
Et je sens qu'il a trop mérité son malheur.
Réparons à la fois son malheur & son crime,
Moi, Madame, en cédant au destin qui m'opprime ;
[redacted] reprenant sur un cœur abattu
Des droits que n'eût jamais dû perdre la vertu.
Mais il faut à ses yeux vous dérober encore,
Madame, & me laisser un soin dont je m'honore.

OCTAVIE.

Je m'y livre, Madame ; & me fais une loi
De ne craindre de vous rien d'indigne de moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS.

Vous résistez en vain. Le zèle qui me presse,
Vous fût-il odieux, vous poursuivra sans cesse.
Le seul nom de la paix révolte votre cœur ;
Mais Octave est Romain.

ANTOINE.

Mais il est mon vainqueur.

VENTIDIUS.

Mais il peut accabler l'ennemi qu'il embrasse.

ANTOINE.

Me proposer la paix c'est donc m'offrir ma grace !
Y serois-je réduit ?

VENTIDIUS.

Tout est désespéré.

ANTOINE.

Eh bien, il faut mourir.

VENTIDIUS.

Mourir déshonoré !

ANTOINE.

Que dis-tu ?

VENTIDIUS.

Que l'amour & ses molles délices,
Ont de ce front guerrier souillé les cicatrices;
Que d'un nouvel éclat vous pouvez les couvrir ;
Que votre gloire, enfin, vous défend de mourir.
Avouez-le : la paix qu'Octave vous propose,
Vous révolte bien moins que la loi qu'elle impose.
D'un lien enchanteur il faut vous détacher,
Des bras de Cléopatre il faut vous arracher ;
Et l'amour en fierté changeant votre foiblesse,
Rend honteuse à vos yeux une paix qui le blesse.
Rappellez Actium, & voyez....

ANTOINE.

Eh bien ! quoi ?
Une femme troublée, & qui cède à l'effroi !
Mais pour les grands périls leur ame est-elle faite ?
Avoit-elle, en fuyant, dû prévoir ma défaite ?
Devoit-elle, en fuyant, m'entraîner sur les mers ?
Mon amour me perdit ; & dans tout l'univers
Cet amour n'a trouvé qu'un juge inexorable :
C'est que, dans l'univers, rien n'y fut comparable,
C'est que, dans l'univers, rien ne peut s'égaler
A celle à qui l'amour m'a fait tout immoler.
L'empire étoit à moi, j'en étois idolâtre ;
Il ne put dans mon cœur balancer Cléopatre.
J'ai tout quitté pour elle ; Octave a tout soumis :
J'ai perdu mes vaisseaux, mes soldats, mes amis ;

Cléopatre me reste, & nous bravons ensemble
Tout ce qui, sous le ciel, contre nous se rassemble.

VENTIDIUS.

Périssez, malheureux : vous l'aurez mérité.
Ah ! qu'on s'aveugle ainsi dans la prospérité,
J'y consens. Mais au fort du danger qui vous presse,
Est-il tems d'écouter une folle tendresse ?
Pourquoi dans ce moment vous laisser accabler ?
Tant que vous respirez, Octave doit trembler ;
Il le sait ; cependant, au sein de la victoire,
Par un trait de grandeur il couronne sa gloire.
Voulez-vous concourir à le justifier,
Et nous forcer vous-même à vous sacrifier ?
Il nous importe peu qu'à l'amour d'une Reine
Vous ayez immolé l'amour d'une Romaine :
Aimez, puisque l'amour a pour vous tant d'appas,
Une reine, — une esclave ; & ne le soyez pas.
On n'a point dans un camp l'austérité de Rome :
Autrement qu'au Sénat on y juge un grand homme ;
Et, pour prix de la gloire, on permet qu'un héros
Respire en liberté dans les bras du repos.
Mais si dans le repos sa grande ame s'oublie,
Si le plaisir endort sa valeur amollie,
L'objet de son amour, fût-il du sang des dieux,
Funeste à l'Univers, lui devient odieux.

ANTOINE.

Ah ! qu'au lieu d'exiger de ce cœur trop sensible
Un effort inutile, un effort impossible,

On me présente encor des dangers à courir ;
Avec l'espoir de vaincre, ou l'honneur de périr ;
On verra si l'amour a brisé mon courage,
Si d'un cœur abattu mon malheur est l'ouvrage,
Et si j'ai de la gloire oublié le chemin ;
Ou si je sais combattre & mourir en Romain.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, OCTAVIE, ANTOINE, VENTIDIUS.

CLÉOPATRE.

SEIGNEUR, je vous immole & ma gloire & ma vie,
Et moi-même en vos bras je remets Octavie.

ANTOINE.

Dieux ! que vois-je ?

OCTAVIE.

Seigneur, je tombe à vos genoux.

ANTOINE.

Vous, Madame, en ces lieux !

CLÉOPATRE (*à Ventidius*).

Viens, suis-moi.

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVIE.

ANTOINE.

Levez-vous.
Dans quel indigne état vous vois-je ici paroître?

OCTAVIE.

Ce palais, à mon nom, se fût fermé peut-être;
Et jusqu'à mon époux j'ai voulu pénétrer.

ANTOINE.

Ah! moi-même à vos yeux puis-je encor me montrer?
J'ai trahi la vertu, la beauté, la tendresse;
J'ai suivi de mes sens l'impétueuse ivresse;
Et le feu le plus pur, dans mon cœur allumé,
A fait place à l'ardeur dont je suis consumé.
Plaignez un insensé, plaignez un misérable
Qui porte dans son sein une plaie incurable,
Que l'amour a perdu, que l'amour fait périr,
Et qui meurt sans pouvoir, ni vouloir en guérir.

OCTAVIE.

Oublions vos erreurs, oublions mon injure.
Ce n'est point un amant infidèle & parjure
Que je viens délivrer d'un charme dangereux:
Ma gloire est de sauver un héros malheureux;

Et je ne veux de lui que la foible eſpérance
D'un changement, hélas! loin de toute apparence;
Mais qu'enfin ſur un cœur le tems peut opérer.

ANTOINE.

Je ne promettrai rien que je n'oſe eſpérer,
Et ſur-tout jamais rien qui ſente la contrainte.
Foible contre l'amour, mais fort contre la crainte;
Vous me voyez, Madame, interdit & troublé:
D'un ſeul de vos regards je parois accablé,
Je le ſuis; mais tranquille au milieu de l'orage,
Si je ſuis menacé, je reprends mon courage.
C'eſt en vain que le Phare, entouré de vaiſſeaux,
Voit au loin, ſous ces murs, l'appareil des aſſauts.
Avant la fin du jour on me verra paroître;
Et mes aigles vers moi revoleront peut-être.
Dès long-tems à me ſuivre ils ſont accoutumés.
Mon malheur n'eſt pas tel que vous le préſumez;
Et ſi c'eſt à mon ſort que vous donnez des larmes,
Madame, eſpérez mieux du ſuccès de mes armes,
Et ne déguiſez plus, ſous un front ſuppliant,
D'un vainqueur orgueilleux l'avis humiliant.

OCTAVIE.

Je ne déguiſe rien. Je ſuis épouſe & mère.
Au nom de mes enfans j'avois fléchi mon frère;
Au nom de mes enfans j'implorois mon époux.

ANTOINE.

Sœur d'Octave, ſon cœur eſt-il connu de vous?

OCTAVIE.

Je le crois.

ANTOINE.

Dans ce cœur apprenez mieux à lire.
Il sait, de mon amour, jusqu'où va le délire.
Il sait que, dans l'ardeur dont je suis dévoré,
On n'abandonne point un objet adoré ;
Que j'ai trop de fierté pour m'abaisser à feindre ;
Que je ne puis enfin ni l'aimer ni le craindre ;
Mais il veut, s'il m'accable, avoir à publier
Que sa sœur a voulu nous réconcilier ;
Que je l'ai rebutée ; & que dans mon ivresse,
Du plus cruel mépris j'ai payé sa tendresse.
Ainsi, Madame, ainsi son art insidieux
Vous fait servir vous-même à me rendre odieux.

OCTAVIE.

Moi !

ANTOINE.

Vous ne savez pas les maux que vous me faites.
Oui, c'est en admirant des vertus si parfaites,
Qu'on m'accuse moi-même avec tant de noirceur.
Octave a contre moi les larmes de sa sœur ;
Et toujours respectable & chère aux yeux de Rome,
Pour m'y faire abhorrer il suffit qu'on vous nomme.

OCTAVIE.

Malheureuse Octavie !

ANTOINE.

Ah ! le destin jaloux
Me vend cher, croyez-moi, le nom de votre époux.

OCTAVIE.

Quel eſt donc à vos yeux mon crime involontaire ?
J'ai vécu loin de vous obſcure & ſolitaire,
Sans laiſſer éclater ni plainte ni regret.
Quelquefois j'ai pleuré, mais toujours en ſecret.
Mon frère a vu pour vous mes trop juſtes alarmes;
Mais jamais dans ſon ſein je n'ai verſé mes larmes.
J'ai fait gloire avec lui d'oublier mon malheur;
J'ai mis tout mon courage à cacher ma douleur;
Aux yeux de mes enfans je l'ai diſſimulée;
Et ſi par mes ſoupirs quelquefois décelée,
Elle a troublé la paix de leur cœur innocent,
Je n'ai dit qu'un ſeul mot: *votre père eſt abſent.*
Leur voix ſans ceſſe aux dieux redemande leur père;
Et de le voir bientôt dans les bras de leur mère,
Je n'ai pu me réſoudre à leur ôter l'eſpoir.

ANTOINE (*violemment agité*).

Laiſſez-moi.

OCTAVIE.

C'eſt pour vous un tourment de me voir !
Ah ! vous me haïſſez.

ANTOINE.

Je hais ma deſtinée.
Mais fût-elle à me perdre encor plus obſtinée,
Déjà trop malheureux d'avoir pu vous trahir,
Me croyez-vous injuſte au point de vous haïr ?

Je suis honteux de voir & le jour & vous-même;
Je chéris mes enfans, je vous plains, je vous aime;
J'eusse été trop heureux dans des liens si doux;
Mais je me sens indigne & du jour & de vous.

OCTAVIE.

De ce cœur déchiré loin d'aigrir la blessure,
Je veux que mon amour le calme & le rassure.
Votre malheur m'afflige & ne peut m'offenser.
D'autres yeux que les miens ont mieux su vous blesser.
Les femmes, qui dans Rome ont été mes modèles,
A des devoirs sacrés austèrement fidèles,
M'ont appris à brûler d'une pudique ardeur,
A porter sur le front une sainte candeur:
Compagne d'un époux, à ses loix asservie,
Lui complaire & l'aimer fut tout l'art d'Octavie;
Et mon timide amour a de trop foibles traits
Pour triompher d'un cœur séduit par mille attraits:
J'y renonce. Mais vous, quand la gloire demande
Qu'un héros, un moment, à ses desirs commande,
Voyez-vous de la honte à paroitre un moment
Bon père, tendre époux? je ne dis pas amant:
Vous serez libre un jour.

ANTOINE.

Je le suis, je veux l'être.

OCTAVIE.

Et si de vos destins on vous laisse le maître?

ANTOINE.

Alors tout eſt poſſible.

OCTAVIE.

Eh bien, j'en ſuis garant.

ANTOINE.

Octave eſt trop habile, & n'eſt pas aſſez grand.

OCTAVIE.

Je vous réponds de lui; répondez de vous-même.

ANTOINE.

Attendez-le en ces lieux, Madame; & s'il vous aime,
Obtenez qu'avec moi, modeſte & généreux,
Il penſe, avec reſpect, que je ſuis malheureux.

OCTAVIE.

C'en eſt aſſez. J'eſpère obtenir de la reine
Qu'honorant aujourd'hui la grandeur ſouveraine,
Elle m'aide à calmer, après tant de revers,
Deux cœurs, dont la diſcorde embraſe l'Univers.

(*Octavie ſort.*)

SCÈNE IV.

ANTOINE, VENTIDIUS.

ANTOINE.

O VERTU! peut-on être insensible à tes charmes?

VENTIDIUS.

Elle sort affligée & les yeux pleins de larmes.
Est-ce un dernier adieu?

ANTOINE.

Va, tu seras content;
Va retrouver Octave, & dis-lui qu'on l'attend.

(*Ventidius se retire*).

SCÈNE V.

ANTOINE, *seul.*

QUEL combat! d'un côté, la candeur, l'innocence,
De l'indulgent amour le charme & la puissance;
De l'autre, un dévoûment si généreux, si beau,
Qu'il méprise le trône & brave le tombeau!
Quelle amante! où jamais a-t-on vu son égale?
Dans mes bras elle-même elle a mis sa rivale,

Elle qui n'a jamais entendu ſans effroi
Ce nom, que mes remords m'arrachoient malgré moi!
Quel courage! & combien mon cœur ſeroit coupable,
Si de l'abandonner je me ſentois capable!

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE.

QU'AVEZ-VOUS réſolu?

ANTOINE.

Rien de honteux pour moi.
Si j'accède à la paix, j'en dicterai la loi;
Et ſi l'heureux Octave, à force d'artifice,
Croit enfin m'arracher un dernier ſacrifice,
Il le paîra ſi cher, que l'Univers ſurpris
Avoûra que j'ai dû l'accorder à ce prix.

CLÉOPATRE.

[illegible]ine, c'eſt aſſez d'une paix glorieuſe.

ANTOINE.

Oui, mais ſi pour vous-même elle eſt injurieuſe?

CLÉOPATRE.

Eh bien, je rentrerai dans la foule des rois.
On dira qu'Octavie avoit ſur vous des droits.

On dira qu'à vos yeux sa tendresse, ses larmes,
Sa beauté (j'y consens) ont repris tous leurs charmes;
Et que loin d'elle, enfin, quelque tems égaré,
Antoine, en la voyant, aura tout réparé.

ANTOINE.

Tant de force, grands dieux, avec tant de tendresse!
Cléopatre! est-ce là cette ardeur, cette ivresse,
Qui, t'élevant toi-même au-dessus des revers,
Te faisoit, comme à moi, mépriser l'Univers?
Serois-je moins aimé? serois-tu moins sensible?

CLÉOPATRE.

Tu ne croiras jamais ce changement possible.

ANTOINE.

Mon malheur l'a produit.

CLÉOPATRE.

Il a dû m'éclairer.
Mais sur mes sentimens il faut te rassurer.
Octave doit venir. Qu'une paix favorable
Fasse entre vous, du monde, un partage honorable;
Et qu'à rompre des nœuds que vos loix ont proscrits,
Ta gloire te condamne; il le faut, j'y souscrits,
Et quel que soit mon sort, tu m'y vois résolue.
Mais s'il ose affecter la puissance absolue,
S'il oublie avec toi qu'il n'est qu'un Triumvir;
S'il ose, en souverain, te parler de servir;

Souviens-toi que César, bien plus digne de l'être,
Ne put forcer Caton à se donner un maître,
Que le Nil, comme Utique, a des tombeaux ouverts,
Et qu'on est chez les morts à l'abri des revers.

ANTOINE.

O Romains! d'une femme est-ce là le langage?
Cléopatre! O combien ce discours me soulage!
Le voilà, ce grand cœur tant de fois éprouvé.
Je tremblois de le perdre, & je l'ai retrouvé.

CLÉOPATRE.

Une paix noble & juste, une mort libre & prompte,
Nous mettent, l'une & l'autre, à l'abri de la honte;
Et je vois l'avenir avec un œil serein,
Pourvu que l'avenir, sur vos tables d'airain,
Ne lise pas ces mots, ces mots pleins d'insolence:
Octave sur Antoine exerça sa clémence....
Tu frémis... Tout un peuple est encor sous ta loi.
Il combattit César; il peut vaincre avec toi.

ANTOINE.

Que peut, hélas! pour moi, ton Egypte alarmée?
Contre elle, en ce moment, Rome entière est armée.

CLÉOPATRE.

Ne comptes-tu pour rien dans ces extrémités,
La foiblesse d'Octave & ses perplexités?
Que dis-je? & ces Romains, compagnons de ta gloire,
Qui de tes longs travaux rappelant la mémoire,

La rougeur ſur le front, le regret dans le cœur,
Suivent en gémiſſant les drapeaux du vainqueur,
Doutes-tu, quand ta voix frappera leur oreille,
Que leur vieille amitié ſoudain ne ſe réveille?
Ils ne t'ont point quitté; c'eſt toi qui les a fuis;
Et que leur chef paroiſſe, ils ſeront ſes appuis.

ANTOINE.

Et ſi l'adverſité les a rendus timides?

CLÉOPATRE.

Alors notre eſpérance eſt dans ces pyramides.
Là, parmi des tombeaux j'irai me retrancher;
Et ſi tu veux mourir, tu viendras m'y chercher.
Sur nos murs cependant va porter l'aſſurance.
Que le cœur du ſoldat s'élève en ta préſence;
Et qu'Octave, en entrant, obſerve à chaque pas
Le calme du courage, ou l'ardeur des combats.

ANTOINE.

Viens toi-même à ton peuple inſpirer ta grande ame,
Au feu de tes regards que la gloire l'enflamme,
Et qu'en voyant ſa Reine, il ſente, comme moi,
Que rien n'eſt impoſſible à qui combat pour toi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, OCTAVIE, suite d'Octave.

OCTAVE.

Ma sœur, c'en est assez. Je l'attends; & j'espère
Rendre à Rome un héros, à vos enfans un père.
Je l'aimai, je le plains: je vois avec douleur
Qu'il est encor aigri par l'excès du *malheur*;
Je saurai l'épargner. Je veux, par la clémence,
Qu'aujourd'hui mon triomphe & mon règne commence.
A me voir, à m'entendre allez le disposer.

OCTAVIE.

Cléopatre à nos vœux cesse de s'opposer:
Elle a daigné me voir sans dépit & sans haine;
Et dans son devoûment, digne d'une Romaine,
J'admire son courage autant que sa douceur.
Vous l'allez voir, Vers elle acquittez votre sœur.
Songez que dans le rang où le destin l'a mise,
A nos sévères loix elle n'est point soumise;
Et qu'un objet, long-tems par César adoré,
Par vous, dans son malheur, a droit d'être honoré.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE & sa suite, OCTAVE & sa suite.

CLÉOPATRE.

QUOI, Seigneur! au milieu du tumulte des armes,
Dans des murs ennemis vous entrez sans alarmes!
Tout respire la paix sur votre front serein:
J'y cherche en vain l'orgueil du pouvoir souverain;
Et sur un même char, guidé par la Victoire,
La Clémence est assise à côté de la Gloire.
Ainsi, des Nations lorsque vous disposez,
L'amour est le tribut que vous leur imposez!
Je ne m'étonne plus si la Terre inclinée
Baise à genoux la main qui la tient enchaînée,
Et si les Dieux, témoins d'un empire si doux,
Du soin de l'Univers se reposent sur vous.

OCTAVE.

Antoine est malheureux; c'est à moi de le plaindre.
Je sais le respecter en cessant de le craindre,
Madame; & son vainqueur se souvient aujourd'hui
Qu'il apprit à combattre en triomphant sous lui.
Je viens lui rappeler le saint nœud qui nous lie,
Ses devoirs, ses sermens. Le reste, je l'oublie.
Vous le dirai-je enfin? la paix dépend de vous.
Octavie est ma sœur, Antoine est son époux:

Tout réclame les droits de cet hymen auguſte ;
Mais vous aimez, Madame, & l'amour eſt injuſte.

CLÉOPATRE.

J'aime, & j'en fais l'aveu ſans honte & ſans douleur.
Le remords naît du crime & non pas du malheur.
Je connois de vos mœurs la rigueur inflexible :
Mais pour être Romain, faut-il être inſenſible ?
Céſar, qui de la gloire a bien connu le prix,
N'avoit point pour l'amour ce ſuperbe mépris.
Et quelle ame guerrière, aux travaux endurcie,
Par le plaiſir d'aimer ne fut point adoucie ?
C'eſt ce mêlange heureux de force & de bonté,
Qui rapproche un mortel de la Divinité :
C'eſt par-là qu'à mes yeux Antoine eut tant de charmes :
Comme Céſar, terrible au milieu des alarmes,
Comme lui doux & tendre à l'ombre du repos,
Et non moins digne amant qu'intrépide héros.
Trop heureux, il eſt vrai, s'il ne m'eût point ſuivie !
Hélas ! nous ſommes loin d'être dignes d'envie.
Cette ville, mon peuple, encor quelques vaiſſeaux,
Quelques amis, peut-être, épars ſous vos drapeaux,
Et que peut ramener un moment favorable :
Voilà de ſa grandeur le reſte déplorable.
Mais je l'aime, il m'adore ; il ſe laiſſe flatter
De quelques vains projets qu'on dit près d'éclater ;
Et l'amour & l'eſpoir élevant ſon courage,
Il croit toucher au port au moment du naufrage.

OCTAVE.

Et comment à ſa perte auroit-il échappé ?
De toutes parts, Madame, il eſt enveloppé.

CLÉOPATRE.

Hélas, Seigneur ! en vain ſon péril me tourmente.
Daigne-t-il écouter les frayeurs d'une amante ?
Il me croit trop timide ; il ſe laiſſe éblouir
D'eſpérances qu'un jour peut faire évanouir.
A de trompeurs avis je crains qu'il ne ſe livre.

OCTAVE.

Quels avis, quels conſeils lui reſte-t-il à ſuivre,
Que ceux de la prudence & de l'adverſité ?

CLÉOPATRE.

Lui, Seigneur, obéir à la néceſſité !
Plût aux dieux ! mais ſans ceſſe on le flatte, on l'anime.
Pour lui, des légions on lui vante l'eſtime,
Leur amour, leur regret de l'avoir délaiſſé.
Que ſais-je ? à ſon eſprit rappelant le paſſé,
Il ne fallut, dit-on, qu'une attaque rapide
Pour entraîner vers lui tout le camp de Lépide ;
Et l'on veut que pour lui toujours prête à changer,
La Fortune l'attende au plus fort du danger.

OCTAVE.

Et qui peut lui donner cette aveugle eſpérance ?

CLÉOPATRE.

C'eſt, dit-il, (& ſans peine il en croit l'apparence)

Tout ce que Rome encor a de cœurs vertueux.
Jugez, ſur un courage ardent, impétueux,
Ce que de tels avis doivent enfin produire.
A vous perdre l'un l'autre on voudroit vous réduire.
Votre concorde effraie : on voit Rome en danger ;
Et des proſcriptions on cherche à ſe venger.
Préſervez votre ami de tomber dans le piège.
C'eſt le même péril qui tous deux vous aſſiège :
L'un par l'autre affoiblis, on peut vous accabler ;
Réunis & d'accord, vous ferez tout trembler.
Diſſipez ſon erreur, ménagez ſa foibleſſe :
Que la paix vous honore, & n'ait rien qui le bleſſe ;
C'eſt aſſez, j'y conſpire, & vais lui déclarer
Qu'il s'agit de tout perdre, ou de tout réparer.

OCTAVE.

Cléopatre conſent qu'Antoine l'abandonne !

CLÉOPATRE.

Eſt-ce l'heureux Céſar que ce prodige étonne ?
Pourquoi ſerois-je, hélas ! plus rebelle à vos loix
Qu'un peuple de héros, & qu'un ſénat de rois ?
Non, Seigneur, vous ſerez, j'oſe vous le prédire,
Même au ſang des Brutus adorer votre empire.
Rome oublîra pour vous ſa triſte liberté,
Le ſénat ſon orgueil, les tribuns leur fierté :
Heureux, ſi trop ſéduits par ce doux eſclavage,
En perdant l'âpreté de leur vertu ſauvage,
Ils n'apprennent bientôt, ſerviles conquérans,
Sous le meilleur des rois, à ſouffrir des tyrans !

Remplissez vos destins : je n'y mets plus d'obstacle :
Et qu'aujourd'hui la paix donne au monde un spectacle
Digne de vous, Octave, & fait pour annoncer
Le règne intéressant que je vois commencer.

SCÈNE III.

OCTAVE, PROCULEIUS.

OCTAVE.

Je demeure interdit. C'est donc là cette femme
Qui sut de César même asservir la grande ame ?
Dangereuse beauté ! Je ne concevois pas
Le pouvoir que l'amour donnoit à ses appas ;
Je le conçois enfin. Mais ce grand sacrifice,
Est-ce effort de courage, inconstance, artifice ?
Ah ! ce que j'ai prévu n'est que trop avéré.
Non, pour Antoine encor rien n'est désespéré.
Pour lui, dans son malheur, il a sa renommée :
On l'estime, on le plaint jusque dans mon armée.
J'ai vu tous ses amis, ou vaincus, ou gagnés,
Embrasser mon parti, de sa fuite indignés ;
Mais tous ces vieux guerriers se connoissent en hommes
Et souvent mieux que nous ils savent qui nous sommes,
Chez le Parthe, ils l'ont vu général & soldat,
Le dernier au repos, le premier au combat,

Toujours infatigable, & toujours intrépide;
Dans un climat ſauvage & ſous un ciel aride,
En ſouffrant avec eux leur apprendre à ſouffrir;
S'endurcir à ſes maux, ſur les leurs s'attendrir,
Et grand dans ſa retraite, autant qu'habile & ſage,
A travers les dangers leur frayer un paſſage.
Ils ſont accoutumés à le voir tour-à-tour
Eſclave de la gloire, eſclave de l'amour,
Aſſemblage inoui de force & de [redacted]
S'élancer ſur ſon char du ſein de la molleſſe,
Et paſſer tout à coup, extrême en ſes deſirs,
Des plaiſirs aux travaux, des travaux aux plaiſirs.
Ils l'attendent peut-être au pied de ces murailles;
Et lorſqu'ils le verront au milieu des batailles,
Tel qu'autrefois Pharſale & Philippes l'ont vu,
Je crains pour ma fortune un revers imprévu.
Diſſimulons. Autant mon armée eſt flottante,
Autant dans mon parti Rome entière eſt conſtante:
Le Sénat m'eſt vendu, le peuple m'eſt ſoumis;
Et c'eſt-là que l'attend un monde d'ennemis.
Il vient. De ma ſaveur va flatter Cléopatre.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, & leur fuite.

OCTAVE.

Le fort pour m'élever s'obftine à vous abattre ;
Mais au fein du bonheur, je n'ai point oublié
Les noms facrés d'ami, de parent, d'allié.

ANTOINE.

Octave, laiffons-là l'amitié, l'alliance :
Gardons pour la tribune une vaine éloquence.
Le vulgaire ébloui fe prend à ces appâts ;
Mais nous nous connoiffons, ne nous contraignons pas.

(*Ils font figne à leur fuite de fe retirer*).

Vous voulez que la paix nous rende l'un à l'autre ;
J'y confens. Balançons ma fortune & la vôtre.
Un délire funefte a frappé mes efprits.
Vous avez de mon camp raffemblé les débris :
Mes foldats devant vous m'ont vu prendre la fuite ;
A fuivre vos drapeaux leur valeur s'eft réduite.
N'en ont-ils dans le cœur ni honte ni regret ?
Le tems nous apprendra cet important fecret.
Jufque-là, Rome en vain vous appelle à l'Empire :
Je doute que la Thrace, & la Grèce, & l'Epire,
Que le Germain, l'Ibère, & ces braves Gaulois,
Se preffent d'accourir au devant de vos loix,

Et qu'à votre ſeul nom, dans ſes déſerts ſauvages ;
Le Numide tremblant vous cède ſes rivages.
Quoi qu'il en ſoit, l'Aſie eſt encore en ſuſpens ;
Et du commun danger inſtruits à mes dépens,
Du Nil à l'Helleſpont, vingt rois, ligués enſemble,
Ne demandent en moi qu'un chef qui les raſſemble :
Le Syrien, l'Arabe, & le Parthe alarmés,
Ne ſont point aſſervis, ne ſont point déſarmés ;
Et par eux, entre nous, la guerre plus égale,
Peut retracer Philippe & rappeler Pharſale.
Après cela, parlez ; mais parlez ſans détour.

OCTAVE.

Qui nous a diviſés ?

ANTOINE.

L'ambition.

OCTAVE.

L'amour.
Octavie eſt ma ſœur : vous l'avez offenſée.

ANTOINE.

Et qu'importe à ſa gloire une flamme inſenſée ?
Non, à tant de vertus rien n'eſt injurieux.
Sa conſtance a rendu ſon malheur glorieux :
Elle en eſt plus touchante, elle en eſt plus auguſte ;
Ma honte eſt à moi ſeul, & je ſens qu'elle eſt juſte ;
Mais par un grand effort je puis me ſignaler.
Voulez-vous l'obtenir ? voulez-vous m'égaler ?

L'un & l'autre, à l'envi, montrons-nous magnanimes ;
D'un orgueil tyrannique abjurons les maximes ;
Tous deux usurpateurs & tous deux inhumains,
Tous deux souillés des pleurs & du sang des Romains,
Etouffons tant d'horreurs dans leur source féconde ;
Avec la liberté rendons la paix au monde ;
Renvoyons au sénat vos drapeaux & les miens,
Et paroissons à Rome en simples citoyens.

OCTAVE.

Quel accord ! Est-ce à moi qu'Antoine le propose ?

ANTOINE.

Oubliez-vous la loi qu'à ce prix je m'impose ?

OCTAVE.

Nous ! devant le sénat paroître désarmés !

ANTOINE.

Pourquoi de son aspect serions-nous alarmés ?

OCTAVE.

Et ne voyez-vous pas, insensé que vous êtes,
La hache du licteur pendante sur nos têtes ?

ANTOINE.

Ce superbe consul, ce sanglant dictateur,
Sylla n'est point tombé sous le fer du licteur.
Déposons comme lui la puissance usurpée ;
Faisons ce que César proposoit à Pompée,
Et que dans ses vengeurs on trouve des vertus
Qui fassent pardonner aux vainqueurs de Brutus.

OCTAVE.

Antoine citoyen ! n'eſt-il donc plus le même
Qui voulut à Céſar ceindre le diadême ?

ANTOINE.

Plût aux Dieux immortels que Céſar eût régné !
Quel avenir, peut-être, il nous eût épargné !
Il auroit du Sénat ranimé l'indolence,
De ſon vieux deſpotiſme abaiſſé l'inſolence,
Fait revivre des loix l'inflexible équité,
Anéanti la brigue & la vénalité,
Des dépouilles du monde aſſigné le partage,
De Rome à ſes enfans diſpenſé l'héritage,
Et du riche oppreſſeur ennemi généreux,
Rendu le pauvre libre en le rendant heureux.
L'abondance, la paix, la majeſté de Rome,
Sa ſplendeur fut le terme où tendit ce grand homme :
L'autorité ſuprême en étoit le moyen.
Céſar Roi, n'eût été que Céſar citoyen.
Je connus bien ſon cœur ; je connois bien le vôtre.
J'adorois l'un ; je ſais rendre juſtice à l'autre.
Muni du ſacerdoce, armé du tribunat,
Libéral au Forum & modeſte au Sénat,
Au dehors revêtu du pouvoir conſulaire,
Au dedans ſouverain paiſible & populaire,
Avec l'art de ſéduire & vos talens chéris,
Vous pallirez les maux que Céſar eût guéris.

Vous les rendrez plus doux, mais aussi plus durables;
Bientôt, grace à vos soins, ils seront incurables;
Et d'un peuple abusé dangereux corrupteur,
Vous passerez encor pour son libérateur.
Mais ne prétendez pas qu'Antoine vous seconde.
Je veux périr, ou rendre un grand service au monde;
La vie est un instant dans l'immense avenir.
Je ne veux point laisser d'odieux souvenir.
De nos proscriptions je me peins la mémoire
Marquée en traits de sang aux fastes de l'Histoire:
J'y vois, dans leur accord, trois farouches tyrans,
Cédant meurtre pour meurtre, & parens pour parens;
S'irriter à l'envi par d'horribles enchères,
Et se livrer entre eux les têtes les plus chères.
Ah! si tant de forfaits ne peuvent s'effacer,
Au moins par des vertus osons les balancer;
Et qu'on dise de nous, en comptant nos victimes:
Ils ont d'un seul remords expié tous leurs crimes.

OCTAVE.

Et rendrez-vous à Rome, avec la liberté,
Cette antique vertu, cette mâle fierté,
Ces mœurs d'un peuple libre, enfin, pour la patrie;
Cet amour exalté jusqu'à l'idolâtrie,
Qui dominoit lui seul toutes les passions,
Dissipoit les complots, calmoit les factions,
Etouffoit dans les cœurs la vengeance & la haine;
Et tenant Rome entière attachée à sa chaine,

Dévouoit en victime au salut de l'Etat,
Le tribun, le consul, le peuple & le sénat;
Tous rivaux de puissance au sein de leurs murailles;
Tous compagnons de gloire au signal des batailles?
Que seroit-ce, grands dieux! pour un peuple avili,
Que cette liberté qu'il a mise en oubli?
Esclave, malgré nous, il iroit aux Comices
La vendre, au prix de l'or aliment de ses vices.
L'or a tout corrompu, l'or a tout divisé;
De l'intérêt public le ressort est brisé;
Le respect pour les loix, la discipline austère,
De la pudeur enfin le sacré caractère,
Tout a péri. Cherchez dans Rome un Plébéïen,
Cherchez un sénateur encor vrai citoyen;
Et depuis que le luxe a mis à l'opulence
Un prix à qui tout cède & que rien ne balance,
Voyez s'il en est un qui ne laissât régner
Le tyran libéral qui voudroit le gagner.
Nous les aurions proscrits, s'il en restoit encore;
Et celui dont la mort tous deux nous déshonore,
Indigné, mais soumis à la commune loi,
Cicéron, comme un autre eût fléchi devant moi.
L'Univers est dompté; Rome à son tour doit l'être.
Souveraine du monde, elle a besoin d'un Maître;
Et l'on verroit bientôt, du sein de ses remparts,
Naître des Marius au défaut des Césars.
Cessez donc, vous, dont l'âge a mûri la prudence,
De vouloir, comme un bien, rendre l'indépendance

A qui n'en eſt plus digne, à qui s'en eſt laſſé,
A qui dans l'avenir craint de voir le paſſé.
Le repos, l'abondance, un paiſible eſclavage,
Un règne qui des tems répare le ravage,
Pour l'orgueil du ſénat un accueil careſſant,
Dans les jeux, pour le peuple, un faſte éblouiſſant;
Une Cour, où des arts la foule réunie
Vienne embellir la paix des tributs du génie,
Au dehors des combats, des triomphes nouveaux;
Pour éloigner, diſtraire, occuper nos rivaux,
Et des plus factieux trompant l'inquiétude,
Leur faire d'obéir une noble habitude;
Voilà ce que les temps ſemblent me commander;
Ce que Rome à genoux ſemble me demander,
Et ce que ma fortune oſe enfin me promettre.
Pour réformer l'Etat, je prétends le ſoumettre.
Lorſqu'il en ſera temps, ſi, pour le rendre heureux,
Il manquoit à ma gloire un effort généreux;
Après avoir aux loix rendu tout leur empire,
Digne de ma fortune & du rang où j'aſpire,
J'en deſcendrois peut-être, & j'oſe me flatter
D'entendre Rome alors en regrets éclater.
Juſque-là, renoncer à la grandeur ſuprême,
Ce ſeroit trahir Rome, & me trahir moi-même.
Pour me laver du ſang qu'il a fallu verſer,
J'ai beſoin du pouvoir que je vais exercer,
J'ai beſoin d'un long règne, & d'un amas de gloire
Qui des proſcriptions abſorbe la mémoire,

Et qui du Triumvir rachetant les forfaits,
Faſſe du vieux monarque adorer les bienfaits.

ANTOINE.

Quel eſt donc le projet qu'Octave me propoſe ?
Veut-il que ſous mes loix l'Orient ſe repoſe,
Tandis que loin du Nil ſon heureux aſcendant
Ira captiver Rome, & dompter l'Occident ?

OCTAVE.

Non : mais venez remplir la place que Pompée,
Au deſſous de Céſar, ſans honte eût occupée.

ANTOINE.

Antoine citoyen, ſous Octave empereur !
A peine à ce diſcours je retiens ma fureur.
Depuis quand me crois-tu ſi foible & ſi timide ?
Octave penſe-t-il traiter avec Lépide ?
L'Univers eſt à nous. Veux-tu le partager ?
Le gouverner enſemble ? ou bien le dégager ?
Choiſis. Ou ſi tu veux ne lui donner qu'un maître,
Arme-toi ; nous verrons qui de nous deux doit l'être.

OCTAVE.

Cet inflexible orgueil ſied bien aux malheureux ;
Mais la loi du bonheur, c'eſt d'être généreux.

(*A ſes Gardes*).

Qu'on appelle ma ſœur. Le droit du rang ſuprême
Entre nous partagé ſe détruiroit lui-même.

Mais que Rome en décide ; & sans plus de combats,
Allons au capitole accorder nos débats.

ANTOINE.

J'y consens.

SCÈNE V.

[redacted]TOINE, OCTAVIE.

OCTAVE.

APPRENEZ mon triomphe & le vôtre ;
Ma sœur.

OCTAVIE, (*épouvantée*).

Ah ! que la paix vous rende l'un à l'autre ;
Tous mes vœux sont remplis. Mais, hélas ! je prévoi...

OCTAVE.

Qui peut vous affliger ? & d'où vient cet effroi ?

OCTAVIE.

Du trouble épouvantable où j'ai laissé la Reine.
Venez, rassurez-la, mon frère ; & qu'elle apprenne
Qu'elle n'a point en vous un funeste ennemi.
Sur quelque avis secret, dont son cœur a frémi,
J'ai vu d'un voile épais son ame enveloppée ;
De noirs pressentimens elle paroît frappée ;
Son visage s'altère & change de couleur ;
Un feu livide perce à travers sa pâleur ;

Son front paroît glacé, mais ſes yeux étincèlent ;
D'un ſombre égarement les marques s'y décèlent.
On dit que du ſénat redoutant les décrets,
De ſa mort en ſilence elle fait les apprêts.

ANTOINE.

Oſtavie! ah! combien vous me rendez coupable !
Combien tant de grandeur me confond & m'accable !
Mais je vois Cléopatre au moment de périr ;
Rien ne m'eſt plus ſacré que de la ſecourir,
Trop indigne de vous, & trop indigne d'elle,
Si je portois la mort dans un cœur ſi fidèle.

OCTAVE.

Ainſi, ſur ta promeſſe on ſe repoſe en vain ?

ANTOINE.

Je ne t'ai point promis de lui percer le ſein.
Laiſſe-moi la tirer de cette horreur profonde ;
Nous ſongerons après à l'empire du monde.

(*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

OCTAVE, OCTAVIE.

OCTAVE (*indigné*).

Vous plaiſez-vous, ma ſœur, à me voir inſulté?

OCTAVIE.

Hélas! dans mon effroi je n'ai rien conſulté.
Mais pardonnez, mon frère, au trouble qui l'entraîne;
Venez vous joindre à lui, venez calmer la Reine.

OCTAVE.

J'ai cru l'en détacher. Quelle étoit mon erreur!
Son amour ſe rallume avec plus de fureur.
L'inſenſé! je prévois l'affront qu'il nous prépare.
Ils ſe perdront, ma ſœur, avant qu'on les ſépare.
Mais s'il tarde à me ſuivre, après ce que j'ai fait,
Il veut que je l'accable; il ſera ſatisfait.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre change, & repréſente un ſalon décoré de ſtatues & de vaſes. Celui des vaſes, qui eſt le plus près de l'avant ſcène, à droite, eſt rempli de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

HÉLAS! qu'avez-vous fait, généreuſe Octavie?
Ce n'eſt qu'en le perdant que vous m'avez ſervie.
J'aurois ſubi mon ſort, j'aurois diſſimulé
Ce décret du ſénat qui m'étoit révélé.
Des bienfaits de Céſar on m'auroit dépouillée;
J'aurois vu ma couronne indignement ſouillée;
Mes enfans méconnus, déshérités, flétris;
Eh bien! la paix encor m'étoit chère à ce prix.
Je détournois mes yeux d'un avenir funeſte:
Antoine étoit ſauvé; j'oubliois tout le reſte.
Mais lui, de mes frayeurs pénétrant le ſecret,
Il a voulu qu'Octave abjurât ce décret;

Et le fourbe, en reſpect colorant ſa réponſe,
« Je me tais, a-t-il dit, quand le ſénat prononce ».
A ces mots, de la paix tous les nœuds ſont rompus;
Je les réclame en vain; l'on ne m'écoute plus. —
O le plus généreux, ô le plus magnanime
Des mortels que la gloire & que l'amour anime;
Ainſi donc, malgré moi, juſqu'au dernier moment;
Du ſort qui te pourſuit je ſerai l'inſtrument! —
Et de quelle ame encore, oubliant la foibleſſe
Du peu de défenſeurs que le deſtin nous laiſſe,
Il s'avance, à leur tête, au devant des Romains! —
Qui de vous, dans ſon ſang, oſe tremper ſes mains,
Ingrats? N'eſt-ce pas lui qui vous ſauva du Parthe?
Les voilà, ces amis, que le malheur écarte.
Ils mépriſent Octave; Octave eſt obéi.
Ils eſtiment Antoine; ils l'auront tous trahi. —
As-tu dit qu'au moment où j'apprendrois ſa perte,
La voûte des tombeaux à ma voix fût ouverte?

CHARMION.

Je l'ai dit.

CLÉOPATRE.

S'il falloit avancer mon trépas;
Tu ſais quelle eſt la mort que j'ai choiſie?

CHARMION.

Hélas!
Ce vaſe-là renferme....

(*Cléopatre approche du vaſe où ſont enfermés les aſpics.*)

CLÉOPATRE.

Enfin je suis tranquille. —
Je ne sais d'où me vient ce courage immobile ;
Mais cette urne, où la mort repose dans mes mains,
(*Elle porte la main sur le vase, sans le déplacer*).
Me fait voir en pitié tout l'orgueil des Romains.
Voilà qui me répond que jamais, en esclave,
Je n'irai mendier la clémence d'Octave ;
Voilà qui me protège au milieu des revers,
Et me sauve du joug qu'a subi l'Univers.
Seule, au moment peut-être où mon appui succombe ;
Sur un trône ébranlé, qui chancelle & qui tombe,
Un reptile (*) est le dieu qui me vient secourir !
Quel heureux don du ciel, que de savoir mourir !

CHARMION.

A quelque extrémité que vous soyez réduite,
Pour recours, sur les mers, n'aurez-vous pas la fuite ?

CLÉOPATRE.

Qui ? moi, fuir ! moi survivre à mon dernier malheur ! —
Mais le sort quelquefois seconda la valeur :
Espérons tout encore. Ah ! s'il étoit possible
Qu'à la voix d'un héros si long-tems invincible,
Son camp frémît de honte, & revînt sous sa loi !
Quel retour ! quel moment ! quel triomphe pour moi !

(*) On doit se souvenir que l'Egypte adoroit jusqu'à des reptiles.

Oui,

Oui, si le ciel est juste, il nous doit ce prodige.
Mais, quel bruit !

[library stamp]

SCÈNE II.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION,
Gardes.

ANTOINE.

LAISSE-MOI. Fuis loin de moi, te dis-je.
Evite un furieux honteux d'avoir vécu.
Va trouver le vainqueur.

CLÉOPATRE.

Qui ? moi !

ANTOINE.

Je suis vaincu.
Tes soldats, tes vaisseaux, tout conspiroit ma perte.

CLÉOPATRE.

C'en est donc fait !

ANTOINE.

La ville aux Romains est ouverte ;
Je suis trahi. — Madame, Octave est généreux ;
Rangez-vous, j'y consens, du parti des heureux.
Oubliez-moi. Vivez.

CLÉOPATRE.

Ingrat, je te pardonne.
Tu vas voir si mon cœur te trahit, t'abandonne ;

Tu vas voir si je cède au revers qui t'abat;
Et si ma foi dépend du succès d'un combat.
Gardes, faites entendre à ces fières cohortes,
Que si de ce palais on attaque les portes,
Je l'embrase, & péris sous ses toits enflammés
Avec tous mes trésors dans ces murs enfermés.

(*A Antoine*).

Es-tu content?

ANTOINE.

Grands dieux! Cléopatre est fidelle!
Trahi du monde entier, je ne le suis point d'elle;
C'est assez.

CLÉOPATRE.

L'un & l'autre, après un long effort,
Nous allons reposer dans le sein de la mort.
Tout est fini. Sortons de ce pénible songe.

ANTOINE.

Dans quel abîme, ô dieux! un moment nous replonge!
Voilà donc ce destin qui dut être si beau!
Vainqueur de l'Orient, il te reste un tombeau.
Et je tiens à la vie! — O mort! ô mort barbare!
Que ton approche est rude aux cœurs qu'elle sépare!
O Caton! tu dormis sur le bord du cercueil:
Ta froide austérité te fit voir du même œil
Les charmes de la vie & ce moment terrible.
Pour mourir sans foiblesse, il faut vivre insensible.

CLÉOPATRE.

Va, c'eſt à nous encore à faire des jaloux.
L'Univers n'a rien vu de plus heureux que nous.
Il eſt vrai que du ciel le regard favorable
N'aura verſé ſur nous qu'un bonheur peu durable;
Mais il l'a fait ſi pur & ſi délicieux,
Que de ſes dons encor c'eſt le plus précieux.
Et cependant, dis-moi, qu'auront fait de la vie
Ces Romains, dévorés ou de haine ou d'envie ?
Nous avons peu vécu; mais malgré nos malheurs;
Un ſeul de nos beaux jours vaut un ſiècle des leurs.
Laiſſons-les s'applaudir, ces héros ſans foibleſſe,
D'attendre froidement une lente vieilleſſe,
Et triſtement repaître un chimérique orgueil
De ces proſpérités dont la tombe eſt l'écueil.
A ce terme fatal comme nous ils arrivent;
Ne leur envions point l'inſtant qu'ils nous ſurvivent.
Pour mieux nous aſſurer une mort ſans douleurs,
J'ai pris ſoin de cacher des ſerpens ſous ces fleurs;

(*Elle lui montre le vaſe*).

Et la langueur qui ſuit leurs atteintes ſoudaines,
Ainſi qu'un doux ſommeil, va couler dans nos veines.
Mourans à la même heure & dans le même lieu,
Nous nous dirons un tendre & mutuel adieu;
Tu fermeras mes yeux ſi je meurs la première.
Ou peut-être à la fois nous perdrons la lumière;
Et d'un même ſoupir nos eſprits exhalés,
Se mêleront enſemble, & ſeront conſolés.

Hâtons-nous.

ANTOINE.

Quelle force elle rend à mon ame !
Oui, je meurs trop heureux. Viens.

SCÈNE III.

VENTIDIUS, & les précédens.

VENTIDIUS.

(*A Antoine*). (*A Cléopatre*).

Ecoutez, Madame,
Il n'est plus tems de feindre & de dissimuler.
Voici l'instant fatal qui va tout révéler.

CLÉOPATRE.

Que me demandez-vous ?

VENTIDIUS.

De sauver ce grand homme.

CLÉOPATRE (*vivement*).

Le puis-je encor !

VENTIDIUS.

Pour lui, pour le salut de Rome ;
Trois de nos légions veulent se détacher.
Qu'il se rende en Syrie ; elles vont l'y chercher.
Un vaisseau nous attend ; la nuit nous favorise.
Laissez-moi le conduire.

ANTOINE.

Ami, quelle surprise !

Oui, sauvons Cléopatre.

VENTIDIUS.

Arrêtez, malheureux.
Madame, en le suivant, vous vous perdez tous deux :
La haine des Romains en fureur est changée.
De vos malheurs communs vous seule êtes chargée.
On dit qu'en ce combat, vos perfides sujets,
De leur reine, en fuyant, remplissoient les projets;
On dit qu'avec Octave elle est d'intelligence.

CLÉOPATRE.

Grands dieux!

VENTIDIUS.

Et ces rumeurs sont des cris de vengeance.
On veut que de ces bords il s'éloigne à l'instant;
On veut qu'aux mains d'Octave il vous livre en partant.
Il y va de sa vie, il y va de l'empire.
Plus que jamais enfin contre vous tout conspire;
Et l'unique moyen de vous justifier,
C'est de forcer Antoine à vous sacrifier.

CLÉOPATRE.

Oui, je suis sa rançon, & pour lui je me livre.
Je ne veux plus le voir, je renonce à le suivre.

ANTOINE.

Que dis-tu?

CLÉOPATRE.

C'en est fait. Ventidius, partez,
Ramenez ses amis, par moi seule écartés.
J'y consens, je le veux.

SCÈNE IV.

ÉROS, & les précédens.

ÉROS.

Un esclave transfuge
Apporte cette lettre, & demande un refuge.

ANTOINE.

D'un vieux centurion je reconnois la main.
(*Il lit.*)
« L'ordre est donné. Le port sera fermé demain.
» Hâte-toi, fuis, Antoine; abandonne le Phare.
» Mais dérobe la reine au sort qu'on lui prépare.
» Pour expier ta honte & celle de César,
» Octave veut la voir enchaînée à son char ».
Enchaînée à son char! quelle bassesse étrange!
Vertueuse Octavie, est-ce ainsi qu'on vous venge!
Aux mains de Cléopatre on prépare des fers!

CLÉOPATRE.

O destin! c'est donc là le héros que tu sers!
C'est-là le souverain que tu donnes au Monde,
Et qui de tes faveurs, dans une paix profonde,
Jouissant, au mépris des hommes & des Dieux,
Fera bénir peut-être un empire odieux,
Obtiendra des autels, & verra dans son temple
Tous les grands corrupteurs s'instruire à son exemple!

(*A Ventidius*).

Mon malheur eſt affreux; mais mon cœur s'y réſout.
Qu'on ſauve ce héros, je me ſoumets à tout.
L'abandon, le mépris, & la honte elle-même,
Tout devient glorieux pour ſauver ce qu'on aime.

ANTOINE.

Et moi, par tous les dieux, je proteſte aux Romains
Qu'avant que leur tyran l'arrache de mes mains,
Il faut que ſous ces murs la terre m'engloutiſſe.

CLÉOPATRE.

Laiſſe-moi conſommer mon dernier ſacrifice.

ANTOINE.

Trop heureux que ton cœur ait daigné me l'offrir,
Je me déteſterois, ſi j'oſois le ſouffrir.

CLÉOPATRE.

Allez, Ventidius, que rien ne vous retienne.
Sa deſtinée ici ne tient plus à la mienne;
Et quoi qu'on me prépare, ou les fers, ou la mort,
Le bandeau ſur les yeux je me livre à mon ſort.

(*Elle s'éloigne*).

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS.

ANTOINE.

CRUEL ami ! pourquoi nous rends-tu l'espérance ?
Nous regardions la vie avec indifférence :
La mort avoit pour nous dépouillé ses rigueurs ;
L'amour en eût trompé les dernières langueurs ;
Et lorsqu'en liberté notre ame se dévoue,
Voilà que du malheur la chaîne se renoue !

VENTIDIUS.

Pourquoi la renouer, & qui t'en fait la loi ?
Cléopatre consent à vivre loin de toi.
Elle n'a point, crois-moi, cette crainte frivole,
Qu'un char injurieux la traîne au capitole.
Celle qui de César vit les yeux menaçans
S'attendrir à l'éclat de ses charmes naissans,
N'a perdu ni le droit ni la fière espérance
D'adoucir d'un vainqueur l'austère indifférence.

ANTOINE.

Elle ! ô Dieux ! qu'à lui plaire elle daigne aspirer !
Quelle indigne pensée oses-tu m'inspirer,
Homme injuste & barbare ? Elle est bien malheureuse !
Mais encor plus fidelle, encor plus généreuse,

Apprends à mieux connoître un cœur tel que le ſien.
Rome, Octave, le monde à ſes yeux ne ſont rien ;
Et lorſqu'à m'éloigner tu la vois obſtinée,
Sois bien ſûr qu'à mourir elle eſt déterminée.
Et moi, plus foible qu'elle, & n'oſant l'imiter,
Dans ſes derniers momens j'aurois pu la quitter !
Et tandis qu'en ces lieux, ſolitaire & mourante,
Au bord d'où je fuirois, tournant ſa vue errante,
Le venin de l'aſpic (car tel eſt ſon deſſein),
Du friſſon de la mort feroit frémir ſon ſein ;
Qu'à ſon dernier ſoupir, cette voix que j'adore
Pour un indigne amant feroit des vœux encore ;
Tranquille ſur les mers, ou plutôt tourmenté
De cet objet ſans ceſſe à mes yeux préſenté,
J'irois !... Non, c'en eſt fait. Heureux ou miſérables ;
Nos deſtins ſont unis, ils ſont inſéparables.
On diroit qu'au vainqueur je la cède en partant.
Non, je la mène au port où le vaiſſeau m'attend,
Et j'annonce aux Romains que la nuit y raſſemble ;
Qu'il faut nous voir périr, ou nous ſauver enſemble.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le lieu de la ſcène eſt le même que dans l'Acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

OUI, je veux qu'il s'éloigne; & je vais dans ton ſein,
Sous le ſceau des ſermens, dépoſer mon deſſein.
Jure-moi le ſilence.

CHARMION.

Hélas! je vous le jure.

CLÉOPATRE.

Indigné du refus dont j'éprouve l'injure,
Au ſecours des Romains je l'ai vu renoncer:
Il veut mourir. En vain lui font-ils annoncer
Qu'un vaiſſeau dans le port eſt encore à l'attendre;
S'il faut m'abandonner, il ne veut rien entendre.

CHARMION.

Et comment le réduire à ce cruel effort?

CLÉOPATRE.

Il n'en est qu'un moyen: c'est le bruit de ma mort.
Tu connois, sous les murs de ces vastes portiques,
Le chemin qui conduit à nos tombeaux antiques;
C'est dans ces monumens que je vais m'enfoncer:
Résolue à mourir, si l'on vient m'y forcer;
Résolue à le suivre au fond de la Syrie,
Si je puis des Romains éviter la furie.
Mais s'il me sait vivante, il craindra de me voir
Tomber aux mains d'Octave; & dans son désespoir,
Il voudra m'arracher de ces demeures sombres;
Pour lui, dès ce moment, je suis au rang des ombres,
Et c'est du sein des morts que mes derniers adieux
Vont lui faire une loi de sortir de ces lieux.
Alors, dans la douleur de perdre ce qu'il aime,
Dans l'ardeur d'accomplir la volonté suprême
De celle à qui jamais il n'a su résister,
Il pourra se résoudre au tourment d'exister;
Et dans son désespoir retrouvant son courage,
Il voudra faire au moins un illustre naufrage;
Il voudra me venger.

CHARMION.

Vous me faites frémir.
Ah! ce coup va l'abattre au lieu de l'affermir.

CLÉOPATRE.

Non, je fais à ſon aide appeler Octavie,
Et lui remets le ſoin de veiller ſur ſa vie.
Avec toi, cependant, s'il venoit, par des pleurs,
Epandre & ſoulager ſes profondes douleurs,
Pour adoucir ſes maux en redoublant ſes larmes,
Dis-lui que pour lui ſeul j'ai ſenti des alarmes ;
Que je n'ai craint pour moi ni la mort ni les fers.
Dis-lui que Rome, Octave, & des ſceptres offerts,
Jamais ſous d'autres loix ne m'auroient aſſervie ;
Que pour lui ſeul enfin j'aurois aimé la vie ;
Et que ſi quelque eſpoir eût prolongé mes jours,
C'eût été de le ſuivre & de l'aimer toujours.
Il le croira ſans peine : il ſait que je l'adore.
Mais c'eſt peu pour mon cœur. Ajoute, ajoute encore
Qu'il n'a jamais bien ſu, qu'il ne ſaura jamais
Avec quelle tendreſſe & combien je l'aimois.

(*Elle prend le vaſe où ſont cachés les aſpics ſous les fleurs*).

Et toi, mon ſeul appui, ma dernière défenſe,
Viens : c'eſt toi que j'oppoſe à l'injure, à l'offenſe.
Si je vis, c'eſt à toi de me fortifier ;
Si je meurs, c'eſt à toi de me juſtifier.

(*Elle ſort*).

CHARMION.

Quel deſtin !

(*Elle ſe retire en ſuivant des yeux Cléopatre*).

SCÈNE II.

ANTOINE, OCTAVIE, ÉROS.

ANTOINE.

Non, pour nous il n'eſt plus d'eſpérance.
J'ai cette nuit en vain tenté ſa délivrance :
Rien n'a pu les fléchir. Sans pudeur & ſans foi,
De la laiſſer captive ils m'impoſoient la loi.
A cet infame prix ils mettoient leurs ſervices.
Ils vouloient me ſouiller du plus lâche des vices,
Me rendre ingrat, perfide, & comme eux inhumain ;
Et c'eſt ce que leur rage appelle être Romain !
Non, je ne le ſuis point ; non, je ne veux point l'être.
De mes derniers inſtans qu'ils me laiſſent le maître.
Puiſqu'ils veulent ma honte, ils demandent ma mort.
Il faut les ſatisfaire & céder à mon ſort. —
Vous, d'un indigne frère, ô ſœur trop généreuſe,
Adieu, chère Octavie, adieu. Vivez heureuſe ;
Et puiſſent mes enfans n'avoir point hérité
Du malheur que j'éprouve & que j'ai mérité !

OCTAVIE.

Vis pour eux. Prends pitié de leur foible innocence.
Ne me condamne pas à pleurer leur naiſſance ;
Et ne me laiſſe pas le remords éternel
D'avoir rendu mon frère injuſte & criminel.

Je te pardonne tout, si tu consens à vivre.
Et que ne puis-je aux dieux demander à te suivre !
Ce seroit trop de gloire & de bonheur pour moi.
Mais pour toi seul au moins je vivrai loin de toi.
Je fléchirai mon frère : il y va de sa gloire.

ANTOINE.

Non, il veut en tyran jouir de sa victoire ;
Par un affreux spectacle il veut plaire aux Romains.
Il l'a promis, Madame, à ces cœurs inhumains.

OCTAVIE.

Quoi donc ?

ANTOINE.

A ce sénat, dont il se croit l'idole,
Le perfide a promis qu'au pied du capitole,
Cléopatre, enchaînée à son char insultant,
Orneroit son triomphe : il l'annonce, on l'attend.

OCTAVIE.

Ce seroit un opprobre, & j'en serois couverte.
Non, cesse, au nom des dieux, de courir à ta perte.
Je réponds de mon frère. Il vient dans ce palais
En vainqueur généreux, en ami de la paix.
Il me verra pour toi, plus que jamais sensible,
Faire ce qu'à l'amour le devoir rend possible,
M'oublier, dédaigner ces jaloux mouvemens,
Ces foiblesses d'orgueil, ces vains ressentimens,
Dont la source est un cœur de soi-même idolâtre,
Et de tout mon pouvoir protéger Cléopatre.

On apprendra de moi ce qu'on doit au malheur.
Mes bras ſont un aſyle ouvert à ſa douleur ;
Et tant que je vivrai, ne crains rien qui l'abaiſſe.
Tout ce qui te fut cher m'occupera ſans ceſſe.

ANTOINE.

Avec tant de bonté, de force & de vertu,
O ciel ! en la formant me la deſtinois-tu ?
Non, modèle accompli de la vertu Romaine,
Je vois, j'adore en vous une ame plus qu'humaine.

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVIE, CHARMION, ÉROS.

ANTOINE (*à Charmion*).

ALLEZ vers Cléopatre, & lui faites ſavoir
Qu'Octavie eſt ici, qu'elle y vient pour la voir.
Allez, vous dis-je.

CHARMION (*d'un air abattu*).

Hélas, Seigneur !

ANTOINE.

Qui vous arrête ?

CHARMION.

Soit qu'elle ait craint les fers que pour elle on apprête,

Soit qu'elle ait craint pour vous de funeſtes délais,
Cette nuit Cléopatre a quitté ſon palais.

ANTOINE.

Dieux! qu'entends-je? A moi-même elle s'eſt dérobée!
Au pouvoir des Romains elle ſera tombée.

CHARMION.

Son courage l'a miſe à l'abri des revers.

ANTOINE.

Et pour nous, quel aſyle eſt ſûr dans l'univers?

CHARMION.

Le dirai-je?

ANTOINE.

Oui: parlez.

CHARMION.

Trompant nos ſoins timides,
Elle s'eſt enfermée au fond des pyramides.

ANTOINE.

Quoi! ſans vous!

CHARMION.

Mes efforts ont été ſuperflus.
Dans ce moment, Seigneur, Cléopatre n'eſt plus.

ANTOINE.

Elle n'eſt plus!

(*Il tombe accablé de douleur. Charmion ſe retire*).

SCÈNE IV.

ANTOINE, OCTAVIE, ÉROS.

ANTOINE.

O vous, dans ma douleur profonde;
Seul ami que le ciel me laisse encore au monde,
Indulgente Octavie, ame sublime, hélas!
De l'état où je suis ne vous offensez pas.

OCTAVIE.

Répandez dans mon sein vos regrets & vos larmes.

ANTOINE.

Un cœur moins généreux y trouveroit des charmes;
Le vôtre daigne plaindre un criminel époux.
Ah! les dieux ont été moins indulgens que vous.

OCTAVIE.

Au nom de nos enfans, viens, choisis un asyle
Où ton cœur, dans mes bras, trouve un repos tranquille.

ANTOINE.

Du repos! En est-il pour ce cœur ulcéré,
De fureur, de remords, & d'amour dévoré?
Un asyle! En est-il, où, malgré moi, sans cesse
Avec mes souvenirs, ma douleur ne renaisse?
Et vous, qu'avec amour doit regarder le ciel,
Je vous abreuverois d'amertume & de fiel!

Quel ſpectacle! On verroit la timide Octavie
Pleurer près d'un époux qui déteſte la vie !
On verroit mes enfans (quel exemple pour eux !)
Sans pouvoir conſoler un père malheureux,
Lui prodiguer en vain d'innocentes careſſes ;
Et lui, toujours en proie aux flammes vengereſſes
D'un amour dont le ciel auroit fait ſes tourmens,
Se refuſer, de honte, à leurs embraſſemens !
Non, ce n'eſt plus à moi de ſouffrir la lumière.
Cléopatre m'accuſe en mourant la première ;
Je veux mourir.

SCÈNE V.

OCTAVE, OCTAVIE, ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS, ſuite d'Octave.

OCTAVIE.

MON frère !

OCTAVE.

Allez, ma ſœur : allez.

OCTAVIE.

Hélas ! rendez le calme à ſes ſens déſolés.
Cléopatre n'eſt plus.

OCTAVE.

Je ſais ce qui ſe paſſe.
Mais de voir vos affronts ma patience eſt laſſe.

OCTAVIE.

Rien de lui ne m'offenſe, & je dois....

OCTAVE.

Laiſſe-nous.

Ce ſpectacle honteux eſt indigne de vous.

OCTAVIE.

J'obéis. Mais ſongez que je vous le confie.
Rendez-le-moi; rendez-le à lui-même, à la vie.
Au nom de votre gloire épargnez ſa douleur.
Méritez d'être heureux, reſpectez le malheur.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS, ſuite d'Octave.

OCTAVE.

O D'UN indigne amour humiliante ivreſſe!
Le voilà, ce héros!...

ANTOINE.

Aurois-tu la baſſeſſe
De venir inſulter aux maux que tu nous fais?
Oui, barbare; oui, ſa mort eſt un de tes forfaits.

Par une indignité dont l'horreur épouvante ;
Tu voulois à ton char la voir traîner vivante.
Elle a trompé ta rage, homme dénaturé ;
Mais il te reste encore un triomphe assuré.
Tu n'as pu l'outrager ; outrage au moins sa cendre.
Elle est dans ces tombeaux : hâte-toi d'y descendre.

OCTAVE.

Oui, l'on va des tombeaux percer l'obscurité,
Pour en faire à tes yeux sortir la vérité.

ANTOINE.

Tu profanes des morts l'asyle inviolable ;
Malheureux !

OCTAVE.

Tu vas voir, amant inconsolable,
Qui de nous deux s'abuse & s'en laisse imposer.

ANTOINE.

Quoi ! de feindre sa mort tu pourrois l'accuser !
Cet horrible soupçon dans ton ame a dû naître.

OCTAVE.

Je l'ai vue un moment, & je crois la connoître.

ANTOINE.

Tu ne la vis jamais, cruel, que par les yeux
Ou d'un sénat injuste, ou d'un peuple envieux.
Mais Rome a beau vouloir anéantir sa gloire,
L'Univers attendri chérira sa mémoire ;
Et sa mort, qui consacre aujourd'hui ses malheurs,
Même aux yeux de l'Envie, arrachera des pleurs.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMION, & les précédens.

CLÉOPATRE (*à Charmion, dans l'éloignement*).

SOUTIENS-MOI.

OCTAVE.

La voici.

ANTOINE.

Dieux ! c'eſt elle.

CLÉOPATRE (*ſoutenue par Charmion*).

Je tombe
En ton pouvoir, Octave ; & des bords de la tombe
Tu crois me rappeler ; j'ai prévu ton deſſein.
Tout eſt fini pour moi. La mort eſt dans mon ſein.

ANTOINE (*à Octave*).

Eh bien ! ſuis-je trahi ? Vous la voyez mourante,
Romains, & dans ſes yeux ſon ame encore errante
Se montre à vous ſans voile en ces momens affreux.
Rendez enfin juſtice à l'objet de mes feux.

CLÉOPATRE.

Oui, Romains, je l'aimois ; & cet amour funeſte,
C'eſt mon dernier ſoupir, c'eſt ma mort qui l'atteſte.

Voyez mes yeux s'éteindre & mes traits s'effacer.
Une froide langueur commence à me glacer:
Mon cœur en est atteint. Je frissonne, je tremble.
(à Antoine).
Je meurs.

ANTOINE.

(Il se saisit du poignard d'Éros).
Je vais te suivre, & nous mourrons ensemble.
(Il se frappe).

OCTAVE.

O Romains, quel exemple ! Elle expire, il n'est plus.
Grands dieux ! qu'une foiblesse a détruit de vertus !

Fin du cinquième & dernier Acte.

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, en 1752.

ACTEURS.

DEMOPHON, roi d'Athène.
STÉNÉLUS, fils de Demophon.
DÉJANIRE, veuve d'Hercule.
OLIMPIE, fille d'Hercule & de Déjanire.
IOLAS, ancien ami & compagnon d'Hercule.
COPRÉE, ambaſſadeur d'Euryſthée, roi d'Argos.
IDAS, confident de Coprée.
EUMÈNE, ſuivant de Demophon.
Enfans d'Hercule de différens âges, perſonnages muets, Gardes.

Le lieu de la ſcène eſt d'abord le veſtibule du temple de Jupiter à Athène, & enſuite le veſtibule du palais de Demophon.

LES

LES HÉRACLIDES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le vestibule du temple de Jupiter.

DÉJANIRE, IOLAS.

DÉJANIRE.

ECHAPPÉE au tyran d'Argos & de Mycène,
Puis-je enfin respirer? Sommes-nous dans Athènes?
Pour mes foibles enfans n'ai-je plus à trembler?

IOLAS.

Quel asyle plus saint pouvoit les rassembler,
Qu'un temple où leur aieul, où Jupiter réside?

DÉJANIRE.

Seul ami de la veuve & des enfans d'Alcide,

Généreux Iolas, que va-t-on m'annoncer ?
A cet asyle encor faudra-t-il renoncer ?
A ce peuple, à son Roi, Déjanire confuse
N'ose se présenter. Je sens que tout m'accuse.
De la mort d'un héros coupable sans dessein,
Ce tissu, ce poison qui dévora son sein,
Ce bûcher où périt le vengeur de la terre,
Les cris affreux d'Hercule implorant le tonnerre,
Ses regards furieux, ses traits défigurés,
En lambeaux par ses mains ses membres déchirés,
Enfin, dans les accès d'une rage insensée,
Sa malédiction sur ma tête lancée,
Sont autant de témoins soulevés contre moi.
J'atteste la nature, & l'amour, & la foi;
Je les atteste en vain: le barbare Eurysthée
M'abhorre, & veut, par-tout, que je sois détestée.
Sa haine infatigable en tout lieu nous poursuit.
Le crime nous assiège, & la pitié nous fuit.
Ainsi, traînant par-tout sa misère profonde,
Le sang de Jupiter est le rebut du monde.

IOLAS.

Espérez tout d'un roi qui sut, presqu'en naissant,
De quel prix est dans l'homme un cœur compatissant.
Il n'a point oublié qu'exilé dans l'Eubée,
Aux mains de l'étranger son enfance est tombée:
Il n'a point oublié que son père, aux enfers,
Par l'amitié d'Hercule a vu briser ses fers;

Que des rois le plus juſte & le plus ſecourable,
Théſée, aux ſupplians fut toujours favorable;
Qu'ennemi des tyrans, il les a combattus.
Digne ſang d'un héros, il en a les vertus;
Et ſon illuſtre fils vient de vous faire entendre
Quel appui dans ces lieux vous avez droit d'attendre.
Que n'avez-vous pu voir avec quelles couleurs
A la cour de ſon père il a peint vos malheurs!
La honte de la Grèce eſclave d'Euryſthée,
La majeſté des dieux par leur ſang atteſtée,
L'inviolable droit des aſyles ſacrés,
Des enfans, une mère au déſeſpoir livrés,
Un intérêt encore & plus vif & plus tendre,
Pénétroient tous les cœurs étonnés de l'entendre.
Il a vu ſuppliante, & preſqu'à ſes genoux,
Cette fille ſi digne & d'Hercule & de vous:
A ſa voix, à ſes pleurs, ce cœur fier & ſenſible
A paru s'enflammer d'un courage invincible;
Et pour vous, je crois voir conſpirer en ce jour
La gloire & la vertu, la juſtice & l'amour.

DÉJANIRE.

Pardonne à Déjanire une plainte importune.
Mes frayeurs ſont l'effet d'une longue infortune.
Mon cœur trompé cent fois, n'oſe plus eſpérer.
Mais le prince revient.

IOLAS.

Il va vous raſſurer.

SCÈNE II.

STÉNÉLUS, DÉJANIRE, IOLAS.

DÉJANIRE.

Appui des malheureux, qu'allez-vous nous apprendre?
Votre père ?...

STÉNÉLUS.

En ces lieux, Madame, il va se rendre.

DÉJANIRE.

Nous est-il favorable ?

STÉNÉLUS.

En avez-vous douté ?
Les nœuds du sang, les droits de l'hospitalité,
Les droits encor plus saints de la reconnoissance,
Et ceux de la foiblesse, & ceux de l'innocence,
Sont pour lui des liens qu'il ne rompra jamais,
Madame ; & vos enfans sont les siens désormais.

DÉJANIRE.

Vous voulez dans mon cœur affermir l'espérance,
Prince ; & dans vos regards je vois moins d'assurance
Daignez parler sans feinte & ne me rien cacher :
Ce peuple à votre voix s'est-il laissé toucher ?

STÉNÉLUS.

Vous ſavez que d'Argos Athène eſt la rivale.
La guerre aux deux partis également fatale,
N'a pu les voir encor ni vaincus ni vainqueurs ;
Et tantôt la fortune enfle ici tous les cœurs,
Tantôt l'adverſité les conſterne & les glace.
Nous paſſons tour-à-tour de la crainte à l'audace ;
Et toujours incertains, & toujours curieux,
De nos perplexités nous fatiguons les dieux.
Il ſemble que le ciel nous doive des miracles.
Aujourd'hui même encor on attend des oracles ;
Et ſelon leur préſage, heureux ou malheureux,
L'Athénien ſera timide ou généreux.
Enfin parmi le trouble où nous met leur attente,
Un Envoyé d'Argos arrive, ſe préſente,
Nous annonce la paix ; & le peuple à grand bruit
Au palais de mon père à l'inſtant le conduit.

DÉJANIRE.

Ah ! nous ſommes perdus, s'il conſent à l'entendre.
Foibles & malheureux, qu'avons-nous à prétendre ?
Et ce peuple en ces murs voudra-t-il nous garder,
Si pour notre défenſe il faut tout haſarder ?
Non, c'en eſt fait, je vois le ſort qu'on nous prépare.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, STÉNÉLUS, OLIMPIE, IOLAS.

DÉJANIRE.

Viens, ma fille. On nous livre à l'oppreſſeur barbare.
Dans mon ſang à loiſir ſa main peut ſe baigner :
La paix eſt à ce prix, & l'on va la ſigner.

OLIMPIE.

Père d'Hercule ! ô toi qu'en ce temple on adore,
Pour combler nos malheurs que manque-t-il encore ?
Ce temple ſert d'aſyle aux plus vils des mortels ;
Nous ſeuls on nous pourſuit juſqu'au pied des autels.
Quel ſort pour les enfans du maître du tonnerre !
Tu règnes dans les cieux, nous rampons ſur la terre.
C'eſt trop long-tems gémir. Non, malheureux enfans !
De la honte des fers c'eſt moi qui vous défends.

DÉJANIRE.

Toi !

OLIMPIE.

L'excès du malheur nous rend tout légitime.
Je ſerai dans ce temple & prêtreſſe & victime.

STÉNÉLUS.

Quoi, Madame ! eſt-ce à vous de penſer que le ſort
Ne vous laiſſe en ces lieux d'autre eſpoir que la mort ?

Et quand même un vain peuple, en ses conseils timides,
N'auroit pas la justice & la gloire pour guides,
Me croiriez-vous injuste & foible comme lui?
Non, tant que je respire il vous reste un appui.
Mon père a sur le trône un devoir qui l'enchaîne;
Mais je suis affranchi de cette indigne gêne;
Et j'ai quelques amis, qui ne rougiront pas
D'imiter mon exemple, & de suivre mes pas.
Nous irons dans Argos faire pâlir le crime.
La révolte assoupie aisément se ranime:
La haine qu'aux tyrans porte un peuple opprimé
Est un brasier couvert, sous le trône enfermé.
Il s'enflamme d'un souffle.

DÉJANIRE.

Espérance inutile!
Dans mes malheurs Athène est mon dernier asyle.
Tout le reste est soumis.

STÉNÉLUS.

A la nécessité.
Mais la vertu renaît avec la liberté.

DÉJANIRE.

Ah! de notre ennemi l'ambassadeur s'avance.
Je frémis. Viens, ma fille, évitons sa présence.
Courons vers mes enfans.

STÉNÉLUS.

Non. Le roi va venir;
Et c'est dans ce moment qu'il faut nous réunir,
Madame: demeurez.

Ses enfans, nés ſujets, n'ont pu ceſſer de l'être.
Sa mère les dérobe au pouvoir de leur maître ;
Et ce roi généreux redemande aujourd'hui
Des ſujets dont lui-même il veut être l'appui.

DÉJANIRE.

Dis plutôt l'aſſaſſin. Vous êtes mon refuge,
Seigneur : daignez m'entendre, & ſoyez notre juge.
Vous ſavez les périls par Hercule éprouvés :
Au bout de l'univers ſes travaux ſont gravés.
Je pardonne au tyran dont ſa gloire eſt l'ouvrage :
Il n'a fait qu'exercer ſa force & ſon courage ;
Et par ces longs travaux, qui n'ont pu le dompter,
Lui-même au rang des dieux l'a contraint de monter.
Mais avec ſes enfans, qu'il craint déjà ſans doute,
Sa haine prévoyante a pris une autre route.
De cette haine un jour ils pourroient triompher ;
Et n'oſant les combattre, il veut les étouffer.
Ce n'eſt point un ſoupçon, ce n'eſt point une injure :
C'eſt la vérité même. Oui, grand roi, je le jure,
Par ce ſang glorieux qu'à vos pieds je défends,
Par ces ſacrés autels qu'embraſſent mes enfans :
Euryſthée a ſigné leur ſentence mortelle.
Sans les ſoins vigilans de cet ami fidèle,
La mère & les enfans, au fond d'une priſon,
Etoient réduits au choix du fer ou du poiſon.
Seigneur, un jour plus tard, ſans pitié, ſans reſſource,
Du plus beau ſang des dieux on tariſſoit la ſource.

SCÈNE IV.

COPRÉE, DÉJANIRE, OLIMPIE, STÉNÉLUS, IOLAS, DEMOPHON.

COPRÉE.

QUE vois-je ? Déjanire !
En ces lieux ! au moment qu'à la paix tout conspire !

STÉNÉLUS.

Oui, c'est elle, Coprée. Elle est libre en ces lieux.
Elle y trouve un asyle, elle y trouve ses dieux.
(*à Demophon*).
Seigneur, voilà l'épouse & la fille d'Alcide.
Daignez les rassurer. L'infortune est timide.

DEMOPHON.

Madame, en ces États quel destin vous conduit ?

DÉJANIRE.

Mes malheurs. O grand roi ! qui n'en est pas instruit ?
Vous voyez devant vous une mère, une épouse,
Trop célèbre en ces lieux par sa fureur jalouse,
Par la mort d'un héros dans mes bras consumé
D'un feu cruel, d'un feu par l'enfer alumé.
C'étoit peu de pleurer dans ma douleur profonde
Une erreur qui d'Hercule avoit privé le monde ;

Et dans mon désespoir résolue à mourir ;
Vingt fois au fer vengeur j'ai voulu recourir.
Une pitié cruelle a secouru ma vie.
J'y renonce, & consens qu'elle me soit ravie.
Mais qu'ont fait mes enfans, pour être enveloppés
Dans la proscription dont mes jours sont frappés ?
Seigneur, livrez leur mère aux mains de l'homicide ;
Mais respectez en eux la mémoire d'Alcide.
Respectez la foiblesse & le malheur unis.
Ils sont nés de mon sang, ils en sont trop punis !
La fuite, l'abandon, la mort ou l'esclavage,
Des fils de Jupiter sont l'affreux héritage.
Les dieux, peut-être las de les persécuter,
Vous les livrent : daignez ne les pas rebuter.
Je vous les abandonne.

COPRÉE.

Et moi je les réclame.

DÉJANIRE.

Toi, barbare !

DEMOPHON (*à Coprée*).

Parlez.

STÉLÉNUS (*à Déjanire*).

Rassurez-vous, Madame.

COPRÉE.

Seigneur, d'un souverain vous connoissez les droits.
Hercule d'Eurysthée avoit subi les loix.

Argos le sait, Mycène en a frémi d'horreur ;
Mais le nom d'Eurysthée y répand la terreur.
Au timide intérêt la justice succombe :
On ne nous connoît plus : Hercule est dans la tombe.
Nul mortel à son sang n'ose offrir son appui.
Un cruel les rend tous aussi cruels que lui.
Telle est l'extrémité du péril où nous sommes.
Oubliés par les dieux, rebutés par les hommes ;
D'un œil compatissant si vous ne nous voyez,
Seigneur, c'est à la mort que vous nous envoyez.
D'Hercule à vos genoux voyez tomber la veuve.
Qu'en faveur de son sang la pitié vous émeuve.
Ce sont des supplians qui vous tendent les mains,
Des enfans délaissés du reste des humains,
Des orphelins plaintifs, dont la voix vous implore
Des parens malheureux, dignes de vous encore ;
Ce sont les fils d'Hercule ; ils n'espèrent qu'en vous
C'est pour eux que leur mère embrasse vos genoux.
Tenez-leur lieu d'ami, de défenseur, de père,
De maître, s'il le faut. L'excès de ma misère
Met enfin mon orgueil & ma constance à bout.
Qu'ils vivent, c'est assez : je me soumets à tout.
Par mon abaissement jugez de ma tendresse ;
Jugez sur-tout, jugez du péril qui les presse.

DEMOPHON.

Le croirai-je, Coprée ? Un monarque en son sein
Auroit pu concevoir un si lâche dessein !

COPRÉE.

Toute excuſe avilit la majeſté ſuprême.
Un roi n'a point de juge : il répond de lui-même ;
Et l'emploi que le mien daigne me confier,
Défend que je m'abaiſſe à le juſtifier.
Je ne pénètre point dans ſes conſeils auguſtes.
C'eſt à vous, comme à moi, de penſer qu'ils ſont juſtes.
Ce ſont vos droits en lui que vous aviliſſez.
Roi, reſpectez un roi ; ſujets, obéiſſez.

OLIMPIE.

Nous ſujets ! nous le ſang d'un dieu dont le tonnerre
Briſe, quand il lui plaît, les trônes de la terre !
Si ſans vouloir régner Hercule a fait des rois,
De la fière Junon s'il a ſubi les loix,
Si ſa valeur, utile à tout ce qui reſpire,
N'a pu ſe renfermer dans les ſoins d'un empire ;
A-t-il donc ceſſé d'être, en faiſant des ingrats,
Au moins l'égal des rois protégés par ſon bras ?
Et ſi de ſes enfans l'infortune profonde
Les condamne à ſervir, qui ſera libre au monde ?
Comme à nous d'un héros le ſang vous fut tranſmis,
Seigneur : dignes rivaux & généreux amis,
Ainſi que leurs dangers leur gloire fut commune.
Nous n'avons pas comme eux une égale fortune :
Vous régnez ; nous fuyons. Mais le ſort peut changer,
Aux rois, par votre exemple, apprenez à venger

Les descendans des dieux qu'ose opprimer un traître.
Si nous sommes proscrits, vos neveux peuvent l'être;
Hélas! peut-être un jour, comme nous malheureux;
Ils chercheront l'appui d'un prince généreux;
Peut-être que leur sort dépend de votre exemple;
Que, pour vous imiter, l'avenir vous contemple;
Et que les justes dieux leur feront éprouver
L'accueil qu'à vos genoux nos malheurs vont trouver.
Vous seul, entre vingt rois, au fer de l'homicide
Vous aurez dérobé la famille d'Alcide!
Quelle gloire pour vous, grand roi! Du haut des cieux;
Thésée en est jaloux: il a sur vous les yeux;
Et fier en ce moment de vous avoir fait naître,
A ses propres vertus il va vous reconnoître.
Il domptoit les tyrans, & vous les braverez.
Il nous eût défendus, & vous nous vengerez.

DEMOPHON (*à Olimpie*).

Je suis fils de Thésée; & ce nom seul décide
Du devoir qui m'attache à la race d'Alcide.
(*à Coprée*).
Seigneur, mon peuple est libre, & ses murs sont ouverts
A tout homme accablé sous d'injustes revers.
Argos eut de sa foi des preuves signalées,
Lorsque de vos guerriers les veuves désolées
Pour forcer les Thébains d'inhumer leurs époux;
Vinrent du roi mon père embrasser les genoux.

Vous ſavez s'il trompa leur timide eſpérance ?
Ici les malheureux ſont tous en aſſurance.

DÉJANIRE.

Digne ſang d'un héros, grand roi, vous l'imitez.

DEMOPHON.

Mais, Madame, en ces lieux mes droits ſont limités;
Et des grands intérêts qu'en mes mains on dépoſe,
Sans l'aveu de l'État jamais je ne diſpoſe.
J'aſſemblerai mon peuple.

STÉNÉLUS.

Et devant lui, ma voix
Invoquera pour vous la nature & les loix.

COPRÉE.

Ce peuple entre eux & nous balancera peut-être;
Et je déclare au nom de mon roi, de leur maître,
Seigneur, que ſur mes pas réſolu de marcher,
Si je ne les ramène, il viendra les chercher.
Songez que ſon armée occupe vos frontières,
Que ces murs contre lui ſont vos ſeules barrières;
Qu'un mot dans ſes états le fait ſe retirer,
Qu'au centre de l'Attique un mot peut l'attirer.
Ou la guerre, ou la paix: choiſiſſez.

DEMOPHON.

Quelle audace!

STÉNÉLUS.

Athène va ſavoir que ton roi la menace;

Et lui-même il ſaura, ſi mon père y conſent,
Quel pouvoir a ſur nous cet orgueil menaçant.

(*Coprée ſort*).

DEMOPHON.

Que j'aime à voir en toi ce généreux courage !
Oui, mon fils, nous allons faire tête à l'orage.
Près du peuple aſſemblé tu ſeras leur appui.
Je ſais quel aſcendant ton exemple a ſur lui :
J'ai vu dans les combats ſon ardeur à te ſuivre.
Mais, dans un digne fils, heureux de me ſurvivre ;
Tes exploits à mon cœur ſont plus chers que les miens ;
Notre gloire eſt commune, & mes droits ſont les tiens.

OLIMPIE.

O Roi, l'honneur du trône !

DÉJANIRE.

O vertu que j'adore !
Quelle reconnoiſſance !

DEMOPHON.

Il n'eſt pas tems encore,
Madame. Dans ce temple, attendez les effets
Du zèle qui m'anime, & des vœux que je fais.

DÉJANIRE (*à Iolas*).

Ami, ſuivez leurs pas ; & nous, allons, ma fille
Embraſſer aux autels ma tremblante famille.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

COPRÉE, IDAS.

COPRÉE.

Puis-je voir Iolas ?

IDAS.

Seigneur, il va venir.
Mais dans ces murs encor qui peut vous retenir ?

COPRÉE.

L'espoir que j'ai fondé sur les troubles d'Athène.
Thésée en fut chassé par l'envie & la haine.
Des murs qu'il a peuplés lui-même il s'est banni,
Et du bien qu'il a fait les ingrats l'ont puni.
Son fils est plus heureux : je sais qu'on le révère.
Mais lui-même, on l'observe avec un œil sévère ;
Et plus à son pouvoir on semble déférer,
Plus chaque jour l'expose à se voir censurer.
Au seul nom de la paix tout ce peuple en tumulte
S'assemble autour de moi, délibère, consulte,

Au temple d'Eleusis interroge Cérès ;
Et tous ces mouvemens que j'observe de près,
Me font voir qu'il est las du péril qui l'assiège.
Enfin, si de ma ruse on évite le piège,
Tu sauras quels ressorts il me reste à mouvoir.
Laisse-nous.

SCÈNE II.

IOLAS, COPRÉE.

IOLAS.

QUI t'a fait demander à me voir?
Viens-tu de ton tyran m'étaler les promesses?
Ou viens-tu m'annoncer ses fureurs vengeresses?
Au sang qu'il a proscrit dévoué pour jamais,
Je brave ses fureurs, j'abhorre ses bienfaits.
Sa mort est mon espoir, sa vie est mon supplice.
Tel est mon cœur. Essaie à t'en faire un complice.

COPRÉE.

Ce seroit mal connoître un homme tel que toi,
Que prétendre ébranler son courage ou sa foi.
Envoyé d'un tyran, qui n'est que trop à craindre,
A parler son langage il m'a fallu contraindre.
Mais libre d'un emploi dont mon cœur a frémi
J'ai voulu sans témoins te parler en ami.

IOLAS (*avec un dédain amer*).

En ami !

COPRÉE.

Penses-tu que ta triste patrie
Du barbare Eurysthée approuve la furie ?

IOLAS.

La servir, n'est-ce pas l'approuver ?

COPRÉE.

Ah ! sans toi,
Son règne étoit passé. Tu nous a perdus.

IOLAS.

Moi !

COPRÉE.

Le jour qu'à ces enfans tu fis prendre la fuite,
Le peuple étoit ému, la garde étoit séduite :
Tu n'avois qu'à paroître ; & par un coup d'éclat,
Tu sauvois tes amis, & ta gloire, & l'État.
Oui, ta gloire : à nos yeux ta frayeur l'a ternie.
Est-ce à l'ami d'Hercule à fuir la tyrannie ?
Ah ! s'il osoit m'en croire ! ...

IOLAS.

Eh bien, oui, je t'en croi.
Partons. En te suivant je n'expose que moi.

COPRÉE.

Voilà ce qui du peuple a ralenti le zèle.
Il se voit soupçonné ; peut-il être fidèle ?
« Où sont-ils ces enfans qu'on me donne à venger,
» Dira-t-il ; & pourquoi cet asyle étranger ?

» N'eſt-ce pas moi ſur-tout que leur ſalut regarde ?
» N'oſe-t-on les remettre en mes mains, ſous ma garde ?
» Et ſi de leur patrie on a déſeſpéré,
» Eſt-il, pour eux, au monde un aſyle aſſuré » ?
Mais s'il voit dans ſon ſein la famille d'Alcide
Lui dire, en défiant le fer de l'homicide :
« Je te préfère à tout, pour toi j'ai tout quitté ;
» Je ne veux pour rempart que ta fidélité » ;
De quel zèle animés les cœurs d'intelligence,
Vont pour elle à l'inſtant reſpirer la vengeance !
Tu le verras, ce peuple, accourir ſur tes pas,
Entourer ces enfans, les porter dans ſes bras,
Et révérant d'un dieu les vivantes images,
Leur offrir à l'envi ſon ſang & ſes hommages.
[illegible] leur ſont ouverts : ils n'ont qu'à s'y montrer ;
Euryſthée à jamais perd l'eſpoir d'y rentrer.
Chaſſé d'Argos, preſſé par les armes d'Athène,
Abandonné des ſiens, ſa ruine eſt certaine ;
Et ſur lui le fléau de la calamité
Expira de vos maux la longue impunité.
A ma franchiſe enfin tu dois me reconnoître :
Tu vois quel ſoin m'anime, & que je ſuis.... !

IOLAS.

Un traitre.

COPRÉE.

Et pourquoi le ſerois-je ? Un cruel oppreſſeur
M'auroit-il inſpiré ſa rage ou ſa noirceur ?

Quel esclave assez vil, quel si lâche complice
Voudroit, pour lui, traîner l'innocence au supplice ?

IOLAS.

Dans toute son horreur tu peins la trahison.
Ton cœur n'a pas du moins aveuglé ta raison ;
Et j'aime à voir en toi ce sentiment du crime,
Qui te poursuit encor sur le bord de l'abîme.
Il ne tiendra qu'à toi, qu'éclairé par le tems,
Je me confie un jour à tout ce que j'entends.

COPRÉE.

Quel garant te faut-il de plus ?

IOLAS.

L'expérience.
Car enfin, d'Eurysthée as-tu la confiance ?

COPRÉE.

Oui.

IOLAS.

Tu nous trahis donc l'un ou l'autre ; & je croi
Devoir douter encor si c'est ton maître ou moi.

COPRÉE.

C'en est trop.

SCÈNE III.

STÉNÉLUS, LE PEUPLE, IOLAS, COPRÉE; & dans le temple, DÉJANIRE, OLIMPIE, & les autres enfans d'Hercule.

(*Le temple s'ouvre à l'arrivée de Sténélus & du peuple.*)

STÉNÉLUS.

VENEZ, peuple, & voyez quelle offrande
Un ennemi superbe aujourd'hui nous demande,
Les voilà ces proscrits, rebutés en tout lieu,
Ces restes délaissés du sang d'un demi-dieu.
De l'oubli des bienfaits mémorables exemples !
Hercule, à qui vos mains ont élevé des temples,
Voit à vos pieds sa veuve & ses fils supplians,
Réclamer du malheur les droits humilians.
Et l'hospitalité leur seroit refusée !
Et les enfans d'Hercule aux enfans de Thésée,
Auroient en vain tendu leurs innocentes mains !
Peuple, on nous croit ingrats, on nous croit inhumains;
Ou plutôt on nous croit trop foibles, trop timides
Pour oser dans nos murs garder les Héraclides !
Allons-nous mériter cet arrogant mépris ?
La paix nous sera-t-elle accordée à ce prix ?

Et d'un tribut de ſang faut-il qu'elle dépende ?
Eſt-ce un vainqueur qui parle, un maître qui commande ?
Ah ! ſi lorſque la Crète exigeoit tous les ans
Qu'Athène au Minotaure expoſât ſes enfans,
Théſée eût écouté les conſeils de la crainte ;
Quel ſang n'eût pas rougi le fatal labyrinthe !
Un ſort pareil attend ces proſcrits malheureux.
Faiſons ce que Théſée eût fait encor pour eux.
Il s'agit des enfans du protecteur du monde ;
Et l'on veut ſur leur ſort qu'un oracle réponde !
Eſt-il donc ſur leur ſort permis de balancer ?
Et conſulter le ciel n'eſt-ce pas l'offenſer ?
Ah ! ſuivons de nos cœurs les mouvemens intimes,
Sans chercher nos devoirs dans le flanc des victimes.
Notre oracle eſt celui dont Théſée autrefois
Pour ſauver vos parens interrogea la voix.
Cet oracle eſt l'honneur : il n'en voulut point d'autre.
Laiſſez-nous l'imiter : notre gloire eſt la vôtre.

COPRÉE.

J'entends parler ici de malheurs accablans ;
Je vois des fugitifs éperdus & tremblans ;
Et de tant de frayeur je cherche en vain la cauſe.
Où ſont-ils ces dangers, ces malheurs qu'on ſuppoſe ?
Athéniens, mon roi ne peut-il rappeler
Ses ſujets les plus chers, que pour les immoler ?
Je viens les réclamer au nom de leur patrie ;
Je viens les arracher des bras d'une furie,

Que leur père, embraſé d'un poiſon dévorant,
De malédictions a chargée en mourant.
« Gardez-vous, a-t-il dit, d'une femme égarée.
» Sur-tout de mes enfans qu'elle ſoit ſéparée.
» Sauvez un nouveau crime à ſon bras furieux.
» L'exemple de Médée eſt préſent à vos yeux ».

DÉJANIRE.

Perfide! ajoute encore à mon ſort déplorable.
Oui, peuple, une douleur affreuſe, intolérable;
Dut rendre mon époux injuſte en ſa fureur.
Ce n'étoit point à lui d'excuſer mon erreur.
Neſſus avoit trompé ma foibleſſe crédule.
Mais les dons de Neſſus faiſoient périr Hercule;
Et de ma main fatale il les avoit reçus.
Il a dû m'imputer les crimes de Neſſus.
Mais la Grèce, mais toi, mais celui qui t'envoie,
Inſenſibles témoins des pleurs où je me noie,
Me croyez-vous coupable en voyant ma douleur?
Eſt-ce ainſi que Médée a pleuré ſon malheur?
Ah! que ce doute horrible à vos yeux ſe diſſipe,
Athéniens. Daignez me juger comme Œdipe.
Errant, banni, privé du céleſte flambeau,
Il vint vous demander un aſyle, un tombeau:
Il l'obtint; & chez vous ſa cendre révérée,
Eſt, contre les Thébains, votre garde aſſurée.
Le crime environnoit ce vieillard gémiſſant;
Mais au fond de ſon cœur il étoit innocent.

Pour aſyle il choiſit l'autel des Euménides ;
Il oſa l'embraſſer de ſes mains parricides ;
Et celles dont le crime irrite la fureur,
Dans ce roi malheureux firent grace à l'erreur.
J'oſe vous demander à ſuivre ſon exemple.
Ses juges ſont les miens. Menez-moi dans leur temple ;
Et ſi j'ai pu former un barbare deſſein,
Je veux que leurs ſerpens me déchirent le ſein.
Je les atteſterai, ces Déités terribles ;
J'appelerai ſur moi leurs vengeances horribles,
Hercule ; & ſi mon cœur ceſſa de t'adorer,
J'abandonne aux enfers leur proie à dévorer.

COPRÉE.

Coupable ou non, Madame, il eſt tems de me ſuivre.
Votre roi vous pardonne, & vous permet de vivre.

DÉJANIRE.

De vivre ! Ah, l'inhumain ! s'il a ſoif de mon ſang,
Que pour s'en aſſouvir il épuiſe mon flanc,
Et qu'on ſauve à ce prix le ſeul bien qui me reſte :
J'y conſens, & c'eſt vous, grand Dieu, que j'en atteſte.
Mais je veux te confondre, exécrable impoſteur.
D'un parricide en moi, l'on redoute l'auteur,
Et du dernier opprobre accablant ma miſère,
On veut voir mes enfans ſéparés de leur mère :
Eh bien, je m'en ſépare, & loin d'eux pour toujours
Dans l'exil, dans les fers, je vais traîner mes jours.

Athéniens,

Athéniens, soyez leur appui, leur refuge;
Et qu'on me traite seule en esclave transfuge.
Ma crédule imprudence & ma témérité,
Quel que soit mon malheur, l'auront trop mérité.
Viens, barbare, à ton roi moi-même je me livre.
Si c'est moi qu'il attend, je consens à te suivre.
S'il a craint ma fureur, le voilà rassuré.
Viens. — Adieu, mes enfans. Mon cœur est déchiré!

STÉNÉLUS.

Non, Madame, & ce peuple est touché de vos larmes.
Allez, Coprée: Argos peut reprendre les armes.

COPRÉE.

Prince, on suit à votre âge un penchant généreux,
Sans daigner en prévoir les écueils dangereux.
Mais de tels dévoûmens coûtent bien de victimes;
Et ces grandes vertus font souvent de grands crimes.

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

DEMOPHON, STÉNÉLUS, DÉJANIRE, IOLAS, LES HÉRACLIDES, le Peuple.

STÉNÉLUS.

Mon père, avec nos vœux tous les vœux sont d'accord.

DEMOPHON.

Famille auguste, enfin vous voilà dans le port.

Athène est votre asyle.

DÉJANIRE.

O ville hospitalière !
Que le ciel à nos yeux refuse sa lumière,
Si jamais de nos cœurs vos bienfaits effacés....

DEMOPHON.

Pour de tels supplians peut-elle en faire assez ?
Allez ; dans mon palais mon fils va vous conduire.

SCÈNE V.

DEMOPHON, IOLAS,

DEMOPHON.

A QUELLE extrémité le ciel veut nous réduire !

IOLAS.

Seigneur, vous gémissez !

DEMOPHON.

Tu me vois confondu.
De Cérès en ces mots l'Oracle a répondu.
« Demain le nom d'Athène obtient un nouveau lustre,
» Si, pour le salut de l'État,
» Une fille d'un sang illustre
» S'immole au moment du combat ».
J'ai les traces d'un père & son exemple à suivre ;
Et fallût-il cesser de régner & de vivre,

Jamais rien de honteux ne me ſera permis.
Mais mon peuple m'eſt cher autant que mes amis.
Et ſi la voix des dieux vient à ſe faire entendre,
A quel ſoulevement ne dois-je pas m'attendre?
Quel frère, quel amant, ou quel fils inhumain
Ne laiſſeroit tomber les armes de ſa main,
S'il falloit, au ſignal de l'affreuſe mêlée,
Voir ſa ſœur, ſon amante, ou ſa fille immolée?
« Non, non, plus de victoire à ce funeſte prix »,
Diront-ils; & l'horreur va glacer les eſprits.

IOLAS.

Et l'a-t-on divulgué, cet oracle?

DEMOPHON.

Il va l'être.

IOLAS.

Ah! différez. Le ciel s'adoucira peut-être.
Laiſſez, encore un jour, ces enfans opprimés
Se livrer à l'eſpoir qui les a ranimés.
D'une mère ſur-tout épargnez la tendreſſe.

SCÈNE VI.

DEMOPHON, STÉNÉLUS, IOLAS.

STÉNÉLUS.

Seigneur, notre ennemi nous menace & nous presse.
Il a cru nous surprendre. Il s'est fait devancer
Par ces bruits d'une paix qu'il a feint d'annoncer;
Cependant vers nos murs il marchoit en silence.
Il n'a pu, grace au ciel, tromper ma vigilance.
Tout est prêt, tout m'invite & m'appelle au combat;
J'y vole.

DEMOPHON.

Il n'est pas tems. Le salut de l'État
Nous prescrit d'opposer la prudence à l'audace.

STÉNÉLUS (*à part*).

Qu'est-il donc arrivé qui l'afflige & le glace?

IOLAS (*bas à Demophon*).

Ah! Seigneur! quel moment vous laissez échapper?

DEMOPHON (*bas à Iolas*).

Et les Dieux, Iolas, puis-je aussi les tromper?

STÉNÉLUS.

En tumulte à nos coups notre ennemi s'expose.
Laissez-moi l'attaquer avant qu'il se repose.

Si je cède, ébranlé par un premier effort;
Je laisse entre eux & moi les piéges de la mort.
Si ma première attaque entraîne leur déroute,
Egarés dans leur fuite, incertains de leur route,
Je vois leurs bataillons rompus, épouvantés,
Par leur propre frayeur à nos coups présentés.
Je ne m'enivre point d'un vain desir de gloire :
J'ai prévu ma défaite ainsi que ma victoire.
J'ai su pourvoir à tout, & n'ai rien hasardé.
A chaque événement chaque poste est gardé ;
Et des tems & des lieux mon armée avertie,
N'attend que le signal d'une prompte sortie.
Enfin, du noble espoir de revenir vainqueur
J'ai pour garans les Dieux, la justice & mon cœur.
[illegible] quoi ! vous m'écoutez dans un morne silence !
Dites-moi donc au moins qui vous fait violence ?
De venger nos amis perdez-vous le dessein,
Mon père ? ah ! s'il est vrai, vous me percez le sein.
Ma vie est attachée au digne sang d'Hercule.

IOLAS.

Quoi, prince !

STÉNÉLUS.

Il n'est plus tems que mon cœur dissimule.
Oui, mon père, en servant d'illustres malheureux,
J[illegible] n'être d'abord que juste & généreux ;
Aux traits de la pitié l'amour joignant sa flamme,
Se changeoit en vertu pour entrer dans mon ame.

Et comment résister au charme intéressant
Que prête à l'innocence un danger si pressant ?
Comment à la beauté refuser son hommage,
Lorsqu'elle est du malheur la plus touchante image ?
Comment voir Olimpie & ne pas l'adorer ?
Mon père, en la servant, laissez-moi m'honorer.
Je suis digne de vous, si je suis digne d'elle.
Des plus hautes vertus son ame est le modèle.
C'est la fille d'Hercule, Hercule a des autels ;
Et ce nom seul l'élève au-dessus des mortels.

DEMOPHON.

Olimpie à vos vœux seroit-elle sensible ?

STÉNÉLUS.

Pouvoit-elle éprouver, dans ce moment terrible,
Quelque autre sentiment que celui du malheur ?
Et l'amour peut-il naître au sein de la douleur ?
Ah ! loin d'appesantir cette chaîne importune
Dont souvent les bienfaits accablent l'infortune,
Au moins dans le malheur respectons sa fierté,
Et laissons à son cœur toute sa liberté.

IOLAS.

Je réponds de ce cœur, prince.

STÉNÉLUS.

Il veut que j'espère,
Seigneur : vous l'entendez ; & vous êtes mon père.

DEMOPHON.

A des soins plus pressans, mon fils, vous vous devez.
Mais si jusqu'à son cœur vos vœux sont élevés,
Méritez-la ; soyez aux yeux d'Hercule même
Digne par vos vertus que sa fille vous aime.

STÉNÉLUS.

Qu'entends-je ? à ses transports mon cœur ne suffit pas.
J'embrasse vos genoux, & je vole aux combats.

DEMOPHON.

Non, je vous le défends : ce mot doit vous suffire.
Quelque ardeur que la gloire ou l'amour vous inspire,
Modérez-vous ; soyez en défense ; & demain
Attendez, pour combattre, un ordre de ma main.

SCÈNE VII.

DEMOPHON, IOLAS.

DEMOPHON (*à son fils qui s'éloigne*).

MALHEUREUX ! quelle joie, en un tems plus prospère,
Ce vertueux amour eût causée à ton père !
Allons, s'il est possible, obtenir en secret
Que les Dieux adoucis révoquent leur décret ;
Ou voir s'il est un cœur qu'enflamme assez la gloire,
Pour vouloir de son sang nous sceller la victoire ?

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le vestibule du palais de Demophon.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIMPIE, IOLAS.

OLIMPIE.

LE jour luit, & l'armée est encore immobile !
Nous auroit-on flatté d'un espoir inutile ?
Non, Sténélus commande ; & s'il a différé,
J'en augure un triomphe encor plus assuré.
Hïer, à tout un peuple inspirant son courage,
Comme il étoit tranquille au milieu de l'orage !
Et d'un fourbe insolent comme il sut d'un coup-d'œil,
Défier la menace & confondre l'orgueil !
O toi qui fus témoin des triomphes d'Alcide,
N'étoit-ce pas ainsi que son ame intrépide
(S'il daignoit quelquefois partager ses lauriers)
A dompter les tyrans animoit ses guerriers ?

Quel digne ſoin pour lui, s'il eût, dans ſa vieilleſſe,
Du vaillant Sténélus pu former la jeuneſſe!
Il auroit reconnu le ſang de ſon ami;
Sur les pas de Théſée il l'auroit affermi;
Et peut-être, à ſa mort, en lui léguant ſes armes,
Il eût choiſi ſa main pour eſſuyer nos larmes!

IOLAS.

Où laiſſez-vous, Madame, égarer vos eſprits?

OLIMPIE.

Des vertus d'un héros notre eſtime eſt le prix.

IOLAS.

Votre eſtime! Ah! je crains un ſentiment plus tendre.

OLIMPIE.

Quel qu'il ſoit, il eſt juſte.

IOLAS.

Il a droit d'y prétendre,
Je le ſais. Mais, hélas!

OLIMPIE.

Puis-je aſſez le chérir,
Quand pour nous à la mort il brûle de courir?
Et quel ſeroit, dis-moi, cet orgueil inflexible,
Qui pour tant de vertus me rendroit inſenſible,
Moi qui de tous les miens lui devrai le ſalut?
Ah! ſi des malheureux l'amour eſt le tribut,

Qu'il en reçoive au moins le noble & pur hommage.

IOLAS.

Fille d'Hercule !

OLIMPIE.

Eh bien, j'adore son image.
Avant de me blâmer, condamne les mortels
Dont le culte aux héros élève des autels.
J'aime en lui le vengeur, l'appui de ma famille.
À cet amour Hercule eût reconnu sa fille.

IOLAS.

Ah! loin de le blâmer cet amour généreux,
Je ne demande au ciel que de le rendre heureux.
Mais, Olimpie !

OLIMPIE.

Eh bien !

IOLAS.

Une amitié vulgaire
Croiroit devoir encor vour flatter ou se taire;
Et tels sont nos malheurs, à ne vous rien céler,
Qu'il paroît inhumain de vous les révéler.
Athène en ce moment penche vers sa ruine..

OLIMPIE.

Athène !

IOLAS.

Et sur l'autel de Cérès Eleusine,
Une vierge immolée au salut de l'État
Peut seule, en sa faveur, décider le combat.

OLIMPIE.

De cela seul dépend la fortune d'Athène ?

IOLAS.

Sans ce grand dévoûment sa défaite est certaine ;
Mais le ciel vous protège & vous venge à ce prix.

OLIMPIE.

Les Dieux seront contens, le conseil en est pris.
Qu'on s'apprête au combat, la victime est offerte.

IOLAS.

Qui ?

OLIMPIE.

Moi.

IOLAS.

Vous !

OLIMPIE.

A tes yeux mon ame s'est ouverte :
Tu me connois, tu sais par quel lien caché,
A la vie aujourd'hui mon cœur est attaché ;
Mais l'amour dans ce cœur n'est point une foiblesse.
Digne de mon courage, il en a la noblesse.
Je sais que des débris du destin le plus beau,
La gloire est le seul bien qui nous suive au tombeau ;
Hercule à ses enfans l'a laissée en partage ;
Et mon sang doit payer un si noble héritage.

IOLAS.

Dans le cœur d'une mère, ah! c'eſt porter la mort.
Eloignons-nous plutôt de ce funeſte bord.

OLIMPIE.

Nous, fuir! quand les deſtins, à nos vœux moins contraires,
Ne veulent que mon ſang pour rançon de mes frères!
Que diroit-on de nous, en voyant, d'un côté,
Un peuple généreux, pour notre liberté,
S'expoſer aux fureurs d'une guerre ſanglante;
De l'autre, des ingrats que la mort épouvante,
Le laiſſer, en fuyant, au milieu du danger,
Dont le trépas d'un ſeul eût pu le dégager?
Mourons; c'eſt un triomphe, & non pas un ſupplice.
Non, ne vous flattez pas que mon cœur s'aviliſſe,
Dieux jaloux: pourſuivez les enfans d'un rival,
D'un héros que ſa gloire a rendu votre égal;
Plus forts que le malheur, toute votre colère
Ne les rendra jamais indignes de leur père.
Mon ſort dépend de vous, mon cœur dépend de ſoi;
Et malgré vous du moins mes vertus ſont à moi.
C'en eſt aſſez, ami, je ſuis fille d'Alcide.

IOLAS.

Ah! ſon ſang vous anime, & ſa vertu vous guide.
Mais....

OLIMPIE.

Vas voir Demophon. Que l'autel ſoit paré,
Que les fleurs, le bandeau, le fer ſoit préparé.

Mon cœur eſt pur.

IOLAS.

O Dieux! ô vertueuſe fille!

OLIMPIE.

Je m'immole à ma gloire ainſi qu'à ma famille;
Je m'immole au héros dont le bras nous défend.
Qu'on me mène à l'autel, & qu'il ſoit triomphant.

IOLAS.

O dévoûment funeſte autant que magnanime!
Puis-je le condamner ou l'approuver ſans crime?
De votre ſort, Madame, accablé, mais jaloux,
Adieu, je vais combattre & mourir après vous.

OLIMPIE.

Je vous laiſſe, Iolas, un plus ſaint miniſtère:
Vivez pour eſſuyer les larmes d'une mère.
Penſez que de ſes jours vos ſoins me ſont garans;
C'eſt aſſez d'un héros pour vaincre nos tyrans.
Laiſſez à Sténélus l'honneur de la victoire.
A la ſimple amitié ſacrifier ſa gloire,
C'eſt un de ces devoirs qu'il faut aimer pour eux:
Moins ils ſont éclatans, plus ils ſont généreux.
Mais voici Déjanire; ami, cachez vos larmes.

SCÈNE II.

DÉJANIRE, OLIMPIE.

DÉJANIRE.

Ah ! pourquoi nous livrer à d'injustes alarmes,
Ma fille? on est bien loin de nous abandonner.
Le signal du combat que le roi va donner,
S'annonce à la faveur des plus heureux auspices.
On dit qu'à nos souhaits tous les Dieux sont propices ;
Et déjà les autels fument de toutes parts :
Déjà le peuple en foule inonde les remparts ;
Et dans ses vœux ardens pour un prince qu'il aime,
Le croiras-tu, ma fille? il te nomme toi-même,
Il dit qu'à ton hymen destiné par le roi,
Sténélus va combattre & va vaincre pour toi.

OLIMPIE (*à part*).

J'étois aimée, ô Dieux !

DÉJANIRE.

Qui nous l'eût dit, ma fille,
Qu'aujourd'hui tu serois l'espoir de ta famille ?
Qu'il m'est doux de fonder son bonheur sur le tien,
Et de voir tous les cœurs d'accord avec le mien !
Je vais bientôt finir ma course douloureuse ;
Mais je meurs sans regrets si ma fille est heureuse.

OLIMPIE (*à part*).

Quel supplice !

DÉJANIRE.

D'où vient cet air sombre & distrait ?
De si beaux nœuds pour toi seroient-ils sans attrait ?
Et du cœur d'un héros souveraine adorée,
Te crois-tu par ses vœux foiblement honorée ?
Après tant de périls & de calamités,
Un instant met le comble à nos félicités :
N'y sois pas insensible ; & reçois avec joie
Les biens inespérés que le ciel nous envoie.

OLIMPIE.

Ah ! fûtes-vous heureuse ?

DÉJANIRE.

Un cœur foible & jaloux
Empoisonnoit en moi le bonheur le plus doux.
Mais la gloire & l'amour me payoient de mes larmes ;
Et le tourment d'aimer avoit pour moi des charmes.
Un destin plus tranquille est promis à ton cœur.
La paix auprès de toi va fixer ton vainqueur ;
Et cher à son amante, & toujours digne d'elle,
Il sera trop heureux pour n'être pas fidele.

OLIMPIE.

O ma mère !

DÉJANIRE.

En un jour que ton ſort eſt changé !

OLIMPIE.

Ce jour n'eſt pas fini.

DÉJANIRE.

Le ciel interrogé

A nos vengeurs, ma fille, a promis la victoire.

OLIMPIE (*à part.*)

A quel prix !

DÉJANIRE.

Sténélus reviendra plein de gloire.

OLIMPIE (*à part.*)

Quel retour !

DÉJANIRE.

Et couvert d'un éclat immortel,
Sur ſon char de triomphe il te mène à l'autel.
Tu pâlis !

OLIMPIE.

Aux combats vous voyez qu'il s'élance ;
De cette noble ardeur je crains la violence.
A pleurer notre appui ſerions-nous réſervés ?

DÉJANIRE.

Non, ma fille : les Dieux nous ont trop éprouvés.
Et pour nous, dès ce jour, leur faveur recommence.

OLIMPIE.

Puiſſent mes vœux ſur vous attirer leur clémence !
Pour moi, l'unique ſoin qui me doive toucher,
Ma mère, à vos tyrans, c'eſt de vous arracher,
De ſauver d'un héros ces vivantes images,
Ces fils, de votre hymen les plus précieux gages,
Les ſeuls dignes d'Hercule & de tout votre amour,
Les ſeuls qui de ſa gloire hériteront un jour.

SCÈNE III.

DEMOPHON, DÉJANIRE, OLIMPIE.

DÉMOPHON (*à part*).

Qui ? moi ! tromper ſa mère, & ſouffrir qu'elle meure !..
Madame, il faut partir.

DÉJANIRE.

Moi, Seigneur !

DEMOPHON.

Voici l'heure.
Votre ſéjour ici nous expoſe & vous perd.
Nos murs ſont inveſtis, mais le port eſt ouvert.
Un vaiſſeau vous attend.

DÉJANIRE (*à ſa fille*).

Soutiens-moi, je ſuccombe.
Un vaiſſeau vous attend ! Je ne veux qu'une tombe.

Mes enfans, votre mère a déjà trop vécu.
Par l'excès du malheur son courage est vaincu.

DEMOPHON (*à part*).

Quelque ami plus heureux vous sera favorable.

DÉJANIRE.

Je vous ai vu me tendre une main secourable.
Ah! de nous protéger perdez-vous le pouvoir;
Ou n'est-ce plus pour vous une gloire, un devoir?
L'ennemi se présente, on marche, on va combattre;
Tout flatte mon espoir; & vous venez l'abattre!
Votre gloire est au comble, & va se démentir!
Un ordre rigoureux nous condamne à partir!
C'est trop nous exposer au mépris de la terre,
Seigneur. Si vous fuyez les dangers de la guerre,
Ne soyez ni prudent, ni cruel à demi:
Achevez d'appaiser un barbare ennemi;
Achevez d'étouffer une pitié funeste;
Livrez-nous à la mort, le seul bien qui nous reste.

DEMOPHON.

Moi vous livrer, grands Dieux!

DÉJANIRE.

Eh bien, défendez-nous.
Avez-vous oublié qu'Alcide, mon époux,
A bravé pour Thésée & le Styx & Cerbère?
Il osa des enfers arracher votre père;
Et vous, pour ses enfans qu'aurez-vous entrepris?
Pardonnez. La douleur a troublé mes esprits.

Mais à cet abandon nous devions nous attendre.

OLYMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en coûte (& vous devez m'entendre)
Vos sermens sont pour vous d'inviolables loix;
Et les Dieux sont garans des promesses des rois.
Vous nous avez promis un rempart, un asyle;
Notre exil est honteux, notre fuite inutile;
Il y va de l'honneur, il y va du mépris.
Tenez votre promesse, il n'importe à quel prix.

DEMOPHON.

Qu'osez-vous demander?

DÉJANIRE.

Seigneur, vous êtes père.
Verrez-vous à vos pieds expirer une mère?
Vous détournez les yeux! c'est trop m'humilier.
Ma fille, ce n'est plus à nous de supplier.
Viens, suis-moi. Roi cruel! tes victimes sont prêtes!
Au glaive du tyran tu peux offrir nos têtes.
Viens le voir s'assouvir du sang que tu lui vends;
Mais ne te flatte pas de nous livrer vivantes.
Sois le témoin du crime ainsi que le complice.
Pour nous, ce temple même est le lieu du supplice.
Autour de cet autel il faut nous immoler;
Avant de nous trahir il faut le violer.
Je veux que Jupiter au pied de sa statue,
Puisse voir en un jour sa famille abattue;
Que son sang jaillissant sous le fer inhumain,
Aille exciter la foudre immobile en sa main.

SCÈNE IV.

OLIMPIE, DEMOPHON.

OLIMPIE.

SEIGNEUR, au déſeſpoir vous la voyez livrée.

DEMOPHON.

Hélas! des mêmes traits mon ame eſt déchirée.
Malheureuſe imprudence! aveugle impiété,
De vouloir lire au ſein de la divinité!
Mais d'un peuple indiſcret telle eſt l'inquiétude:
Il ne peut de ſon ſort ſouffrir l'incertitude;
Il provoque le ciel. Jaloux de l'avenir,
Le ciel enfin laſſé conſent à le punir;
Et le Dieu qu'il irrite, en rompant le ſilence,
Ne fait que trop ſentir qu'on lui fait violence.
Vous, qu'un fils, mon eſpoir, croit voir à ſon retour
Partager ſon bonheur, ſa gloire & mon amour,
Ma fille (pardonnez ce nom à ma tendreſſe),
Vous voyez mes combats & l'horreur qui me preſſe.
Je vois trop qu'avec vous un vertueux ami
A trahi le ſecret dont mon cœur a frémi;
Quelle victime aux Dieux faut-il donc que j'immole?

OLIMPIE.

Je connois mon devoir: gardez votre parole.

DEMOPHON.

Moi, payer la victoire au prix de votre sang !

OLIMPIE.

Ce sang est un tribut que je dois à mon rang.
C'est pour le prodiguer qu'un héros nous le donne.
Nous naissons pour mourir quand la gloire l'ordonne.
Je n'affecterai point un orgueil fastueux.
La nature a ses droits sur un cœur vertueux.
L'état épouvantable où je laisse une mère,
L'espoir de vous nommer de ce doux nom de père,
L'amour de votre fils, ou plutôt mon amour,
Me font avec douleur abandonner le jour.
Mais je dois mériter ses vœux & votre estime,
Être digne de vous & du sang qui m'anime,
Et réduite à choisir la honte ou le trépas,
Je n'ai point balancé ; je ne changerai pas.

DEMOPHON.

C'est aux Dieux à changer. Jaloux de leur ouvrage ;
N'auroient-ils pris plaisir à former leur image,
Ne l'auroient-ils offerte aux regards des mortels,
Que pour la voir détruire au pied de leurs autels ?
Ah, ma fille !

OLIMPIE.

Tournez cette pitié sensible
Sur une mère, hélas ! dont le sort est horrible.

Conſolez un héros dont mon cœur fut charmé.
Que je le plains, s'il m'aime autant qu'il eſt aimé.
Dites-lui qu'au tombeau j'emporte ſon image ;
Qu'entre une mère & lui mon ame ſe partage.
Témoin de mon amour, témoin de mes douleurs,
Rendez-lui mes adieux, confiez-lui mes pleurs ;
Dites-lui, qu'effrayé du coup qui nous ſépare,
Mon cœur s'eſt révolté contre une loi barbare ;
Dites-lui, que la fille & d'Hercule & des Dieux
N'a cherché qu'en tremblant un trépas glorieux.
Ne m'attribuez point un orgueil qui le bleſſe.
Il verra plus d'amour dans un peu de foibleſſe.
Je lui lègue une mère : il ſera ſon appui.
Si ſa fille eût pu vivre, elle eût vécu pour lui.
Mais pourquoi s'attendrir ? Ce ne ſont point des larmes
Qui doivent aſſurer le ſuccès de vos armes ;
Et ce n'eſt point à vous à pleurer ſur mon ſort,
Quand je vole à la gloire en m'offrant à la mort.
La route à tous les deux en doit paroître aiſée.
Je ſuis fille d'Hercule, & vous fils de Théſée.
Allez, Seigneur ; preſſez ce glorieux inſtant,
D'un front auſſi ſerein que ma vertu l'attend.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, *seule.*

D'OU me vient cet écrit ? Quel en est le mystère ?
« Ta fille va périr victime volontaire ».
Ma fille ! Je me meurs.... Quoi ! me trahir ainsi !
Pourquoi ? Quel est son crime ? A quel Dieu ?... La voici.

SCÈNE II.

DÉJANIRE, OLIMPIE.

OLIMPIE (*au fond du théâtre*).

L'HEURE me presse. Allons.

DÉJANIRE.

Où vas-tu ?

OLIMPIE.

Dieux !

DÉJANIRE.

Tu trembles

Eviter mes regards !

OLIMPIE.

Moi, ma mère !

DÉJANIRE.

Tu trembles !

OLIMPIE.

Je viens de m'attendrir sur vos foibles enfans.

DÉJANIRE.

Et n'allons-nous pas voir leurs vengeurs triomphans ?

OLIMPIE.

Du destin des combats leur salut va dépendre.
Que de sang, que de pleurs ce jour fera répandre !
Madame, ayons pitié, dans ce moment d'effroi,
De l'état accablant & d'un père & d'un roi.
Auprès de notre appui souffrez que je me rende.

DÉJANIRE.

Ne fait-il pas aux Dieux quelque nouvelle offrande ?

OLIMPIE.

A ses vœux paternels les miens vont se mêler.

DÉJANIRE.

Et moi, ma fille, & moi qui va me consoler ?

OLIMPIE.

OLIMPIE.

Auprès de vos enfans, objets de vos tendreſſes,
Vous allez recevoir leurs touchantes careſſes,
Y répondre, calmer leurs craintives douleurs,
Et dans leur ſein vous-même oublier vos malheurs.

DÉJANIRE.

Oublier mes malheurs ! l'as-tu penſé, cruelle ?
Connois-tu bien ta mère ? & ſais-tu que pour elle
Sans toi, ſans cet objet, le charme de ſes yeux,
Le monde eſt ſolitaire, & le jour odieux ?

OLIMPIE.

Vous allez me revoir.

DÉJANIRE.

Hélas ! où te verrai-je ?
Eſt-ce ſur cet autel impie & ſacrilège
Où des prêtres cruels vont déchirer ton ſein ?

OLIMPIE.

Quoi ! . . .

DÉJANIRE.

Je l'ai découvert, ce barbare deſſein ;
Mais ma mort préviendra mon malheur & leur crime.

OLIMPIE.

Ma mère !

DÉJANIRE.

Si les Dieux veulent une victime ;
Je ſuis prête ; c'eſt moi qu'il faut ſacrifier.
Mon crime eſt à moi ſeule, & je dois l'expier.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, DEMOPHON, OLIMPIE.

DÉJANIRE.

SEIGNEUR, j'ai tout appris ; c'eſt en vous que j'eſpère.
Je me jette à vos pieds.

DEMOPHON.

Trop malheureuſe mère !

DÉJANIRE.

Plus malheureuſe, hélas ! qu'on ne peut concevoir.
Par l'excès de mes maux laiſſez-vous émouvoir.
Vous voyez devant vous le charme de ma vie.
Si dans mon déſeſpoir ma fille m'eſt ravie,
Mes enfans vont pleurer & leur mère & leur ſœur.
Elle ſeule à mes maux mêloit quelque douceur.
Vingt fois, prête à céder à ma douleur mortelle,
J'ai regardé ma fille, & j'ai vécu pour elle.
A ſon ſort pour jamais mon ſort eſt attaché.
Avec elle, Seigneur, le jour m'eſt arraché.
Mais quel dieu peut vouloir que l'innocent périſſe !
S'ils ont ſoif de mon ſang, que la ſource en tariſſe.

DEMOPHON.

Ce n'eſt point votre ſang que demandent les Dieux.

DÉJANIRE.

N'oſez-vous démentir un oracle odieux ?

Eh quoi ! si dans leur temple un fourbe assez farouche
Prête son ame au dieu que fait parler sa bouche,
Est-ce à vous d'écouter son horrible fureur ?
Il reste une hydre à vaincre, & cette hydre est l'erreur.
Osez la terrasser : cette seule victoire
De Thésée & d'Hercule effacera la gloire.

DEMOPHON.

Moi ! changer tout un peuple ! & dans si peu d'instans !
L'opinion, Madame, est l'ouvrage du tems ;
Et dans tous les esprits dès qu'elle est affermie,
Malheur aux souverains qui l'ont pour ennemie !

DÉJANIRE.

Eh bien, suis-moi, ma fille ; & sous le coup mortel
Allons tomber ensemble, au pied du même autel.
Tout ce que je demande en perdant la lumière,
C'est la triste douceur de mourir la première.
Que sais-je, hélas ! peut-être au sortir de mon flanc
Le couteau sacrilège, encor teint de mon sang,
Jettera dans ce peuple une horreur salutaire ;
Peut-être une pitié soudaine, involontaire,
Arrêtant par un cri ce massacre inhumain,
Du prêtre épouvanté fera tomber la main.

OLIMPIE.

Et pourquoi, si ce peuple est juste & magnanime,
Ne frémiroit-il pas au nom de la victime ?
Est-ce, au gré de ses dieux, mon sang qui doit couler ?
Qu'on la punisse ; à ses yeux je vais tout révéler,

Madame, & tout va prendre une face nouvelle.
Venez, Seigneur; venez.

DÉJANIRE.

Tu vas mourir, cruelle!
Je te connois. Arrête, & ne me quitte pas.
Mes pas seront sans cesse attachés à tes pas.
Je te suivrai par-tout.

OLIMPIE.

Mère désespérée!
Suivez-moi donc; venez, de contrée en contrée,
Voir encor vos enfans poursuivis, rebutés,
Accablés de mépris à vous seule imputés,
Et livrés à l'opprobre, ou traînés au supplice.
Ah! des crimes du sort ne soyez point complice.
Pensez au sang des Dieux qui me doit animer,
Pensez à ces enfans que l'on veut opprimer.
Insensible pour eux, de moi seule idolâtre,
N'êtes-vous que ma mère? Êtes-vous leur marâtre?
Ne sont-ils plus le sang du vainqueur des enfers,
La terreur des tyrans, l'espoir de l'univers?
Voulez-vous les trahir pour une infortunée
Qu'à languir dans l'oubli son sexe a condamnée,
Pour moi qui ne puis rien de grand, de généreux,
Si vous m'ôtez l'honneur de m'immoler pour eux?
Qu'ils vivent pour venger, pour protéger la terre;
Qu'ils vivent pour monter au séjour du tonnerre.

Et pour eux & pour vous c'eſt à moi de mourir.
Voilà ma ſeule gloire, & je dois y courir.
Adieu.

DÉJANIRE (*la ſerrant dans ſes bras*).

Tu vas mourir, & tu veux que je vive,
Malheureuſe !

SCÈNE IV.

IOLAS, les précédens.

IOLAS.

Le prince en ce moment arrive.

DÉJANIRE.

Je reſpire.

DEMOPHON.

Mon fils ! au moment du combat !

DÉJANIRE.

Il vient me ſecourir.

OLIMPIE.

Mon courage s'abat.

DEMOPHON.

Ah ! Madame, tremblez de lui laiſſer connoître....

DÉJANIRE.

Non, à mon déſeſpoir mon cœur n'eſt plus le maître.

DEMOPHON.

Eh bien, livrez le père & le fils à la mort.
C'en est fait, s'il apprend où nous réduit le sort.
Il osera des Dieux mépriser l'assistance ;
Il croira des esprits forcer la résistance ;
Il voudra les contraindre ; & par un attentat,
Il perdra vos enfans, vous, son père & l'État.
Vous ne connoissez pas ce peuple encor sauvage.
Le héros qui du crime a purgé ce rivage,
Qui rangea sous ses loix des brigands dispersés,
Qui releva des Dieux les autels renversés,
Thésée a vu sa gloire indignement flétrie :
Il est mort dans l'exil, chassé de sa patrie.
Jugez, en irritant tout un peuple effréné,
Dans quel abîme affreux vous m'aurez entraîné.

DÉJANIRE.

Roi cruel ! au milieu des tourmens que j'endure,
Vous voulez étouffer le cri de la nature !

OLIMPIE.

Au nom de vos enfans, au nom de leur appui,
Ne vous exposez pas à les perdre avec lui.
Laissez-moi lui parler ; cachez-lui vos alarmes.
Hélas ! je ne suis point insensible à vos larmes.
Je dois chérir la vie ; & pour la mépriser,
Ma mère, quels liens n'ai-je pas à briser ?

Ah ! laiſſez-moi le ſoin de me ſauver moi-même.
Mais ſauvons avant tout un héros qui nous aime.

DÉJANIRE (*à Iolas*).

Ami, veille ſur elle, & ne la quitte pas.

OLIMPIE (*au roi*).

Seigneur, comptez ſur moi. Je ſuis de près vos pas...

SCÈNE V.

STÉNÉLUS, OLIMPIE.

STÉNÉLUS.

Ah ! Madame, à vos yeux je rougis de paroître.
D'une indigne lenteur vous m'accuſez peut-être ;
Mais dès l'aube du jour le ſignal attendu,
Par mon père, à ma honte, eſt encor ſuſpendu.
Je vais m'en plaindre à lui, ſavoir ce qui l'arrête,
Preſſer l'ordre & l'inſtant du combat qui s'apprête,
Et contre vos tyrans plein d'un noble courroux,
Rejoindre mon armée & combattre pour vous.

OLIMPIE.

Aux alarmes d'un père épargnez vos reproches.
Je ſais que du combat il a craint les approches.

Mais ce n'eſt point à vous, prince, d'en murmurer.

STÉNÉLUS.

Et qui peut ſi long-tems l'avoir fait différer ?

OLIMPIE.

Un oracle a parlé. Savez-vous ſa réponſe ?

STÉNÉLUS.

Je ne veux point ſavoir ce que le ciel annonce.
L'avenir eſt à lui, le préſent eſt à moi,
Madame ; & vous ſervir eſt ma ſuprême loi.

OLIMPIE.

Pour ſignal du combat il veut un ſacrifice.

STÉNÉLUS.

Eh bien, s'il faut du ſang pour le rendre propice ;
En eſt-il que pour vous on répande à regret ?

OLIMPIE.

Je ſens que ma douleur va trahir mon ſecret.
Allez, prince, évitez ce funeſte ſpectacle.
Il en coûte à mon cœur de n'y plus mettre obſtacle ;
Mais à tant d'infortune il s'agit d'échapper,
Et c'eſt de vos périls que je dois m'occuper.

STÉNÉLUS.

Ah, Madame ! Eſt-ce à vous de trembler pour ma vie ?
Vaincre ou mourir pour vous eſt le ſort que j'envie.
Mais ce moment terrible eſt peu fait pour l'amour.
Mon devoir me rappelle ; & c'eſt à mon retour,

Que [illegible]nt couronné des palmes de la gloire,
En tombant à vos pieds de mon char de victoire,
J'oserai vous prier d'accepter une main
Fumante encor du sang d'un tyran inhumain.
Ainsi doit éclater le beau feu qui me brûle;
Ainsi j'aspire à plaire à la fille d'Hercule;
Et je dois m'élever à ce sort glorieux
Par le même chemin qui l'a conduit aux cieux.
Jusques-là c'est assez que votre indifférence
Laisse aux vœux de mon cœur une foible espérance.

OLIMPIE.

C'est assez pour vous, prince, & c'est trop peu pour moi.
Vous êtes généreux, votre exemple est ma loi.
Je ne sais point rougir d'être juste & sincère.
Tant d'amour m'attendrit, tant de vertu m'est chère;
Vos bienfaits, vos exploits sont des droits superflus.
Si le sort vous trahit, c'est un titre de plus.
Du secret de mon cœur c'est vous rendre le maître.
Pour la dernière fois nous nous voyons peut-être,
Et je veux dans ce jour, si terrible pour moi,
Qu'un serment vous engage & réponde à ma foi.
Je veux, quelques assauts que le destin nous livre,
Qu'heureux ou malheureux, vous consentiez à vivre;
Et, si ce n'est pour moi, pour le salut de tous,
Pour un père accablé qui n'espère qu'en vous,
Pour l'État dont la gloire en vos vertus réside,
Pour cette veuve, hélas! pour ces enfans d'Alcide,

De vos jours précieux jurez de prendre [redacted]

STÉNÉLUS.

Quel serment !

OLIMPIE.

Je l'exige.

STÉNÉLUS.

En avez-vous besoin ?

OLIMPIE.

Mon repos en dépend.

STÉNÉLUS.

Eh bien, je vous le jure,
Je vivrai pour venger vos malheurs, votre injure,
Pour vous aimer.

OLIMPIE.

Adieu. C'est trop vous retenir.
Adieu ; de vos sermens gardez le souvenir.

SCÈNE VI.

OLIMPIE, IOLAS.

OLIMPIE.

Je ne le verrai plus !... On m'attend. Sois mon guide.

IOLAS.

Moi, Madame !

OLIMPIE.

Iolas, tu fus l'ami d'Alcide ;

Pense qu'il nous regarde & qu'il m'ouvre les cieux.
La terre eſt un exil pour la race des Dieux.

IOLAS.

Ah ! j'ai beau réſiſter à ſa loi ſouveraine ;
Sa vertu, malgré moi, me domine & m'entraîne.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, *seule.*

Je suis trahie. O ciel! ma fille! C'en est fait.
Ma fille m'est ravie! O noirceur! ô forfait!
Où courir? Dans ces murs, errante, désolée,
Qui daignera m'apprendre où ma fille est allée?
Qui daignera guider mes pas irrésolus?
Ma fille!.. Affreux silence! Elle ne m'entend plus.

SCÈNE II.

DÉJANIRE, IOLAS.

DÉJANIRE.

Perfide! qu'as-tu fait de ma fille?

IOLAS.

Ah! Madame,
N'accusez que les Dieux.

DÉJANIRE.

Tu viens m'arracher l'ame,

Ôte-toi de mes yeux & me laiſſe mourir.

IOLAS.

Elle-même à l'autel elle a voulu courir.

DÉJANIRE.

Je veux la ſuivre. Allons.

IOLAS.

Hors de toute aſſiſtance,
Une heure entre elle & vous a mis trop de diſtance;
Au temple d'Eleuſis elle va s'immoler ;
Et déjà loin des murs j'ai vu ſon char voler.

DÉJANIRE.

Et tu n'as pu, cruel, t'oppoſer à ſa fuite !

IOLAS.

Le roi, hors du palais en pleurant l'a conduite ;
Et ſoudain, ſur un char qu'il a fait avancer,
Digne fille d'Hercule, on la voit s'élancer.

DÉJANIRE.

Elle a donc oublié qu'elle avoit une mère !

IOLAS.

Tout un peuple attendri l'entoure & la révère ;
Et parmi tant de cris dans les airs confondus,
Les cris de ma douleur ne ſont point entendus.
Cependant ſon regard me cherche & me rencontre.
« Voici l'inſtant, dit-elle, où la vertu ſe montre :

» Ami, lorſque mon père éleva ſon bûcher,
» Il m'apprit à la mort comme il falloit marcher.
» De cet exemple un jour fais ſouvenir mes frères.
» Les Dieux à nos pareils ne ſont jamais contraires;
» Et pour nous le malheur n'a rien d'injurieux,
» Puiſqu'il nous laiſſe au moins un trépas glorieux.
» Si le mien doit coûter des larmes à ma mère,
» Que ſa douleur ſoit tendre, & ne ſoit point amère;
» Et pour ſe conſoler d'un dévoûment ſi beau,
» Qu'elle ſonge à ma gloire en voyant mon tombeau».
On eût dit, à l'éclat dont brilloit ſon viſage,
Qu'Alcide eût à ſa fille inſpiré ſon courage;
Et l'on ſe demandoit, en voyant ſa fierté,
Si c'étoit la victime ou la divinité.
Elle part, & ſa courſe eſt à ſon gré trop lente.
Elle n'obéit point en victime tremblante;
Elle pardonne aux Dieux, elle commande au ſort,
Enfin, comme en triomphe, elle court à la mort.

DÉJANIRE.

Elle ne mourra point. Non, il n'eſt pas poſſible
Que le ciel la contemple & demeure inflexible:
Il daignera pour elle adoucir ſes décrets.
Qu'a-t-elle fait aux Dieux? Quoi! l'auguſte Cérès,
Quoi! la divinité de l'amour maternelle,
Qui redemande encore à la nuit éternelle
L'unique & doux objet de ſa tendre amitié,
Pour ma fille & pour moi ſeroit donc ſans pitié!

Née trop ſenſible, hélas ! pour être ſi ſévère,
Une mère plaindra les tourmens d'une mère.

IOLAS.

Au moins ce foible eſpoir n'eſt-il pas démenti ;
Et tant que le ſignal n'aura pas retenti....

DÉJANIRE.

Le ſignal !

IOLAS.

Ecoutons.

DÉJANIRE.

Ainſi du ſacrifice
Le ſignal du combat ſera l'affreux indice ?

IOLAS.

On l'attend.

DÉJANIRE.

Je friſſonne. Et s'il eſt entendu,
De ma fille à l'autel le ſang eſt répandu.
Ah ! je ſens tout le mien ſe glacer dans mes veines.

IOLAS.

Les Dieux n'ont fait ſouvent que des menaces vaines ;
Et tout prêt à frapper leur bras s'eſt retenu.

DÉJANIRE.

Eſt-il encor pour moi de ſupplice inconnu ?

IOLAS.

Chaque inſtant qui s'écoule accroît mon eſpérance.

DÉJANIRE.

Chaque inſtant qui s'écoule ajoute à ma ſouffrance.

IOLAS.

Quelques momens encore. . .

DÉJANIRE.

Hélas! de mes tourmens

L'effroyable durée a-t-elle des momens?

IOLAS.

L'eſpérance adoucit le ſort le plus terrible.

DÉJANIRE.

Mon eſpérance eſt foible, & ma crainte eſt horrible.
Ciel! n'ai-je point dans l'air entendu quelque bruit?

IOLAS.

Tout eſt calme.

DÉJANIRE.

Aux abois mon courage eſt réduit.

IOLAS.

Et qui ſait ſi déjà la Déeſſe appaiſée,
Et par les vœux d'Hercule & par ceux de Théſée,
Ne ſe contente pas d'un ſimple & pur encens,
Et n'aura pas fait grace à des jours innocens?
Qui ſait ſi votre fille à l'autel deſcendue,
Par les Dieux ſatisfaits ne vous eſt pas rendue?

DÉJANIRE.

Grands Dieux! prenez ma vie, & daignez ſeulement;
Pour l'embraſſer encor, m'accorder un moment.
Que ma fille reſpire & que je la revoie ;
Je conſens à mourir de l'excès de ma joie.

(*Le bruit des clairons ſe fait entendre*).

Ah! (*Elle tombe évanouie*).

IOLAS.

C'en eſt fait.

SCÈNE III.

DEMOPHON, IOLAS, DÉJANIRE & ſes Enfans.

DEMOPHON (*regardant Déjanire*).

QUE vois-je?

DÉJANIRE.

Elle expire, & je vis!

DEMOPHON.

Venez, foibles enfans, trop long-tems pourſuivis:
C'eſt à moi déſormais à vous ſervir de père.
Embraſſez, ranimez, conſolez votre mère.

DÉJANIRE.

Mes enfans, mes enfans, vous n'avez plus de sœur.
Les Dieux de la revoir vous ôtent la douceur.
C'est pour vous, c'est pour moi qu'elle a perdu la vie,
Et de sa mort dans peu ma mort sera suivie.
Vous n'avez plus de mère.

DEMOPHON.

Hélas! du moins pour eux,
Faites sur vous, Madame, un effort généreux.
Quoi! tandis qu'à la mort leur sœur pour eux se livre,
Vous, mère, à vos enfans vous refusez de vivre!

DÉJANIRE.

Je ne puis rien pour eux. Je sens que ma douleur
Ne feroit qu'ajouter à leur propre malheur.
Aux dieux depuis long-tems mon existence pèse;
Et je sais mieux que vous comment on les appaise.

SCÈNE IV.

EUMÈNE, & les précédens.

EUMÈNE.

SEIGNEUR, vous triomphez. Du haut de nos remparts,
On voit les Argiens rompus de toutes parts.
Un choc impétueux les pousse, les renverse;
Et déjà devant nous la terreur les disperse.

On ne ſait point encor quel ſoudain mouvement
A pu cauſer leur trouble & leur étonnement;
Mais on croit que du ſort la rigueur légitime
Aura fait de leur roi ſa première victime.

DEMOPHON.

Que périſſent de même, aux premiers traits lancés,
Du malheur des humains les auteurs inſenſés. —
De nos armes enfin, ſi tel eſt l'avantage,
D'Hercule à vos enfans ce jour rend l'héritage,
Madame: & plût au ciel que d'un nouveau lien
Il eût pu joindre auſſi votre ſang & le mien!
J'eſpérois n'en former qu'une même famille;
Et mon fils, digne enfin de votre auguſte fille,
N'aſpiroit....

DÉJANIRE.

Ah! cruel, ſi vous l'aviez voulu!...
Mais non, dans votre cœur il étoit réſolu
Ce forfait, honoré du nom de ſacrifice:
Vous trompiez ma foibleſſe. Un barbare artifice
Sembloit de ton hymen alumer le flambeau;
Et ton lit nuptial, ma fille, eſt le tombeau!
Et vous venez m'offrir vos ſecours, votre zèle!
Ma fille ne vit plus; je perds tout avec elle.
Tremblez. Votre ſupplice eſt déjà préparé.
C'eſt dans le cœur d'un fils, par vos mains déchiré,
D'un fils que vous aimez, & que votre furie
Prive d'une moitié ſi tendrement chérie;

C'eſt au fond de ce cœur qui partage mes maux ;
Que vous allez trouver mes vengeurs, vos bourreaux.
Son amante n'eſt plus : que ſans ceſſe il la pleure ;
Qu'il pleure ſur ſa tombe, ou plutôt qu'il y meure.
Quels que ſoient ſes regrets, ſes larmes, ſa douleur,
Ils ne peuvent jamais égaler ſon malheur.
Mais non. Pour le ſentir il faudroit être mère,
Ma fille ; c'eſt à moi que ta perte eſt amère.
Le tems peut eſſuyer les larmes d'un amant,
L'amour au déſeſpoir ſe conſole aiſément ;
La nature elle ſeule, immuable, éternelle,
Se nourrit de ſes pleurs, toujours nouveaux comme elle.
(*à Iolas*).
Guide mes pas.

IOLAS.

Seigneur, daignez nous ſecourir.

DEMOPHON.

Où voulez-vous aller ?

DÉJANIRE.

Voir ma fille, & mourir.

IOLAS.

Madame !

DÉJANIRE.

Laiſſe-moi.

SCÈNE V.

LE PEUPLE, STÉNÉLUS, OLIMPIE, un esclave & les précédens.

DÉJANIRE.

Ciel! ma fille! Ah! j'expire. —
C'est toi! Quel Dieu te rend aux vœux de Déjanire!

OLIMPIE.

Un héros, dont j'ai vu les exploits triomphans.

DÉJANIRE.

Ah, prince! ô mon appui! Ma fille! mes enfans!
Partagez mes transports. Et vous, trop heureux père;
Pardonnez mes fureurs à l'amour d'une mère.

DEMOPHON.

Je ne sens que ma joie & mon étonnement.
Mon fils, quel coup du sort produit ce changement?

STÉNÉLUS.

L'amour. De vos délais mon armée inquiète,
Attendoit le signal immobile & muète;
Et moi, dans mes souhaits aveuglé sur mon sort;
Je pressois le signal, le signal de sa mort.
Un Dieu veilloit sur elle. A mes pieds on amène
Cet esclave Argien, pris sous les murs d'Athène.

J'apprends que de Cérès le sacrificateur,
L'interprète des Dieux, n'est qu'un lâche imposteur;
J'apprends qu'avec Coprée il est d'intelligence,
Que du tyran d'Argos il remplit la vengeance.
De l'esclave suivi, dans mon trouble mortel,
J'abandonne mon camp, je vole vers l'autel,
J'arrive. Quel spectacle à mes yeux se présente!
C'est le couteau fatal levé sur mon amante!
« Arrête, malheureux! si tu frappes, tu meurs ».
Il frémit; il veut voir d'où partent ces clameurs,
Il rencontre mes yeux que le courroux anime;
Il voit auprès de moi le témoin de son crime;
Il voit qu'il est trahi; son bras désespéré
Tourne contre son sein le glaive préparé.
Il tombe dans son sang. Ma main tremblante encore
Enlève de l'autel cet objet que j'adore;
Et redoutant pour elle un attentat nouveau,
Couverte encor du voile, & ceinte du bandeau,
Je la mène en triomphe aux yeux de mon armée.
De mon départ soudain je la trouve alarmée.
« Amis, voici la fille d'Hercule & des Dieux,
» Ai-je dit: combattons, triomphons à ses yeux ».
A ces mots, ou plutôt à l'aspect d'Olimpie,
D'une intrépide ardeur mon armée est remplie.
On fait sonner la charge, on se mêle, on combat;
Mon ame avoit passé dans le sein du soldat.
Tout fléchit sous nos coups, & la fille d'Alcide,
A travers les dangers, est l'astre qui nous guide.

Euryſthée a péri. Le ciel m'a protégé.
Si j'étois criminel, il ſe ſeroit vengé ;
Mais pouvoit-il en moi punir, comme un outrage,
Le ſoin de conſerver ſon plus parfait ouvrage ?

DEMOPHON.

Peuple, enfin vous voyez par quel art odieux,
En trompant les humains on outrage les Dieux.
Juſqu'au pied des autels redoutons l'impoſture,
Et pour premier oracle écoutons la nature.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NUMITOR.

NUMITOR,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

NUMITOR, ancien roi d'Albe, détrôné par Amulius.

AMULIUS, usurpateur du trône d'Albe.

ILIE, fille de Numitor.

ROMULUS, fils d'Ilie, fondateur & roi de Rome.

AGENOR, grand-Prêtre du Dieu Mars.

PALLANTE, ministre & confident d'Amulius.

TULLIE, Dame Romaine.

Autres Romaines captives (personnages muets).

L'action se passe dans la ville d'Albe. Les changemens du lieu de la scène seront indiqués successivement.

NUMITOR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente d'un côté le vestibule du temple de Jupiter, de l'autre le palais des rois d'Albe ; dans l'éloignement, plusieurs autres temples décorant une vaste enceinte.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGENOR, ILIE, TULLIE ;
troupe de femmes captives.

AGENOR.

Venez, rassurez-vous, captives gémissantes :
Ces chaînes vont tomber de vos mains innocentes ;
Vous voyez devant vous le temple redouté
De Jupiter, vengeur de l'hospitalité ;
Janus est adoré sous ces marbres antiques ;
De Junon, de Vesta, ce sont là les portiques ;

Et plus loin, du Dieu Mars le temple est révéré.
Cette enceinte est pour vous un asyle assuré.

ILIE (*à part*).

Malheureuse! en quels lieux je me vois ramenée!

AGENOR.

Je veillerai sur vous.

ILIE (*à part*).

O ciel! ô destinée!

AGENOR.

Devant Amulius on va vous présenter.

ILIE.

Et sur nous, de quel droit ose-t-il attenter?
Quoi! tandis qu'Albe & Rome, en cédant à nos larmes,
Semblent, pour s'embrasser, avoir posé les armes;
Que le Sabin lui-même, oubliant le passé,
D'un vain ressentiment paroît enfin lassé;
Et que bientôt la paix va, dans ses nœuds prospères,
Réunir nos époux, nos enfans & nos pères;
Tout-à-coup, sur le Tibre, en un temple où nos mains
Offroient l'encens aux Dieux protecteurs des Romains,
On m'arrête; on saisit mes compagnes craintives;
Au mépris de la trève, on nous traite en captives;
Et de la foi jurée oubliant tous les droits,
Dans Albe, Amulius nous retient sous ses loix!
Que veut-il? Qu'aura fait sa violence impie,
Que rallumer les feux d'une guerre assoupie,

D'une guerre où le fer va ne rien ménager,
Où dans leur propre ſang les vainqueurs vont nager,
Où l'on verra le gendre égorger le beau-père,
Le mari de la ſœur maſſacré par le frère,
Et de ces meurtriers les enfans malheureux,
Ennemis renaiſſans, ſe déchirer entre eux?

AGÉNOR.

Amulius lui-même en ces lieux va paroître,
Madame. Aux vœux de Rome il cédera peut-être,
Mais l'orgueil, dans les rois, eſt facile à bleſſer.
A la timide plainte il faut vous abaiſſer.
C'eſt le deſtin du foible : on veut qu'il s'humilie;
Et la Force arrogante attend qu'on la ſupplie.
Amulius eſt fier, impétueux, ardent :
Dominé, malgré lui, par un triſte aſcendant,
Il ſe craint, il rougit de ſe trouver ſenſible;
Et de peur d'être foible, il ſe rend inflexible.
Mais s'il oſoit s'en croire, il ſeroit généreux.
Moi, qui ſuis, par devoir, l'ami des malheureux,
Je parlerai. Souvent il a daigné m'entendre.
Fiez-vous à mon zèle. Adieu. Je vais l'attendre.

(*Il entre dans le palais*).

SCÈNE II.

ILIE, TULLIE, & les autres captives.

TULLIE.

Je vous vois interdite! & qui peut vous troubler?
Devant Amulius est-ce à vous de trembler,
Madame? Et s'il apprend que Rome en vous révère
De ses deux fondateurs l'auguste & digne mère?...

ILIE.

Ah, Tullie! & pour nous, & pour Rome, & pour eux,
Gardons-nous de trahir ce secret dangereux.

(*Aux autres captives*).

Allez; & dans ce temple, asyle inviolable,
Romaines, attendez le moment favorable.
Devant Amulius bientôt vous paroîtrez.

(*Les captives se retirent dans le temple de Jupiter*).

SCÈNE III.

ILIE, TULLIE.

TULLIE.

De quelle ſombre horreur vos ſens ſont pénétrés ?

ILIE.

Tu vas frémir toi-même. On t'a dit par quel crime
Fut couronné dans Albe un tyran qui l'opprime ;
Tu ſais par quelles mains a péri Numitor ;
Tu vois ſa fille.

TULLIE.

O ciel !

ILIE.

J'ai dû le taire encor ;
J'ai dû me dérober, ſous le nom de Silvie,
Au malheureux éclat répandu ſur ma vie.
Et pouvois-je expoſer aux regards des mortels
Une jeune prêtreſſe échappée aux autels ?
Le monde entier me croit parjure & ſacrilège ;
Et les cœurs innocens ont-ils le privilège
De ſe montrer ſans voile, & tels, à tous les yeux,
Que les voit l'œil ſévère & vigilant des Dieux ?

J'atteſte ici Veſta, qu'à ſon culte attachée
A l'ombre de ſon temple, où je vivois cachée,
Rien jamais, ſous le ciel, ne m'eût fait oublier
Des vœux, dont un Dieu ſeul a pu me délier.
Mais quel autre que lui peut me rendre ma gloire ?
Quel autre ?.. Ah ! ſi je vis encor dans ſa mémoire,
Mes enfans lui ſont chers ; il ſera leur appui.
Hélas ! juſqu'à ce jour, j'attendois tout de lui :
Je voyois s'élever cette Rome naiſſante,
Foible encore, il eſt vrai, mais déjà floriſſante,
A préparer ſa gloire employant ſon repos,
Et croiſſant ſous les loix de mes jeunes héros.
Proſpérité trompeuſe ! — En ces lieux amenée,
J'y reconnois la place où je fus condamnée.
Oui, Tullie, oui, c'eſt-là que mes fils innocens,
Ce digne ſang des Dieux, ces deux héros naiſſans,
Ces héros dont la race en prodiges féconde,
Si leur ſort s'accomplit, doit commander au monde ;
C'eſt-là que, pourſuivis par un zèle aſſaſſin,
Ils furent, pour mourir, arrachés de mon ſein.
Ah ! que devins-je alors ? Eperdue, égarée,
Aux pieds de mes bourreaux tombant déſeſpérée,
Mes yeux demandoient grace à leurs yeux inhumains,
Mes lèvres s'attachoient à leurs barbares mains.
Vains efforts ! J'y ſuccombe ; on me traîne au ſupplice ;
Tout un peuple en ſilence attend que je périſſe ;
Un père... Ah ! quand des Dieux l'organe redouté
Oſe ordonner le crime ; il eſt trop écouté !

Le plus juste des rois, le père le plus tendre,
Insensible à mes pleurs, refusa de m'entendre.
Le dirai-je, Tullie ? il me laissoit périr.
Le ciel, sans doute alors daigna me secourir.
On m'enleva mourante ; & de ce jour funeste
Ne me demande pas quel fut pour moi le reste.
Dans l'horreur & l'effroi dont mon cœur fut glacé,
Les ombres de la mort avoient tout effacé.

TULLIE.

Et vos enfans ?

ILIE.

Ecoute, & vois si je m'abuse ;
Vois si l'égarement dont ici l'on m'accuse,
Fut tel qu'on l'a pu croire & qu'on l'a publié ;
Vois enfin si des Dieux mon sang fut oublié.
La nuit, loin de ces murs, dans les bois déposée,
Seule, à mille dangers m'y voyant exposée,
Je ne sais quel courage au-dessus de l'humain
Me fit penser qu'un Dieu, qui me tendoit la main,
Pouvoit à mes enfans avoir sauvé la vie.
Cet espoir me soutint. Me croyant poursuivie,
Je m'éloigne, j'arrive où parmi les roseaux
L'Almon se mêle au Tibre enrichi de ses eaux.
Là, chez d'humbles pasteurs je cherchois un asyle.
L'humanité m'ouvrit un refuge tranquille.
J'y trouvai l'Innocence & la Paix qui la suit.
Deux époux vertueux habitoient ce réduit :

L'épouse m'y reçut ; elle étoit jeune encore.
Des soins les plus touchans sa pitié m'honore.
Près d'elle, en un berceau, j'apperçois deux enfans.
A cette vue, au trouble élevé dans mes sens,
De cette femme obscure enviant la misère,
Je l'embrasse, & m'écrie: *O trop heureuse mère!*
En achevant ces mots, mes regards sont frappés
Du voile où ces enfans étoient enveloppés.
Ah! je crus expirer, Tullie, à cette vue.
Soudain sur le berceau je m'élance éperdue;
Et laissant éclater ma joie & mon amour:
Ils sont à moi, c'est moi qui leur donnai le jour,
M'écriai-je. Aisément on en croit la nature.
J'exposai sans détour ma funeste aventure;
Et j'appris qu'en effet, ce berceau précieux
Du pâtre, au bord du Tibre, avoit frappé les yeux.
Conçois, s'il est possible, avec quelle tendresse,
Dans quel ravissement, quel transport, quelle ivresse,
Je saisis, j'embrassai mon unique trésor.
Mais tu n'en peux juger: tu n'es pas mère encor.

TULLIE.

Quel prodige! & comment, dans le Dieu qui l'opère,
Méconnoître les soins d'un amant & d'un père?

ILIE.

Aussi, dès ce moment, mon courage élevé,
Crut voir changer le sort qui l'avoit éprouvé.

J'oppose à mon malheur une noble assurance ;
Je conçois de mes fils la plus haute espérance ;
Mon lait, qui les nourrit, se mêle au sang des Dieux ;
Le chaume qui les couvre est un temple à mes yeux.
L'âge s'avançoit. Bientôt je leur laissai connoître
Que d'un père immortel ils avoient reçu l'être ;
Que leur mère elle-même avoit reçu le jour
D'un héros, par un traître immolé dans sa cour.
Tout le reste pour eux est encore un mystère.
Mais, hélas ! vainement je m'efforce à le taire :
L'abîme est sous mes pas ; je ne puis reculer ;
Et je touche au moment qui va tout révéler.
Mais on vient.

SCÈNE IV.

(*Tullie fait venir les captives qui se sont retirées dans le temple de Jupiter*).

AMULIUS, AGENOR, ILIE, TULLIE, autres captives.

AMULIUS.

AGENOR, vos alarmes sont vaines.
Non, filles des Albins, vous n'êtes plus Romaines.

Vous revoyez vos Dieux ; oubliez vos tyrans ;
Et libres, retournez au ſein de vos parens.
Tous vos nœuds ſont rompus.

ILIE.

Eſt-ce ainſi que la force
Commande le parjure & contraint le divorce ?
De cette guerre impie, hélas ! qu'attendez-vous ?
Vengera-t-on l'épouſe en immolant l'époux ?
Il n'eſt plus tems. La haine au penchant a fait place ;
L'Amour a pardonné le crime de l'Audace ;
L'hymen l'a conſacré par des vœux ſolemnels.
Albe & Rome ont formé des liens éternels.
Rendez à leurs époux ces femmes éplorées,
Malheureuſes dans Albe & dans Rome adorées.
Loin de répandre un ſang qui leur eſt précieux,
Penſez que leurs ſermens ſont écrits dans les cieux ;
Que de ces nœuds ſacrés leurs enfans ſont les gages ;
Que nés au ſein de Rome ils lui ſervent d'otages ;
Et qu'enfin la nature, à qui tout eſt ſoumis,
A ces peuples rivaux défend d'être ennemis.

AMULIUS (*à part*).

Qu'ai-je entendu ? Que vois-je, ô Dieux ! c'eſt elle-même.

ILIE.

Vous ne trahirez point un peuple qui vous aime ;

Romaines; les autels ont reçu votre foi.
Ces liens ſont ſacrés.

AMULIUS (*à part*).

Le ſeront-ils pour toi?

ILIE.

Seigneur, ne voulez-vous qu'une paix honorable
Remettez dans leurs mains l'olive favorable :
Au-devant de la guerre elles vont s'avancer,
Et retenir les traits qu'on eſt prêt à lancer.
Mais à tous leurs devoirs également fidelles,
S'il en faut trahir un, n'attendez plus rien d'elles.

AMULIUS.

Et vous, Madame, & vous qui les encouragez,
Vous que Rome intéreſſe, & qui la protégez,
Vous n'êtes point Romaine, & je crois reconnoître
En quel lieu, ou quel ſang le deſtin vous fit naître.
Rome eſt donc votre aſyle! & c'eſt par votre voix
Que la Nature ici vient réclamer ſes droits!
Mais vous-même à ſes droits penſez-vous que tout cède;
Qu'à ſon gré la clémence à la haine ſuccède;
Qu'aux tendres noms de père, & de fils, & d'époux,
Rien ne réſiſte au monde?

ILIE.

En eſt-il de plus doux?
En eſt-il de plus ſaints?

AMULIUS.

Soyez donc ſans alarme,
La nature l'emporte & ſa voix me déſarme.

ILIE (*vivement*).

Ah, Seigneur! aux Romains puis-je aller annoncer?..

AMULIUS.

Moi-même, au-devant d'eux, laiſſez-moi m'avancer,
Madame; & d'un bonheur loin de toute apparence,
Daignez ne pas ſi-tôt m'enlever l'eſpérance.

ILIE (*interdite*).

Rome a des rois jaloux de notre liberté.

AMULIUS.

Rome avec moi peut-être oublira ſa fierté.

ILIE.

De quel prix une eſclave à vos yeux peut-elle être?
Qu'attendez-vous de moi, Seigneur, ſans me connoître?
Qu'attendez-vous de moi ſi vous me connoiſſez?

AMULIUS.

Albe a des droits ſur vous, Madame; & c'eſt aſſez.
Agenor, dans ce temple emmenez ces captives.
Le Tibre va bientôt les revoir ſur ſes rives.

SCÈNE V.

AMULIUS, ILIE.

AMULIUS.

Vous, Madame, achevez d'éclairer mes esprits.
Par une illusion je crains d'être surpris.
Est-ce bien vous? Dans Rome Ilie étoit cachée!
Au peuple ennemi d'Albe Ilie est attachée!

ILIE.

Si je le suis!

AMULIUS.

Quels sont vos liens?

ILIE.

Ses bienfaits.

AMULIUS (*vivement*).

Ah! ces liens pour nous seront ceux de la paix;
Rome! & c'est à présent que je te porte envie. —
(*à Ilie*).
J'ai moi-même autrefois, au péril de ma vie,
Secouru l'innocence, & sauvé du trépas....
Je crois la voir encor frémir entre mes bras,
Et d'un regard mourant chercher à reconnoître
Celui.... que de sa haine elle accable peut-être;

ILIE (*à part*).

Lui! mon libérateur!

AMULIUS.

Je le suis ; & sans moi
Ce lieu même, où vos yeux, errans avez effroi
Reconnoissent la place où je vous pris mourante,
Voyoit fermer sur vous la tombe dévorante.
Vous me devez la vie ; & vous me détestez.

ILIE.

Grands Dieux!

AMULIUS.

Imitez-les, vous qui les attestez.
Ils se laissent fléchir.

ILIE.

Ah! pour grace dernière,
Rends-moi libre. En quel lieu me tiens-tu prisonnière,
Barbare? Ici mon père est mort assassiné;
Ici le parricide impuni, couronné,
Triomphe ; & dans ses mains la céleste colère
A mis, pour m'accabler, le sceptre de mon père.
N'entends-tu pas son ombre autour de toi gémir?
Tu reconnois sa fille, & la vois sans frémir,
Perfide? Que veux-tu? Pourquoi m'avoir tirée
De ce dernier asyle où j'étois honorée?

J'y vivois loin du crime ; & le ciel irrité,
M'avoit du moins encor laiſſé la liberté.
Il n'appartient qu'à toi de me l'avoir ravie ;
Et cela ſeul manquoit aux malheurs de ma vie.

AMULIUS.

J'ai tout fait pour vous ſeule. Il vous abandonnoit,
Ce père, que des Dieux la menace étonnoit.
Un prêtre forcené répandoit l'épouvante ;
Dans l'éternelle nuit on vous plongeoit vivante ;
Le bandeau, le cercueil, tout étoit préparé.
Je ſortis du palais, furieux, égaré....
La tombe étoit ouverte ; & la tremblante Ilie
Alloit au rang des morts ſe voir enſevelie.
Les cruels, qui ſembloient craindre un libérateur,
De vos pas défaillans accuſoient la lenteur.
Je parois. Dans mes yeux la fureur étincelle.
J'interromps l'appareil d'une pompe cruelle ;
Je ſaiſis la victime & l'arrache à la mort.
Je fuyois ; mes amis ſecondoient mon effort ;
On pourſuit dans mes bras l'infidelle prêtreſſe.
Alors, pour écarter le danger qui vous preſſe,
Je livre en d'autres mains le ſalut de vos jours....
On m'arrête ; & je crois vous perdre pour toujours.
Un déſeſpoir affreux de mon ame s'empare ;
Au nom de Numitor j'apprends qu'on nous ſépare ;
Je ſoulève à grands cris tous ces braves ſoldats
Inſtruits par la victoire à voler ſur mes pas.

Je fus trop bien servi, puisque je fus coupable ;
J'en suis puni. Mais vous, dont la haine m'accable ;
Croyez la voir encore entr'ouverte à vos pieds,
Cette tombe où, sans moi, déjà vous descendiez ;
Et là, d'un zèle atroce innocente victime,
Osez me reprocher vos malheurs & mon crime.

ILIE.

Je te dirois, là même, au moment de périr,
Sers ton roi, crains les Dieux, & me laisse mourir.

SCÈNE VI.

PALLANTE, AMULIUS, ILIE.

PALLANTE.

SEIGNEUR, venez du peuple appaiser les alarmes.
Des Romains dans la plaine on voit briller les armes.

AMULIUS.

Je te fuis. Mon palais, où l'on va vous mener,
Madame, est la prison que je veux vous donner.
Si je vous y retiens, vous saurez à quel titre :
Vous connoîtrez mes droits, vous en serez l'arbitre.
Il en est que sans crime on ne peut oublier,
Et qu'il doit m'être enfin permis de publier.

SCÈNE VII.

ILIE, *seule.*

Qu'a-t-il dit, malheureuse? & que viens-je d'entendre?
Que veut-il publier? & qu'a-t-il à prétendre?
Lui! des droits! j'en frémis. Des droits à révéler!...
Si j'en croyois mes yeux!... Oui, j'ai cru démêler
Dans sa voix, dans ses traits... ô déplorable Ilie!
Jusques-là le destin t'auroit donc avilie!
Un fourbe, à tes enfans!... non! c'est vous offenser,
Grands Dieux! Non! sans horreur je ne puis y penser.
Quoi! mes fils sur le trône, & la voix des oracles
A leur nouvel empire annonçant des miracles;
Rome par eux fondée, & destinée à voir
L'univers à ses pieds adorant son pouvoir;
D'un vil profanateur sont-ce là les prestiges?
Et puis-je méconnoître un dieu dans ces prodiges?
Ils sont à toi, grand Dieu, ces généreux enfans.
Fais voir qu'ils te sont chers, & que tu les défends.
Ils n'ont reçu de moi que la honte en partage;
Que ta gloire les venge & soit leur héritage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

Le théâtre représente l'intérieur du palais des rois d'Albe.

AMULIUS, PALLANTE.

AMULIUS.

OUI, qu'il entre. C'est moi qui l'ai fait appeler.

SCÈNE II.

AMULIUS, AGENOR, PALLANTE.

AMULIUS.

PONTIFE du dieu Mars, j'ai voulu vous parler.
Cessez de m'aborder le reproche à la bouche ;
Et quittez avec moi cet air sombre & farouche.
D'un serment qui vous gêne envers moi dégagé,
Et d'un devoir pénible à la fin soulagé,

Vous ne vous plaindrez plus d'une injuste contrainte.

AGENOR.

Qu'avez-vous résolu ? Vous me glacez de crainte.

AMULIUS.

Ce vieillard malheureux, qui, sans vous, chez les morts
Auroit, avec mon crime, emporté mes remords,
Ce roi que vous gardez sous les voûtes du temple,
Des changemens du sort, ce formidable exemple,
Comme une ombre irritée en tout lieu me poursuit;
Et je veux retrouver le repos qui me fuit.

AGENOR.

Seigneur, de vos secrets triste dépositaire,
Et d'un crime caché complice involontaire,
J'ai vu sur Numitor le glaive suspendu;
Je l'ai pris sous ma garde, & j'en ai répondu.
Lié par mes sermens, j'y suis fidèle encore;
Et plein de ma douleur, qu'en secret je dévore,
Au pied de ces autels, que vous faites frémir,
Sur vous-même & sur lui je n'ai fait que gémir.
Mais, si, pour consommer un affreux parricide,
A vaincre ses remords votre cœur se décide,
Délivrez-vous de moi: prudemment criminel,
Que ma mort vous assure un secret éternel;
Ou, cessant avec vous d'être d'intelligence,
Je parle au nom des Dieux, & demande vengeance.

AMULIUS (*d'un ton menaçant*).

Agenor !

AGENOR.

Des ſermens que vous m'avez ſurpris
Les jours de Numitor ſont le gage & le prix.
J'ai dû, pour le ſauver, me faire violence ;
Mais s'il meurt, je ſuis libre, & je romps le ſilence.

AMULIUS (*d'un ton plus doux*).

Agenor, croyez-vous qu'il ſe laiſſât fléchir ?

AGENOR.

Lui, Seigneur !

AMULIUS.

De ſes fers ſi j'oſois l'affranchir,
Croyez-vous qu'il voulût en oublier l'injure ?
Qu'il m'en donnât ſa foi ? qu'il ne fût point parjure ?

AGENOR.

Les Dieux vous auroient-ils inſpiré ce deſſein ?

AMULIUS.

Parlez. La vérité réſide en votre ſein.
Penſez-vous que jamais Numitor me pardonne ?

AGENOR.

Un cœur que le chagrin nuit & jour empoiſonne,
Sait-il lui-même, hélas ! s'il ſera généreux ?
La clémence eſt toujours la vertu des heureux ;

Et dans son désespoir un héros qu'on accable,
Tant qu'il est opprimé, doit se croire implacable.

AMULIUS.

Je vais porter la paix sur le Tibre alarmé :
Le temple de Janus dans peu sera fermé,
Je l'espère ; & bientôt la paix sera suivie
De ce qui doit enfin décider de ma vie.
Jusques-là, vous savez quel silence m'est dû
Mon secret révélé, Numitor est perdu.
Craignez sur-tout les yeux d'une cour vigilante,
Et ne confiez rien qu'à la foi de Pallante.

AGENOR.

Vous me rendez la vie. Ah ! je vais ranimer
Ce vieillard, qu'à regret je laissois opprimer ;
Et si dans nos desseins Pallante me seconde,
Nous donnerons peut-être un grand spectacle au monde.

SCÈNE III.

AMULIUS, PALLANTE.

PALLANTE.

Auriez-vous bien conçu ce projet dangereux ?

AMULIUS.

Ce crime assez long-temps m'a rendu malheureux.

Je veux m'en délivrer.

PALLANTE.

Et vous croyez possible

Qu'envers vous Numitor cesse d'être inflexible !

AMULIUS.

Ami, depuis vingt ans qu'il gémit dans mes fers,
Tu ne peux concevoir les maux que j'ai soufferts.
Un sommeil agité, le sommeil des coupables,
Ne m'occupoit la nuit que d'objets lamentables.
Je voyois devant moi Numitor menaçant ;
De ce songe fatal je sortois frémissant.
Alors, sous mille aspects la mort m'étoit offerte.
J'observois tous les yeux ; j'y croyois voir ma perte.
Le nom de Numitor, prononcé sans dessein,
Faisoit pâlir mon front & frissonner mon sein.
Pour étouffer ma crainte & consommer mon crime,
Deux fois dans les prisons j'ai cherché ma victime.
Je l'ai vu, ce vieillard, sous ses chaînes courbé :
De ma tremblante main le poignard est tombé.
Quel ennemi, Pallante ! & quel sang à répandre !
A peine vers le ciel ses bras pouvoient s'étendre.
Sa voix foible, ses yeux éteints, ses pas tremblans,
Son front pâle, flétri, couvert de cheveux blancs,
Les traits de la douleur, les empreintes de l'âge,
Ont ébranlé mon ame & glacé mon courage.
Lassé de mes remords, j'ai voulu les braver ;
J'ai senti la nature en moi se soulever.

Je ſuis ambitieux, je ne ſuis point barbare.
La pitié, malgré moi, de mon ame s'empare;
Et d'un roi dans les fers prêt à percer le ſein,
Je ne vois plus en moi qu'un infame aſſaſſin.

PALLANTE.

Hé, Seigneur, au milieu d'une illuſtre carrière,
Quel eſt l'ambitieux qui regarde en arrière?
Le coupable ſe perd s'il ne l'eſt qu'à demi;
Et ſur le crime ſeul le crime eſt affermi.

AMULIUS.

Oui, je ſens comme toi les maux où je m'expoſe:
Mais de mon imprudence apprends enfin la cauſe.
Tu ſais, dans mes fureurs, tout ce que je bravai,
Et comment je perdis, & comment je ſauvai
Cet objet innocent d'une ardeur insenſée?

PALLANTE.

D'un objet qui n'eſt plus gardez-vous la penſée?

AMULIUS.

Pallante, elle reſpire, elle eſt en mon pouvoir.

PALLANTE.

Ilie!

AMULIUS.

Eſt ma captive, & tu viens de la voir.

PALLANTE.

Eh bien?

AMULIUS.

Eſt-ce des Dieux la clémence ou la haine,
Son malheur ou le mien, qui vers moi la ramène?

Je ne ſais. Mais, Pallante, à peine je conçoi
Les mouvemens confus qui s'élèvent en moi.
Ce n'eſt plus cette ardeur, cette violante ivreſſe,
Qui me fit à Veſta dérober ſa prêtreſſe,
L'enlever de ſon temple, & porter aux autels
Une audace inconnue au reſte des mortels;
C'eſt un ſaiſiſſement religieux & tendre,
C'eſt... je ne ſais quel charme, à la voir, à l'entendre,
Un attrait dont moi-même en vain je me défens,
Dirai-je? un ſouvenir qui me peint mes enfans
Comme s'ils reſpiroient dans le ſein de leur mère,
Et lui demandoient grace en faveur de leur père.
Ah! s'ils vivoient, Pallante, ils ſeroient dans nos bras.
La nature à leur voix ne réſiſteroit pas.
D'un criminel amour innocentes victimes,
Ces gages de mes feux les rendroient légitimes;
Entre leur mère & moi, leurs ſuppliantes mains
Seroient pour nous les nœuds les plus forts, les plus ſaints;
Et le cri de mon ſang me faiſant reconnoître,
Je ſerois pardonné de les avoir fait naître.
Mais ſeul & ſans appui, comment me déclarer?
Je la révolterai ſi je l'oſe éclairer. —
Je te laiſſe avec elle. Engage avec adreſſe
Son ame à ſoulager la douleur qui la preſſe.
Feins d'abord de la plaindre, & parois m'accuſer;
Laiſſe éclater ſa haine afin de l'appaiſer;
Enfin s'il le falloit, pour fléchir ſa colère,
Oſe lui révéler le deſtin de ſon père:

Dis-lui que dans ſon ſang ma main n'a point trempé ;
Et [illegible]oir à la mort échappé
L'[illegible] avoit trop peu de charmes,
Si tu crois que leurs cœurs, amollis par les larmes,
A ſe laiſſer [illegible]ire en ſoient mieux diſpoſés,
Permets-leur de ſe voir.

PALLANTE.

Quoi, Seigneur! vous oſez !...

AMULIUS.

J'oſerai tout pour elle : heureux ſi je l'appaiſe.
Mon ame eſt au ſupplice & le crime lui pèſe.
Je ſuis las de me voir au nombre des tyrans ;
Je ſuis las d'être en proie aux remords dévorans :
Je veux tout expier. Mais nos Albains m'attendent ;
Je vais voir ce que Rome & ſes deux rois prétendent ;
Moi-même au-devant d'eux m'avancer ; & demain
Me préſenter, le glaive & l'olive à la main.
Je te laiſſe en ces lieux, armé de ma puiſſance.
Rends le calme à mon cœur, rends-moi mon innocence ;
Si toutefois encore, après tant de forfaits,
C'eſt pour moi que le calme & le bonheur ſont faits.

SCENE IV.

PALLANTE, *seul.*

COMPTEZ ſur l'homme foible. Il vous rend ſon complice,
Vous charge de ſon crime, & vous livre au ſupplice.
Téméraire un moment, mais bientôt abattu,
Il voudroit accorder le crime & la vertu.
La pitié le ſaiſit, le remords le tourmente ;
Une femme, un vieillard, une ombre l'épouvante.
L'inſenſé va ſe perdre & me perdre avec lui.
Ceſſons de nous fonder ſur un ſi frêle appui,
Ou plutôt profitons de ſa foibleſſe même ;
Et puiſqu'enfin je touche à la grandeur ſuprême,
Elevons ma fortune au-deſſus des revers.
On obtient tout d'un roi dont on briſe les fers.

SCÈNE V.

ILIE, PALLANTE.

ILIE (*effrayée & sans voir Pallante*).

CES murs ont retenti du ſignal des alarmes.

PALLANTE (*allant au-devant d'elle*).

Oui, Madame. Et demain l'aveugle ſort des armes
Des rois d'Albe & de Rome eſt l'arbitre ſanglant.

ILIE (*à part*).

Protège-nous, ô Dieu, que j'invoque en tremblant.

PALLANTE.

Tout peut changer, Ilie : armez-vous de courage.
Albe eſt pour vous un port où vous jette l'orage ;
Gardez-vous d'en ſortir : c'eſt vous en dire aſſez.
Le ſort a fait pour vous plus que vous ne penſez.
Vous ne voyez ici que terreur & foibleſſe ;
Mais ce peuple abattu ſous le joug qui l'oppreſſe,
Peut, à la voix d'un chef, ſe ranimer encor,
Punir Amulius, & venger Numitor.

ILIE.

Qu'entends-je ?

PALLANTE.

Ce qu'à peine encor vous devez croire.
J'ai cherché la fortune au défaut de la gloire :

La gloire fe préfente, & je lui tends les bras.
Les bienfaits d'un tyran ne font que des ingrats;
Je fuis du nombre. Ofez m'ordonner la pourfuite,
Et de votre ennemi demain je vous délivre.

ILIE.

Qui me répond de vous ?

PALLANTE.

Un fidèle garant,
L'ambition. Pourquoi, fous un zèle apparent,
Avec vous, fans objet, m'abaifferois-je à feindre ?
On flatte les heureux; mais vous n'êtes qu'à plaindre;
Et voilà le moment de la fincérité.
Croyez-en le malheur que fuit la vérité,
Madame; & laiffez-moi couronner mon ouvrage.
J'ai pour aieux des rois que ma fortune outrage;
Et je rougis fur-tout de me voir fous la loi
D'un mortel plus timide & plus foible que moi,
D'un mortel qui, tremblant fur le bord d'un abîme,
N'a pas même l'audace & la fierté du crime.

ILIE.

Il règne cependant, & le ciel offenfé....

PALLANTE.

Dites un mot, Madame, & fon règne eft paffé.

ILIE.

Albe au fang de fes rois veut donc bien fe foumettre ?

PALLANTE.

Albe eft à moi, Madame; & j'ofe vous promettre

Ce que jamais sans moi vous n'auriez espéré.

ILIE.

Expliquez-vous.

PALLANTE.

Ce roi que vous avez pleuré,
Numitor, dont ici l'on croit fouler la cendre,
Dans la nuit éternelle au moment de descendre,
Peut sous le coup mortel n'avoir pas succombé ;
En de fidèles mains peut-être il est tombé.

ILIE.

Mon père !

PALLANTE.

Et de son sort si j'avois connoissance ?

ILIE.

Ciel ! achevez.

PALLANTE.

Madame, il est en ma puissance.

ILIE.

Ah ! qui que vous soyez, respectez ma douleur.
Vous seriez trop cruel d'insulter au malheur.
Est-il bien vrai ? Le ciel me rendroit-il un père ?

PALLANTE.

Séparé des vivans, privé de la lumière,
Il respire.

ILIE.

En quel lieu ?

PALLANTE.

Dans un vaste tombeau ;
Que n'éclaira jamais le céleste flambeau.

ILIE.

Je veux le voir.

PALLANTE.

Il faut qu'Agenor me seconde;
Attendez de la nuit l'obscurité profonde;
Et trompant de la cour les perfides regards,
Venez seule & sans bruit dans le temple de Mars.

ILIE.

J'y serai.

PALLANTE.

Là, du moins, vous me croirez sincère:
Mais un profond silence est ici nécessaire.
Je crains d'être observé, je crains d'être entendu;
Et si je suis trahi, Numitor est perdu.

SCÈNE VI.

ILIE, TULLIE.

ILIE.

O ma chère Tullie! à peine je respire.
A tant d'émotion mon cœur ne peut suffire.
Je n'ose me livrer aux transports que je sens.
Je crois sortir d'un songe. Achevez, Dieux puissans!

TULLIE.

[illegible]is ſeroit-elle aſſurée ?
Des mains d'Amulius [illegible]z-vous délivrée ?

ILIE.

Viens. Nous avons encor des vengeurs dans les cieux ;
Et tout ce qui m'eſt cher intéreſſe les Dieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le théâtre repréſente un vaſte ſouterrain éclairé par une lampe).

SCÈNE PREMIÈRE.

NUMITOR (*enchaîné*).

PLUS de ſommeil. Eh quoi ! le deſtin me l'envie,
Ce néant paſſager, cet oubli de la vie !
Fantômes de la nuit ceſſez de me troubler. —
Et toi, ma fille, auſſi tu reviens m'accabler !
Appaiſe-toi, pardonne, ombre chère & plaintive.
Pour ta vengeance, hélas ! il ſuffit que je vive.
Je ſuis au rang des morts deſcendu comme toi ;
Mais tu dors dans la tombe. Et moi, ma fille, & moi,
D'un cachot ténébreux l'impénétrable enceinte,
Des murs ſourds & muets à ma lugubre plainte,
Un ſilence funèbre, une pâle clarté
Qu'abſorbe de ces lieux la vaſte obſcurité,
L'impuiſſante fureur dont le feu me dévore,
Voilà ce qui me reſte. Et je reſpire encore !
Et je vieillis courbé ſous le poids de mes fers !
Je les ai mérités, ces tourmens des enfers,

Quand j'ai cru plaire aux Dieux en devenant barbare.
Du reſte des vivans leur haine me ſépare.
J'abandonnai mon ſang à la mort condamné ;
Par un juſte retour je ſuis abandonné.
Pour un cœur ſans pitié l'on eſt impitoyable ;
Et c'eſt moi qui donnai cet exemple effroyable.

SCÈNE II.

NUMITOR, AGENOR.

NUMITOR.

Quel bruit ſe fait entendre au fond de ma priſon ?
Venez-vous m'apporter le fer ou le poiſon ?

AGENOR.

Vivez. Le ſort ſe laſſe enfin de vous pourſuivre.

NUMITOR.

Qu'entends-je ? & de mes maux quel vengeur me délivre ?

AGENOR.

Les Dieux, Seigneur, les Dieux, d'un œil indifférent,
N'ont pu voir dans les fers un héros expirant.
Ils ont voulu ſans doute éprouver ſa conſtance ;
Ils ont voulu le voir, ſeul & ſans aſſiſtance,
Lutter contre une longue & dure adverſité :
Digne objet des regards de la Divinité !

A ce combat enfin le triomphe ſuccède ;
La juſtice l'emporte, & le crime lui cède.
Le cœur d'Amulius eſt tout-à-coup changé.
Conſentez ſeulement à n'être point vengé ;
Sur le trône avec vous ramenez la clémence ;
Et de Janus le règne en ces lieux recommence.

NUMITOR.

Amulius au trône oſe me rappeler !
Il jouit de ſon crime, & veut le révéler !
C'eſt peu de m'épargner & de me laiſſer vivre,
Aux mains qu'il enchaîna de lui-même il ſe livre !
Il vous trompe, Agenor.

AGENOR.

Quel ſeroit ſon deſſein ?
Non, le remords ſans doute eſt entré dans ſon ſein.
Et pourquoi ce retour ſeroit-il incroyable,
Seigneur ? Quel eſt donc l'homme injuſte, impitoyable,
A qui ce trait vengeur, ce trait du repentir,
Dans quelque heureux moment ne s'eſt pas fait ſentir ?
Après une couronne impunément ravie,
Il dépendoit de lui de vous ôter la vie ;
Aujourd'hui même encore il n'auroit qu'à vouloir :
Un mot, en vous perdant, affermit ſon pouvoir.
Cependant vous vivez. Il vous donne l'exemple ;
Imitez-le, & demain, réunis dans ce temple,
Conſentez avec lui qu'un ſerment ſolemnel
Impoſe à votre haine un ſilence éternel.

NUMITOR.

Que puis-je ? Dans les fers qu'eſt-ce qu'on me
demande ?
Je ne ſuis qu'un eſclave à qui le ſort commande ;
Et ſi j'avois le cœur aſſez foible, aſſez bas
Pour engager ma foi, l'on ne m'en croiroit pas.
Si mon lâche oppreſſeur m'oſe parler en maître ;
Je n'en connus jamais : ſi c'eſt moi qui dois l'être ;
Qu'il me rende le trône ; & là, ſans m'avilir,
Je ſaurai ſi je dois pardonner ou punir..
Vous pouvez, Agenor, lui porter ma réponſe.

AGENOR.

J'en frémis.

NUMITOR.

C'eſt la mort que cet effroi m'annonce ;
Je l'attends.

AGENOR.

Et pourquoi ne voir que ſes forfaits ?
Avez-vous oublié le plus grand des bienfaits ;
Et que ſans lui la tombe ?....

NUMITOR.

Ah ! de ce vain menſonge
C'eſt trop long-tems flatter la douleur qui me ronge.
Et s'il eût dérobé la victime au trépas,
N'eût-on plus retrouvé la trace de ſes pas ?
Non, à ſes raviſſeurs elle fut arrachée.
C'eſt au ſein de la mort que ma fille eſt cachée ;

Et ſon ombre ſans ceſſe eſt préſente à mes yeux.
Cette nuit même encore elle erroit dans ces lieux,
Et c'eſt pour me punir que le ciel me l'envoie.

AGENOR.

Je vous l'ai dit : croyez.…

NUMITOR.

Que veux-tu que je croie ?
Je l'ai vue. Elle vient ſe plaindre & m'accuſer.…
La voilà donc ſa tombe ? Oui, je la vois creuſer.
Son ſupplice l'attend ; & c'eſt moi qui l'y traîne.…
Arrête ! Embraſſe-moi. Ce n'eſt point de la haine :
Ton père t'aime encore, il t'aimera toujours.…
On me l'arrache !

(*Il tombe dans l'accablement*).

AGENOR.

Hélas ! les derniers de ſes jours
Seront empoiſonnés par cette idée horrible.

NUMITOR.

Père dénaturé ! Dieux cruels ! loi terrible !
Non, le ciel n'a jamais ordonné ces rigueurs.
Mais ſi pour être humains il a formé nos cœurs ;
Auroit-il dû ſouffrir qu'une aveugle impoſture
Du cœur même d'un père eût chaſſé la nature ?

SCÈNE III.

AGENOR, NUMITOR, PALLANTE, ILIE.

AGENOR.

VENEZ, Seigneur, venez m'aider à le calmer.

PALLANTE.

Vous devez, Agenor, & le plaindre & l'aimer.

AGENOR.

Je voudrois de mon ſang payer ſa délivrance.

PALLANTE.

Elle eſt poſſible encore, & j'en ai l'eſpérance.
Savez-vous, Agenor, qui j'amène en ces lieux?

AGENOR.

Qui?

PALLANTE.

Sa fille.

AGENOR.

Sa fille!

PALLANTE.

Elle-même.

AGENOR.

Grands Dieux!

Elle eſt vivante ?

PALLANTE.

Elle eſt devant vous.

AGENOR.

Ah! Madame!
Dans le trouble où je viens de voir tomber ſon ame,
Epargnez ſa foibleſſe. En ce moment, hélas!
Vous le verriez peut-être expirer dans vos bras.

ILIE.

Mon père dans les fers! Je frémis, je ſuccombe.

AGENOR.

Sans ceſſe il vous revoit ſur le bord de la tombe.
Dans ſon ſein tout-à-l'heure il croyoit vous preſſer.

ILIE.

Je retrouve mon père, & ne puis l'embraſſer!

NUMITOR.

C'eſt ſa voix que j'entends. Elle m'appelle encore.
C'eſt du fond du tombeau que ma fille m'implore.
J'y veux deſcendre.

ILIE.

O Dieux! il m'arrache le cœur.

AGENOR (*à Ilie*).

Arrêtez.

NUMITOR.

Ah! pardonne une injuſte rigueur.

N'imite pas ton père, & ne sois point barbare.
Il mourra de douleur.

AGENOR.

La douleur vous égare.
Ce sacrifice affreux ne fut point consommé.

NUMITOR.

J'abandonnai ma fille, & j'en étois aimé !
Elle pressoit mes mains de sa bouche glacée !
Je l'ai vue à mes pieds & je l'ai repoussée !
De ses yeux supplians j'ai détourné mes yeux !
Je n'ai pas voulu même entendre ses adieux.

ILIE.

Votre fille respire, & vient briser vos chaînes.

NUMITOR (*à Agenor*).

Je me meurs. Tout mon sang s'est glacé dans mes veines.
Tiens, regarde !

AGENOR.

Oui, Seigneur. Vous n'êtes plus trompé,
Ce n'est plus cette erreur dont vous étiez frappé.
Ilie est à vos pieds.

NUMITOR.

Seroit-il vrai ?

ILIE.

Mon père !
Vous vivez ! vous m'aimez.

NUMITOR.

O ciel ! dans ta colère

Tu l'as donc épargnée !

ILIE.

Ah ! cruel envers vous,
Il a frappé mon cœur des plus ſenſibles coups.

NUMITOR.

Tu ſuſpends tous les maux dont le mien fut la proie,
Ma fille ; & dans tes bras je ne ſens que ma joie.

PALLANTE.

Agenor, de ces lieux il eſt tems de ſortir.
Voyez ſi tout repoſe, & venez m'avertir.

SCÈNE IV.

NUMITOR, ILIE, PALLANTE.

NUMITOR.

Et qui t'a ſi long-tems cachée aux yeux du monde ?

ILIE.

Les déſerts où l'Almon précipite ſon onde.

NUMITOR.

Et vers moi qui t'amène ?

ILIE.

Un Dieu, ſans doute, un Dieu,
Qui, pour vous retirer de ce funeſte lieu,

Me fait trouver dans Albe un ennemi du crime,
Un vengeur, indigné du sort qui nous opprime.

NUMITOR.

Et que peut-il pour moi?

PALLANTE.

Je puis rompre vos fers.
J'étois né pour régner ; j'obéis & je sers :
Sous ses indignes loix ainsi le sort nous range.
Mais, Seigneur, vous vivez, je suis libre ; & tout change.
Hélas ! en vous perdant Albe avoit tout perdu.
Dans la nuit du tombeau l'on vous croit descendu ;
Je le croyois moi-même ; & voyant ma patrie
Sous le joug de la crainte abattue & flétrie,
Je fléchissois comme elle & servois à regret.
Enfin, d'Amulius j'ai surpris le secret.
Lui-même il m'en a fait l'horrible confidence ;
Et j'ai si bien flatté son aveugle imprudence,
Qu'en partant pour aller au-devant des Romains,
Il met sa destinée & la vôtre en mes mains.

NUMITOR.

Ah ! ne mets point de borne à ma reconnoissance.

PALLANTE.

Pardonnez à l'orgueil d'une haute naissance ;
Mais, Seigneur, le tems presse, & sans plus différer,
Je demande une grace, & je l'ose espérer.
Si cet espoir vous blesse, un mot peut le confondre.
Mais regardez vos fers, avant de me répondre.

NUMITOR.

Parlez.

PALLANTE.

Ce prix, le ſeul [illegible] mon cœur ſoit jaloux ;
Le ſeul digne de moi, le ſeul digne de vous,
C'eſt votre fille.

ILIE (*à part*).

O ciel !

PALLANTE.

J'ai le droit d'y prétendre.
Elle ſait qui je ſuis, elle vient de m'entendre ;
Je la laiſſe avec vous conſulter à loiſir.
Vous perdre ou vous ſauver : elle n'a qu'à choiſir.
Dans ce temple demain j'attendrai ſa réponſe.

SCÈNE V.

NUMITOR, ILIE.

NUMITOR.

Mon ſort dépend de toi.

ILIE.

Mon père !

NUMITOR.

Eh bien ? prononce.

C'est ta main qu'il demande.

ILIE.

Elle n'est plus à moi.

NUMITOR.

Que dis-tu?

ILIE.

Je suis mère, & j'ai donné ma foi.

NUMITOR.

Tu te crois engagée au séducteur impie
Qui d'opprobre & d'horreur a comblé notre vie!
Et d'une illusion ton esprit occupé,
Par vingt ans de malheurs n'en est pas détrompé!
Abjure-la.

ILIE.

Mon père! O tourment qui m'accable!

NUMITOR.

Oublions à jamais le crime & le coupable.
Ton cœur est libre.

ILIE.

Hélas! peut-être il fut déçu;
Mais j'ai fait le serment, les autels l'ont reçu.

NUMITOR.

Quel serment?

ILIE.

Je frémis d'un hymen adultère.

NUMITOR.

Cruelle! pense aux maux qu'a dû souffrir ton père.

Vois l'état où je suis.

ILIE.

Je tombe à vos genoux,
Seigneur, écoutez-moi. Quel que fût mon époux ;
A deux fils généreux j'ai donné la naissance ;
Et quand de vos malheurs ils auront connoissance...

NUMITOR.

Vos enfans ! Est-ce ainsi que vous vous abusez ?
Vos enfans ont péri sur le Tibre exposés.

ILIE.

Ils sont vivans. Le ciel fit pour nous ce prodige ;
Et contre Amulius, que leur grandeur afflige,
Ils viennent sous ces murs signaler leur valeur.

NUMITOR.

O destin ! Je crois voir le terme du malheur.
N'est-ce pas Romulus & Rémus qu'on les nomme ?

ILIE.

Oui, Seigneur.

NUMITOR.

Ces héros, les fondateurs de Rome ;
Ces rois, dont Agenor m'a parlé tant de fois !...

ILIE.

Sont votre sang, mon père ; & demain sous leurs loix
Les champs d'Albe & ses murs seront réduits peut-être.
Attendez de mes fils, bien plutôt que d'un traître,
Un secours qu'à ma honte il veut faire acheter,

NUMITOR.

Dans quel nouvel abîme un jour peut nous jetter!

ILIE.

Rome triomphera : je n'en fais aucun doute.
Mais fût-elle vaincue ; alors, quoi qu'il en coûte,
Je vous délivrerai de ces fers odieux,
Et j'en atteste ici la Nature & les Dieux.

NUMITOR.

Tes enfans savent-ils le crime de ton père?

ILIE.

Ils ont vu les regrets, les larmes de leur mère.
Ils ignorent le reste.

NUMITOR.

Ah! par pitié pour moi,
Cache-leur que je fus si cruel envers toi.
Mon cœur m'en a puni.

ILIE.

Tout le mien se déchire.

NUMITOR.

Tu vois la sombre horreur que ce séjour inspire;
Trahi, désespéré, frémissant dans les fers,
Tu conçois les tourmens que ton père a soufferts;
Eh bien, ma fille, eh bien, mon plus affreux supplice
Fut l'arrêt de ta mort, dont j'étois le complice.
Chaque nuit, devant moi, ce funeste appareil
Affligeoit ma pensée & troubloit mon sommeil.

Je m'éveillois frappé de ta voix gémiſſante ;
Je courois, je criois : *ma fille eſt innocente !* —
Me voilà délivré de ces vautours rongeurs.
Je retrouve ma fille, & j'aurai des vengeurs.

SCÈNE VI.

AGENOR, NUMITOR, ILIE.

AGENOR.

La lumière déjà commence à ſe répandre,
Madame. On nous obſerve, & l'on peut nous ſurprendre.
Venez.

NUMITOR.

Ho, non! de grace, un moment, Agenor.
Ma fille! Ah! dans mon ſein que je te preſſe encor.
Je te revois à peine, & tu vas diſparoître!
Pour la dernière fois je t'embraſſe peut-être.

ILIE.

Raſſurez-vous, mon père. Ou je perdrai le jour,
Ou vous allez ſortir de cet affreux ſéjour.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente l'intérieur du temple de Mars.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILIE, TULLIE.

ILIE.

SOUTIENS mon foible cœur, Dieu puissant qui m'écoutes:
(*à Tullie*)
Oui, c'est dans cette enceinte, & sous les sombres voûtes
De ce temple fatal, où le sort me poursuit;
C'est-là qu'en un tombeau je l'ai vu cette nuit;
Je l'ai vu dans les fers, ce père que j'adore.
Pâle, mourant, à peine il respiroit encore.
Il me pleuroit, Tullie: injuste en sa douleur;
Lui-même il s'accusoit d'avoir fait mon malheur.
Il évoquoit mon ombre, il lui demandoit grace.
Tout-à-coup il me voit à ses pieds que j'embrasse;

D'un nuage de pleurs ſes yeux ſe ſont couverts ;
Il m'a tendu les bras, en ſoulevant ſes fers ;
Aux larmes de ſa fille il a mêlé ſes larmes,
Et d'un moment de joie il a goûté les charmes :
Foible ſoulagement pour les maux redoublés,
Dont l'un & l'autre encore tu nous vois accablés !
Oui, tu me vois réduite, & ce jour en décide,
Au choix d'être parjure, ou d'être parricide.

TULLIE.

Vous, Madame ?

ILIE.

Pallante offre de nous venger.
Au ſein d'Amulius ſa main va ſe plonger ;
Et pour prix de ſa mort c'eſt ma main qu'il demande ;
Et mon père y conſent. Que dis-je ? il le commande.
(*à part*).
Hélas! qui ſait encor ſi ce prix de ma foi,
Ce ſang qui doit couler n'eſt pas ſacré pour moi ?

TULLIE.

On vient. Cachez vos pleurs.

ILIE.

C'eſt ce même Pallante.
Laiſſe-nous.

SCÈNE II.

PALLANTE, ILIE.

PALLANTE.

LA fortune a trompé mon attente.
Amulius l'emporte.

ILIE (*à part*).

O Rome ! ô mes enfans !

PALLANTE.

Dans le fort du combat les Romains triomphans
Arrachoient de ses mains la sanglante victoire.
Mais leur chef, emporté par l'ardeur de la gloire,
Dans un piège fatal tout-à-coup engagé,
A cédé sous le nombre, & le sort a changé.

ILIE.

A ce jeune héros a-t-on laissé la vie ?

PALLANTE.

Dans les fers, le trépas est un bien qu'il envie.

ILIE.

Pour mon malheureux père il n'est donc plus d'espoir.

PALLANTE.

Le même espoir lui reste : Albe est en mon pouvoir.

Mais vous ſavez, Madame, à quel prix je m'expoſe.
Vous ſavez quel devoir votre ſang vous impoſe,
Voilà l'autel. Venez.

ILIE.

Cet autel frémiroit.
Il a reçu les vœux que mon cœur trahiroit.

PALLANTE.

A qui donc croyez-vous que ce nœud vous engage ?

ILIE.

Téméraire ! à ma gloire épargnez ce langage,
Il me ſuffit à moi que mon cœur ſoit lié.

PALLANTE.

Ce lien fut coupable : il doit être oublié.

ILIE.

Cruel, vous abuſez du malheur où nous ſommes.

PALLANTE.

Je ſaiſis le moment où les rois ſont des hommes.

ILIE.

Doutez-vous que mon père, à votre ambition,
Ne paye en roi le prix d'une belle action ?

PALLANTE.

Oui, Madame, à douter malgré moi tout m'invite.
Et pourquoi mieux que vous voulez-vous qu'il s'acquitte ?
N'êtes-vous pas pour moi l'exemple des ingrats ?
Après que j'ai remis un père entre vos bras,

Quand je vais dissiper l'obscurité profonde,
Qui devoit à jamais le dérober au monde;
Quand je veux bien encore, au péril de mes jours,
A travers mille morts voler à son secours,
Briser ses fers, enfin lui rendre un diadême,
Que sans vous, que sans lui, je puis ceindre moi-même;
Ne refusez-vous pas de vous donner pour lui,
D'accepter pour époux son vengeur, son appui?
Comment puis-je compter sur la reconnoissance,
Quand la nature même a si peu de puissance?

ILIE.

Eh bien, de sa prison par vos soins enlevé,
Dans le camp des Romains sur nos pas arrivé,
Que mon père soit libre, & qu'alors il commande;
J'obéirai.

PALLANTE.

Faut-il aussi que je dépende
De ces Romains si fiers, qui ne verroient en moi
Qu'un transfuge imprudent sans courage & sans foi?
A souffrir des mépris pensez-vous que j'aspire?
Si l'honneur de servir avoit pu me suffire,
Ici, d'Amulius, favori sans rivaux,
Pourquoi m'exposerois-je à des périls nouveaux?
Je veux rendre à mon roi la suprême puissance;
Mais je veux m'assurer de sa reconnoissance,
Prévenir un oubli trop à craindre à la cour,
Obéir sous son règne, & régner à mon tour.

Les momens nous sont chers. Parlez sans plus attendre!
Mais qu'un mot nous décide ; & cessez de prétendre
Que par de vains détours je me laisse abuser.

ILIE.

Sauve ton roi, perfide, ou je vais t'accuser.
Amulius revient, il va bientôt paroître ;
Et j'obtiendrai de lui le supplice d'un traître.

PALLANTE.

Je vais vous prévenir, Madame, & dans l'instant
Consommer, pour lui plaire, un crime qu'il attend ;
Immoler Numitor.

ILIE.

Barbare ! arrête, arrête !

PALLANTE.

Pour me justifier je porterai sa tête.

ILIE.

Qu'ai-je fait ?

PALLANTE.

Est-ce ainsi que vous récompensez ?
J'ai mérité la mort dont vous me menacez ;
Mais comment ? Et pourquoi ?

ILIE.

Je suis désespérée.
Pardonne au trouble affreux de mon ame égarée.

PALLANTE.

Pensez qu'à son retour votre ennemi mortel,
Amulius, prétend vous conduire à l'autel;
Et si vous refusez d'appuyer sa puissance
Des droits qu'à votre époux transmit votre naissance,
De ces murs pour jamais il va vous éloigner,
Et s'abreuver d'un sang qu'il frémit d'épargner.

ILIE.

Dieux vengeurs!

PALLANTE.

Choisissez, & prononcez, Madame,
Entre un lâche oppresseur, un sacrilège infame,
Dont le nom seul ici doit vous glacer d'horreur,
Et moi, qui pour vous seule affronte sa fureur.

ILIE.

Non, jamais.

PALLANTE.

Allez donc, fille dénaturée,
Prédire à votre père une mort assurée.
Oui, c'est à le trahir que vous vous obstinez.
Je lui sauvois la vie, & vous l'assassinez.
Voyez ce fer vengeur, son unique espérance.

ILIE.

Je frissonne.

PALLANTE.

A l'autel jurons sa délivrance;
Et je promets aux Dieux, en vous donnant ma foi,
D'immoler un tyran & de venger un roi.

ILIE.

Quelle horrible contrainte !

PALLANTE.

Il est tems de résoudre.

ILIE.

(*faisant un pas vers l'autel & reculant épouvantée*).

Dieux ! je crois sur l'autel voir éclater la foudre.
Seigneur, à vos genoux....

PALLANTE.

Non, Madame.

ILIE.

Ecoutez.

Mon père affermira mes sens épouvantés.
Laissez-moi le revoir ; & s'il veut que j'abjure
Le serment qui m'arrête ; infidelle, parjure,
N'importe, c'en est fait, je m'immole ; & demain,
Dût le ciel m'en punir, je vous donne ma main.

SCÈNE III.

UN GARDE, PALLANTE, ILIE.

LE GARDE.

Seigneur, Amulius en triomphe s'avance.
Mille cris de victoire annoncent sa présence.

PALLANTE.

Je vais le recevoir.

ILIE.

Seigneur, dissimulez.

PALLANTE.

Si Numitor périt, c'est vous qui l'immolez.

(*Ilie se retire*).

SCÈNE IV.

AMULIUS, ROMULUS, PALLANTE, Suite d'Amulius.

AMULIUS (*à Romulus*).

IMPRUDENT ennemi, qui viens sur ce rivage
Répandre l'épouvante & porter le ravage,
Tu vois quel est le prix de la témérité.

ROMULUS.

Quel juge, Amulius, que la prospérité !
Tu crois donc la fortune un garant bien fidèle ?

AMULIUS.

L'équité, Romulus, est d'accord avec elle.

ROMULUS.

L'Équité rarement est l'arbitre des rois.
Je veux bien cependant qu'elle pèse nos droits.

Nous avons aux Sabins demandé des épouses;
L'hymen eût réuni deux nations jalouses;
Mais d'un état naissant n'ayant pu triompher,
Cruel, dans son berceau tu voulois l'étouffer:
Tu voulois avec lui voir périr sa mémoire,
Et tarir à jamais la source de sa gloire.
Tu sais à sa grandeur ce qu'ont promis les Dieux.
Ce présage alarmoit ton orgueil envieux;
Et cent fois effrayé par la voix des oracles,
Tu croyois aux destins opposer des obstacles.
Tu rendis, comme toi, Tatius inhumain.
Falloit-il t'immoler l'espoir du nom romain?
Interdire la vie à la race future?
Vieillir sans descendans & trahir la nature?
Réduits, par vos refus à cette extrémité,
Nous avons pris conseil de la nécessité.
Nos crimes sont les tiens. Le sort a fait le reste.
Engagé trop avant par une ardeur funeste,
Des mains de tes soldats je n'ai pu m'échapper.
Je présentois ma tête; ils n'avoient qu'à frapper.
Tu m'as fait épargner; épargne aussi ma gloire,
Et voyons si tu sais mériter la victoire.

AMULIUS.

Romulus, je suis loin d'en vouloir abuser,
Et si les justes loix que je vais t'imposer.....

ROMULUS.

Des loix! Ce mot superbe est pour Rome une injure;
Me confondent les Dieux ennemis du parjure,

Si jamais un vainqueur nous impose des loix.
C'est le serment que Rome a reçu de ses rois.
Elle cessera d'être en cessant d'être libre.

AMULIUS

(*à part*).

Fier & vaillant jeune homme ! Et sur les bords du Tibre
Quel destin t'a conduit ?

ROMULUS.

J'y suis né. Mes amis
M'ont choisi pour guide ; & librement soumis,
Sont venus avec moi dans un marais stérile,
Répandre l'abondance & peupler leur asyle.

AMULIUS.

Albe étend jusques-là son antique pouvoir.

ROMULUS.

C'est ce que Rome ignore & ne veut point savoir.

AMULIUS.

Tu fondes, Romulus, sur des remparts d'argile,
Une audace bien vaine & comme eux bien fragile !

ROMULUS.

Ces remparts, dont on parle avec tant de mépris,
Ne vous sont pas encor fidellement décrits.
La discipline austère en protège l'enceinte :
Elle est, comme nos loix, inviolable & sainte ;

Et par ce mur d'airain nos foyers font gardés.

AMULIUS.

Et ne voyez-vous pas ce que vous hafardez ?

ROMULUS.

Je vois que d'un inftant de difgrace légère,
Tu nous fais un revers que ton œil exagère.
Mais préfume un peu moins du fuccès d'un combat.
Rome en perdant un roi n'a perdu qu'un foldat;
Et fur mille guerriers pleins de la même audace,
Elle peut, à fon gré, choifir qui me remplace.
C'eft un rang qu'à fon tour chacun peut demander.
Chez nous, l'art d'obéir eft l'art de commander.
A la tête d'un peuple intrépide & fidèle,
Le chef n'a que le droit de fervir de modèle;
Et Rome faura bien fe paffer de fes rois,
Tant qu'elle aura fes mœurs, fon génie & fes loix.

AMULIUS.

Cependant, de ta perte elle a paru troublée.

ROMULUS.

Oui, mais fous fes drapeaux je la vois raffemblée;
Méditer ta ruine, & jurer à fes Dieux
De venir me venger ou périr à mes yeux.
Tu ne le connois pas ce peuple redoutable.
Plus il eft malheureux, plus il eft indomptable
Le fort à l'éprouver exerçant fa rigueur,
Ne fera qu'ajouter à fa mâle vigueur.

C'eſt le chêne endurci ſous les coups de l'orage.
Je veux qu'à ſes revers il doive ſon courage,
Et de l'adverſité qu'éprouvant tout l'effort,
Sous le fer qui le frappe il renaiſſe plus fort.
Laiſſe, laiſſe aux travaux affermir ſa conſtance.
Me préſerve le ciel qu'heureux ſans réſiſtance,
Il goûtât les langueurs d'un indigne repos!
Il faut que le danger me forme des héros.
J'ai beſoin des combats plus que de la victoire.
Il n'eſt pas tems encor de ſonger à la gloire:
Il nous faut des vertus; & la proſpérité
Ne produit qu'indolence & que témérité.
C'eſt le ſeul ennemi que nous ayons à craindre.
A ſavoir tout ſouffrir le ſort veut nous contraindre;
J'en reçois le préſage, & grace à ta valeur,
Rome dès ſa naiſſance a connu le malheur.

AMULIUS (*à part*).

Merveilleux aſcendant d'un courage inflexible!
C'eſt lui, dans ce moment, qui paroît invincible:
Déſarmé, dans les fers, il m'accable; & c'eſt moi
Qui ſemble d'un vainqueur ſubir ici la loi!
O qu'un père eſt heureux d'avoir un fils ſemblable!
J'éprouve à l'admirer un charme inconcevable;
Et plus, en m'abaiſſant, je le vois s'agrandir,
Plus à ſa jeune audace il m'eſt doux d'applaudir.
Romulus, ta fierté ſied mal à ta foibleſſe;
Mais d'une ame élevée elle peint la nobleſſe;

Ecoute. En ta faveur je veux tout oublier.
Je fais plus : avec toi je prétends m'allier.
Que dans un même camp la trève nous rassemble:
Nos peuples désarmés s'y trouveront ensemble ;
Vos femmes y [illegible] leurs parens, leurs époux ;
Elles auront le choix entre mon peuple & vous ;
Et quels que soient les nœuds que leur amour préfère,
Elles suivront les pas d'un époux ou d'un père.

ROMULUS.

J'y consens ; & tous deux nous n'avons qu'à jurer
De souscrire à leur choix, & de nous séparer.

AMULIUS (*sur l'autel de Mars*).

Je le jure à ce Dieu dont je tiens ma puissance.

ROMULUS (*sur le même autel*).

Je le jure à ce Dieu dont je tiens la naissance.

AMULIUS.

Que dis-tu ?

ROMULUS.

Que mon père est garant de ma foi,
Qu'il a reçu la tienne, & me répond de toi.

AMULIUS.

Grand Dieu !

ROMULUS.

Tu peux douter que son sang m'ait fait naître:
Ce n'est pas dans les fers qu'on le doit reconnoître.

AMULIUS.

Qu'on nous laisse.

SCÈNE V.

AMULIUS, ROMULUS, Gardes.

AMULIUS.

Et ta mère ?

ROMULUS.

Et quoi ! ne sais-tu pas
Qu'on la retient captive au sein de tes États ?

AMULIUS.

Garde..., allez. Dans l'instant je veux qu'il la revoie;
Ah, Romulus !

ROMULUS (*à part*).

D'où naît le transport de sa joie ?

AMULIUS.

Au comble de mes vœux tu me vois arrivé.
Ta mère eut deux fils ; l'autre a-t-il été sauvé ?

ROMULUS.

Il règne en mon absence.

AMULIUS.

Ah ! regnez l'un & l'autre.
Je ne distingue plus ma fortune & la vôtre.

Albe & Rome à jamais, par les nœuds les plus saints,
Vont unir leur puissance & hâter leurs destins.

ROMULUS.

Toi, qui prends à mon sort un intérêt si tendre,
Ne peux-tu m'éclaircir ce qu'on m'a fait entendre?
Ce qu'au fond de mon cœur je brûle de savoir?

AMULIUS.

Parle.

ROMULUS.

Dès mon enfance, on me laisse entrevoir
Qu'un grand roi, mon aieul, trahi par un perfide...

AMULIUS.

Je frémis.

ROMULUS.

Est tombé sous le glaive homicide;
Et que l'auteur du crime au supplice échappé,
Règne, & brave les Dieux sur un trône usurpé.
Quel est-il? En quel lieu triomphe ainsi le crime?
Le sais-tu?

AMULIUS.

Je pourrai te livrer ta victime.

ROMULUS.

Dans son sang odieux je pourrai me baigner?

AMULIUS.

Peut-être, en le voyant, voudras-tu l'épargner.
Venez, venez, Madame.

SCÈNE VI.

ILIE, & les précédens.

ILIE.

AH, mon fils!

ROMULUS.

Ah, ma mère!

ILIE.

Auras-tu dans ces lieux le destin de mon père?

ROMULUS.

Qu'entends-je?

ILIE (*à part*).

Ma douleur m'a trahie.

ROMULUS.

En ces lieux!

Votre père!

AMULIUS.

Oui, tu vois le coupable.

ROMULUS.

Grands Dieux!

C'est lui!

ILIE.

Modère-toi.

AMULIUS (*froidement*).

Non, laiſſez-lui répandre
Ce courroux inutile & que je puis ſuſpendre.

ROMULUS.

Le perfide m'inſulte, & je ſuis déſarmé !

AMULIUS.

Va, je vois ta fureur ſans en être alarmé.
Tu n'oubliras jamais que tu me dois la vie.

ROMULUS.

Tu ſerois moins cruel de me l'avoir ravie.
Quel ſupplice honteux pour mon cœur ſoulevé !
(*à ſa mère*).
Oui, quand j'allois périr, c'eſt lui qui m'a ſauvé.
Frappe, monſtre, & reprend ce bienfait que j'abhore.

AMULIUS.

Ce que j'ai fait pour toi, je le ferois encore.
Je n'ai pu, ſans frémir, voir ta vie en danger.
Rien de toi déſormais ne peut m'être étranger ;
Et dans ce moment même, où ton ame égarée
De la ſoif de mon ſang eſt le plus dévorée,
Pour ta mère & pour toi s'il falloit le verſer,
Mon cœur de mille coups ſe laiſſeroit percer.

ROMULUS.

Quel mélange inoui d'horreur & de tendreſſe !

AMULIUS.

Ah ! je réſiſte à peine au trouble qui me preſſe.

Les voilà donc ! ... Je touche au moment d'expier.. ;
Oui, pour eux je suis prêt à tout sacrifier.
Madame... Romulus... nous serions trop à plaindre,
S'il falloit désormais nous haïr & nous craindre.
Je fléchirai vos cœurs, je fléchirai les Dieux ;
Et je n'ai pas long-tems à vous être odieux.
(*Il sort*).

SCÈNE VII.

ROMULUS, ILIE.

ROMULUS.

Le traître me confond. Dans mon ame éperdue ;
J'ai senti la fureur un moment suspendue.
Mon cœur en gémissant répondoit à ses cris.
Vous le dirai-je enfin ? la pitié m'a surpris.
Pardonnez à mon cœur cette indigne foiblesse.
Moi-même elle m'irrite autant qu'elle vous blesse.
Je périrai, ma mère, ou ferai mon devoir.
Le sort nous a trahis ; mais j'ai su tout prévoir.
Tandis que nos vainqueurs sont plongés dans la joie ;
Albe, cette nuit même, aux Romains est en proie.
Oui, par de longs détours rassemblés sous ces murs,
La nuit va les couvrir de ses voiles obscurs.
Les langueurs du sommeil, les vapeurs de l'ivresse ;
Cacheront aux Albains le danger qui les presse,

Et bientôt mes soldats, perçant de tous côtés,
Vont inonder de sang ces murs épouvantés.
Amulius sera leur première victime.

ILIE.

Qu'on l'épargne, mon fils; sa mort seroit un crime.
Il a sauvé tes jours, il a sauvé les miens.
Sans doute il est affreux de respecter les siens;
Mais tu le dois.

ROMULUS.

Comment! vous demandez sa grace;
Vous! après le forfait que ce lieu vous retrace!
Et n'est-ce point ici qu'est tombé sous ses coups
Ce héros, de qui l'ombre errante autour de vous,
Vous demande vengeance, & d'un regard avide,
Attend pour s'assouvir le sang du parricide?

ILIE.

Fût-il plus criminel, ce sang nous est sacré,
Mon fils. Dès qu'en ces murs on aura pénétré;
Qu'au fond de son palais il soit mis hors d'atteinte;
Et du temple de Mars qu'on occupe l'enceinte.
Que dis-je? Ah! c'est à moi d'y conduire tes pas.
C'est-là que le héros dont j'ai plaint le trépas,
Mon père, Numitor, languit dans les ténèbres.

ROMULUS.

Il vivroit!

ILIE.

Je l'ai vu sous des voûtes funèbres,

Où, depuis ta naissance, on le tient dans les fers.

ROMULUS.

Et son oppresseur règne ! & ses jours nous sont chers !
Et vous me défendez d'immoler ce barbare !
Quelle indigne pitié de nos ames s'empare ?
Que de l'ambition l'aveugle emportement
L'eût rendu parricide ; au crime d'un moment
Le ciel peut pardonner, l'homme le doit peut-être.
Mais vingt ans dans son sein cacher l'ame d'un traître !
Eprouver chaque jour le remords renaissant,
Chaque jour étouffer son murmure impuissant !
Dormir au bruit des fers de son roi qu'on opprime !
Vieillir en l'opprimant ! c'est le comble du crime.

SCÈNE VIII.

ILIE, ROMULUS, UN GARDE.

LE GARDE.

Le Roi veut vous parler, Madame. Suivez-moi,
Seigneur.

ROMULUS.

Impunément nous fera-t-on la loi ?

ILIE.

Oui, retiens tes transports, par pitié pour ta mère:
Tu ne peux concevoir cet horrible mystère;
Mais souviens-toi, mon fils, en voyant ton vainqueur,
Qu'attenter à ses jours c'est me percer le cœur.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

Le théâtre représente l'intérieur du palais, comme au second Acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ILIE, AMULIUS.

AMULIUS.

OUI, Madame, il est tems que le crime s'expie.
Punissez-moi. Je suis ce ravisseur impie
Qui, sous le nom d'un Dieu, dans un temple introduit,
Abusai lâchement d'un cœur foible & séduit.

ILIE.

Juste ciel!

AMULIUS.

Ce n'est point au ciel que je m'adresse.
Il pardonne sans doute un excès de tendresse.
Dans les folles ardeurs de la jeune saison,
Le transport, le délire où tomba ma raison;
Le trouble de mes sens & leur fougue invincible,
Demandoient grace aux Dieux pour un cœur trop sensible;

Et par ce long tourment que vous m'avez causé,
Vesta même a dû voir son courroux appaisé.
Mais de ces Dieux, pour moi, l'inutile indulgence
Laisse encor dans vos mains les droits de la vengeance;
Et je viens sans murmure en subir la rigueur.
Exercez-la. Le crime est encore dans mon cœur,
Puisqu'avec tous ses feux mon amour s'y ranime.
Ne faites plus languir & souffrir la victime.
De mes malheureux jours je vous fais l'abandon.
Tranchez-les, par pitié: ce sera mon pardon.
Ou si pour me punir vos mains sont trop timides;
Vous avez des vengeurs courageux, intrépides;
Appelez vos enfans.

ILIE.

Barbare, ils sont les tiens.

AMULIUS (*à ses pieds*).

Je suis donc votre époux.

ILIE.

O funestes liens!

AMULIUS.

Ils sont sacrés.

ILIE.

Ils sont l'horreur de la nature.
Après ton sacrilège, après ton imposture,
Que falloit-il de plus pour te rendre odieux,
Parricide? Et tu crois avoir fléchi les Dieux!

Et

Et tu crois à ton joug me tenir enchaînée ! —
Mais de toi ſeul encor dépend ta deſtinée.
C'eſt à toi d'expier un amour criminel.
C'eſt à toi d'obtenir un pardon ſolemnel.
Tu le peux. Je retiens le cri terrible & tendre
Que mon ſang indigné devroit te faire entendre ;
Mais mon fils va venir, par un dernier effort,
Appeler la nature au ſecours du remords.
Ecoute, Amulius, cette voix redoutable :
Ne ſois plus à mes yeux un monſtre épouvantable ;
Et tes égaremens, & tes crimes paſſés,
Ma honte, mes malheurs, ſeront tous effacés.

(*Elle ſort*).

AMULIUS.

Ah ! tu veux, je le vois, que mon ſang les efface.
Tu n'oſes prononcer ce qu'il faut que je faſſe ;
Mais je t'entends, Ilie ! & prêt à ſuccomber,
Je ſais dans quelles mains tu veux me voir tomber.

SCÈNE II.

AMULIUS, AGENOR, PALLANTE.

AMULIUS.

NUMITOR vous a vu. Sera-t-il implacable ?

AGENOR.

Il paroît s'affermir ſous la main qui l'accable.

Mais sa constance même est un présage heureux.
Puisqu'il est magnanime, il sera généreux.

AMULIUS.

Vous le croyez !

AGENOR.

S'il eût montré plus de foiblesse,
D'un cœur dissimulé j'aurois craint la bassesse.
J'aurois dit : « Il n'a pas vaincu dans un moment,
» De vingt ans de malheurs le noir ressentiment.
» Il paroît s'adoucir ; il en est plus à craindre.
» Il songe à se venger, puisqu'il s'abaisse à feindre.
» Qui promet dans les fers, peut manquer à sa foi ;
» Et qui cède en esclave, agiroit mal en roi :
» N'attendons rien de grand de cette ame abattue ».
Mais lorsque je la vois de force revêtue,
S'élever au-dessus d'un malheur accablant,
Et mieux aimer le rendre illustre, en le comblant,
Que de s'en délivrer par un lâche artifice ;
J'ose en attendre encore un plus grand sacrifice.
Enfin, puisqu'à la honte il préfère la mort,
Il fera pour la gloire un plus pénible effort.
Eh quoi ! lorsqu'un rebelle, en quittant la couronne,
A son ressentiment lui-même s'abandonne ;
Par un indigne abus de ce noble abandon,
Ira-t-il préférer la vengeance au pardon,
Faire voir qu'en bonté le coupable l'efface,
Se charger de sa honte, & se mettre à sa place ?

Non, Seigneur. Plus févère envers vous que les Dieux,
Numitor à jamais fe rendroit odieux.
Il voudra s'honorer par un trait de clémence ;
Et déjà dans fon cœur fon triomphe commence.
Ce n'eft pas que fa haine ait rien diffimulé ;
Mais il a vu fa fille, & fes pleurs ont coulé.
Dès qu'il s'eft attendri, fa douleur moins farouche,
Peut fouffrir qu'on l'appaife, & permet qu'on le touche.
Le chagrin ne l'a pas encor dénaturé.
Il fe laiffe émouvoir ; rien n'eft défefpéré.

AMULIUS.

Vous foulagez mon cœur.

AGENOR.

Oferez-vous m'en croire ?
Quel que foit le danger, n'écoutez que la gloire.
On a vu mille fois le crime couronné ;
Mais qu'un rebelle heureux, fans s'y voir condamné,
S'arrache la couronne & la rende à fon maître,
Ce triomphe à vous feul eft réfervé peut-être.
Enfin, Seigneur, enfin le crime eft révélé :
Il eft tems qu'il s'expie ; &, ce jour écoulé,
Ou Numitor eft libre, ou n'eft plus fous ma garde.
Mes devoirs font remplis ; le refte vous regarde.

SCÈNE III.

AMULIUS, PALLANTE.

AMULIUS.

Pallante, aurois-je encor l'espoir de le fléchir?

PALLANTE.

D'espoir, il n'en est qu'un: c'est de vous affranchir,
C'est de rompre un lien qui vous traîne au supplice,
De faire à votre gloire un entier sacrifice,
De renoncer aux noms & de gendre & d'époux,
Et de régner en paix sur vous-même & sur nous.

AMULIUS.

Etouffe donc en moi le chagrin qui me tue.
Rends le calme & la force à mon ame abattue.
Après le long tourment d'un inutile espoir,
Rends un père insensible au bonheur de revoir
Ses enfans réunis dans les bras de leur mère.

PALLANTE.

Vos enfans!

AMULIUS.

Oui, le ciel, peut-être en sa colère,
Pour m'accabler encor, me les rend aujourd'hui.
Romulus en est un. L'autre règne avec lui.

PALLANTE.

Et leur mère est sans doute enfin désabusée ?

AMULIUS.

Leur mère est confondue, & n'est point appaisée.

PALLANTE.

Non, Seigneur, votre sang la peut seul appaiser.

AMULIUS.

Que dis-tu ?

PALLANTE.

Ce qu'enfin je ne puis déguiser.
Et que n'ai-je point fait pour fléchir sa colère ?
Mais elle n'a parlé que de venger son père.
Je vous l'ai dit. D'abord j'ai feint de vous trahir,
D'un chimérique espoir j'ai feint de m'éblouir ;
Et dans sa confiance ayant su m'introduire,
A tomber à vos pieds j'ai voulu la réduire :
J'ai voulu voir la fille & le père accablés ;
Et pour les émouvoir je les ai rassemblés.
Mais loin de s'amollir, leurs cœurs d'intelligence,
Ne m'ont crié tous deux que vengeance ! vengeance !

AMULIUS.

A toi-même, Pallante, elle a pu confier
Le détestable soin de me sacrifier !

PALLANTE.

Jugez à quel excès son désespoir l'égare.
L'horreur que m'inspiroit un dessein si barbare

M'eût trahi malgré moi. Pour mieux diſſimuler ;
Je demandois un prix qui la fît reculer,
Sa main, ſa foi, le ſceptre enfin pour récompenſe.
De mon ambition d'abord elle s'offenſe.
Je la preſſe, elle héſite ; & quand vous arriviez,
Suppliante & ſoumiſe elle étoit à mes pieds.
Voilà, Seigneur, pour qui votre pitié funeſte
Vous porte à dégager un roi qui vous déteſte,
Qui, courbé ſous les fers, oſe encor vous braver ;
Et qui de votre ſang brûle de s'abreuver.

AMULIUS.

Qu'il vienne donc ce tigre échappé de ſa chaîne ;
Dans ce ſang malheureux raſſaſier ſa haine !

PALLANTE.

Pourquoi cet abandon ? Qui vous met en danger ?
Une femme ? Otez-lui l'eſpoir de ſe venger.
Qu'elle retourne à Rome & ſon fils avec elle.
Si Numitor n'eſt plus, Albe à vos loix fidelle,
De ſon vain ſouvenir va bientôt l'effacer ;
Et les pâtres du Tibre auront beau menacer.

AMULIUS.

N'eſt-ce rien que de vivre odieux à ſoi-même ?
Que de vivre abhorré de tout ce que l'on aime ?
Je ſuis époux & père ; & pour moi, malheureux !
Ces noms ſi doux, ſi chers, ſont devenus affreux.
Non, je ne ſavois pas combien j'étois ſenſible.
J'éprouvois ſur le trône une langueur pénible,

Trop sûr, hélas ! après ce que j'avois perdu ;
Que jamais le bonheur ne me seroit rendu ;
Et je le supportois ce vuide épouvantable,
D'un cœur qui n'aime rien tourment inévitable.
Mais le déchirement que j'éprouve aujourd'hui,
N'est fait que pour mon cœur, n'est connu que de lui.
Le plus tendre intérêt vient resaisir mon ame.
Je tiens presque en mes bras mes enfans & ma femme ;
Et dans le même instant, de leur sein courroucé,
Par une égale horreur je me vois repoussé.
Ils ont beau me haïr, je suis époux & père.
Va, presse, implore, obtiens le pardon que j'espère ;
Et de mes ennemis adoucis la rigueur,
Ou reviens me plonger un poignard dans le cœur.
Dans l'état où je suis, il m'est affreux de vivre.

PALLANTE.

Oui, Seigneur, il est tems que je vous en délivre.
C'est trop indignement vous laisser accabler.
Je vois l'abîme ouvert, & je vais le combler.

SCÈNE IV.

AMULIUS (*seul*).

C'EN est donc fait ! Il faut que mon sort se décide.
Mon fils ne voit en moi qu'un tyran parricide ;
Et sa mère, abjurant tous les vœux qu'elle a faits,
Met le nœud qui nous lie au rang de mes forfaits.

Quel destin ! Je n'ai plus que le choix du supplice.
Je vois de tous côtés un affreux précipice.
Le trône m'épouvante autant que l'échafaud.
Choisis. Que tardes-tu, malheureux ? Il le faut.
Dans ton fils à l'instant ton juge va paroître.
Ou cache-lui son père, ou sois digne de l'être.

SCÈNE V.

AMULIUS, ROMULUS, Gardes.

AMULIUS.

SOLDATS, à ce guerrier rendez la liberté.
Je saurai bien sans vous contenir sa fierté.

(*Les Gardes détachent les fers de Romulus & lui rendent son épée*).

LE MÊME (*aux Gardes*).

Il suffit.

SCÈNE VI.

AMULIUS, ROMULUS.

ROMULUS.

TON audace ose armer mon courage,
Tyran! par ce bienfait, qui me tient lieu d'outrage;
Penses-tu m'imposer un devoir plus sacré
Que tous ceux de mon sang contre toi déclaré?
Eloigne de ton sein ce fer que tu méprises,
Téméraire, & rends-moi ces chaînes que tu brises.
Ilie & Numitor peuvent tout sur mon cœur;
Et tant que je respire il leur reste un vengeur.
Leurs noms, à l'instant même, embrasent ma colère.

AMULIUS (*froidement*).

Frappe donc, Romulus, frappe, immole ton père.

ROMULUS.

Toi! mon père!

AMULIUS.

Ce nom te fait frémir d'horreur;
Il consterne ton ame; il t'arrache une erreur,
Pour un cœur généreux plus chère que la vie:
D'un héros dont la gloire étoit digne d'envie,
Il fait un malheureux, qui ne peut, sans effroi,
Voir & souffrir le jour qu'il a reçu de moi.

ROMULUS.

Vous! mon père! l'époux, le séducteur d'Ilie!

AMULIUS.

Elle doit détester le saint nœud qui nous lie.
Mais elle est détrompée, & ses yeux sont ouverts.

ROMULUS (*avec violence*).

Cruel! & Numitor est encor dans vos fers!

AMULIUS.

Il est trop vrai. Tu vois tous mes maux dans leur source:
Malheureux à l'excès, je le suis sans ressource.
J'ai voulu les briser, ces fers dont tu frémis:
Aux mains de Numitor le sceptre étoit remis.
J'ai tout fait pour fléchir sa vengeance implacable:
Mais il a trop souffert, & je suis trop coupable.
Mon sang, dit-il, mon sang le peut seul appaiser:
Mon supplice, ou sa mort: voilà, sans déguiser,
Le choix inévitable où l'on réduit ton père.
Prononce.

ROMULUS.

Soyez juste, & bravez sa colère.
Non, Seigneur, votre sort ne dépend plus du sien:
Descendez de son trône, & montez sur le mien.

AMULIUS.

Je suis loin d'y prétendre, & je suis loin de croire
Que Rome y consentît aux dépens de sa gloire.

Mais un ſoin dévorant, dont je ſuis tourmenté,
C'eſt de voir que ton père, aux Romains préſenté,
Va détruire en un jour cette erreur précieuſe,
Qui flattoit de leurs vœux l'audace ambitieuſe.
Toi, que du ſang des Dieux on croyoit deſcendu;
Vois, mon fils, à quel point tu ſeras confondu !

ROMULUS.

La grandeur eſt dans l'ame, ainſi que la baſſeſſe.
Faites ceſſer le crime, & le déshonneur ceſſe.
Qu'importe à mes ſujets de quel ſang je ſois né?
C'eſt l'homme, & non le Dieu que Rome a couronné.
Il eſt vrai, mon erreur élevoit mon courage:
Qui ſe croit né d'un Dieu veut en être l'image:
Je ſens que dans mon cœur l'orgueil eſt abattu;
Mais avec moins d'orgueil j'aurai plus de vertu.
Je ſais par quels travaux on mérite des temples.
Mars, au lieu de ton ſang, j'ai pour moi tes exemples;
Et ſi j'arrive au ciel pour t'avoir imité,
Je ne devrai qu'à moi mon immortalité.

SCÈNE VII.

ROMULUS, AMULIUS, ILIE.

ROMULUS.

Venez, venez, Madame.

ILIE.

Ah ! tu me vois tremblante.

(*à Amulius*).

Cruel ! que venez-vous d'ordonner à Pallante ?
Il m'a voulu contraindre à le ſuivre aux autels.
A mon père, dit-il, mes refus ſont mortels,
Et puiſqu'au déſeſpoir je veux qu'il s'abandonne ;
Ce qu'on attend de lui n'a plus rien qui l'étonne.
A ces mots, que termine un regard menaçant,
Vers le temple de Mars il marche en frémiſſant.

AMULIUS.

J'y vole.

ROMULUS.

Et je vous ſuis.

SCÈNE VIII.

ILIE, *seule.*

AH! ce moment terrible
Est marqué dans mon cœur par un présage horrible.
On diroit qu'au supplice un Dieu nous a traînés.
Tous ces événemens l'un à l'autre enchaînés,
Ces vengeances du ciel si long-tems suspendues;
Sur nos affreux destins ces clartés répandues,
Ce lieu même, où le sort nous a tous rassemblés.
Impriment l'épouvante à mes sens accablés.
Qu'ai-je donc fait au Ciel, qui, depuis ma naissance;
Semble avoir attaché l'opprobre à l'innocence?
Poursuit-il la foiblesse avec tant de fureur?
Quoi! vingt ans de tourmens pour punir une erreur!
Mon courage y succombe.

SCENE IX.

ILIE, TULLIE, les autres captives.

ILIE.

OU courez-vous, Tullie?

TULLIE.

Hélas! d'un juste effroi vous me voyez remplie,

Dans le temple de Mars Pallante a pénétré.
Au-devant de ses pas Agenor s'est montré.
Je ne sais quelle insulte ou quelle violence
De l'enceinte sacrée a troublé le silence;
Mais Pallante irrité nous en a fait sortir,
Et de soldats armés il l'a fait investir.

ILIE.

C'est de moi qu'il se venge. Il m'en a menacée,
Le barbare; en partant, ses adieux m'ont glacée.
Aura-t-il accompli son funeste dessein?
Dieux! je crois voir mon père un poignard dans le sein.
(*Numitor paroît*).
Je le vois. Il respire; & mon fils me l'amène.

SCÉNE X.

ROMULUS, NUMITOR, & les précédens.

NUMITOR.

MA fille!

ILIE (*volant dans ses bras*).

Vous vivez.

NUMITOR.

Je me soutiens à peine.
La lumière du jour blesse mes foibles yeux.
Où suis-je?.. mon palais!.. Qui m'amène en ces lieux?

Au traître Amulius aurois-je pu survivre ?
Dis-moi qui m'a vengé, dis-moi qui me délivre.

ILIE.

C'est mon fils.

NUMITOR.

Lui ! ton fils !

ROMULUS.

Seigneur, tout est changé;

NUMITOR.

Mon fils, il est donc mort; & ton bras m'a vengé ?

ROMULUS.

Vous vivez, vous régnez; étouffez la vengeance.
Des Dieux, que l'on appaise, imitez l'indulgence;
Et goûtez le plaisir le plus digne des rois,
Ou plutôt exercez le plus beau de leurs droits,
Faites grace au coupable. Il vous remet lui-même
Et le sceptre, & le glaive, & le pouvoir suprême.
Avec nous, à vos pieds, Seigneur, vous l'allez voir.

NUMITOR.

Qu'il meure.

ROMULUS.

Eh bien, sachez....

NUMITOR.

Je ne veux rien savoir.
Je veux que tout sanglant à mes pieds tu le traînes.
Vois sur ces bras meurtris l'empreinte de mes chaînes;

Vois ces cheveux blanchis, vois ces débiles yeux;
Ces yeux vingt ans privés de la clarté des cieux.
Regarde en quel état il te rend sa victime.

ROMULUS.

Quelque fût son supplice, il seroit légitime.
Mais vous fût-il encor cent fois plus odieux,
Je le prends sous ma garde & j'en réponds aux Dieux.

NUMITOR.

Toi, mon fils!

ROMULUS.

S'il périt, nous péririons ensemble.

NUMITOR.

Quel est-il donc pour toi ce scélérat?

ILIE (*à part*).

Je tremble.

ROMULUS.

Seigneur, il est mon père.

NUMITOR.

Effroyable clarté.
Affreux pressentiment que j'avois écarté!
Malheureuse!

ILIE.

A vos pieds votre fille éperdue...

NUMITOR.

A quel prix, Dieux cruels, vous me l'avez rendue!

Je vivrois pour rougir ! Je déteste le jour.
Laissez-moi retomber dans mon affreux séjour.

ROMULUS.

Non, sur le trône assis, plein de gloire & d'années ;
Vous remplirez en paix vos grandes destinées ;
Et désormais, Seigneur, c'est moi qui vous défends ;
Mais il faut renoncer à revoir vos enfans,
Ou laisser dans leurs bras mourir votre colère.

ILIE.

Epargnez mon époux.

ROMULUS.

Pardonnez à mon père ;
Il s'est laissé fléchir. Cédez à votre tour,
Au cri de la nature, aux larmes de l'amour.

NUMITOR.

Tout mon sang me trahit.

ROMULUS.

Tout votre sang réclame
Le prix de sa tendresse & ses droits sur votre ame.

NUMITOR.

Cruels ! vous oubliez tout ce que j'ai souffert.

ILIE.

Et lorsque devant moi le tombeau s'est ouvert,
Mon père !

NUMITOR.

Accable-moi de cet affreux reproche.

ILIE.

L'appareil de ma mort, son aspect, son approche;
Que dis-je? Et mes enfans de mes bras arrachés,
Et leurs jours qu'au berceau j'avois cru voir tranchés,
Et tout le désespoir de leur sensible mère,
M'ont-ils fait oublier que vous étiez mon père?
Les Dieux me sont témoins que mes cris gémissans
Etoient pour vous encor les vœux les plus pressans;
Et mon dernier soupir ne leur eût fait entendre
Que les accens plaintifs de l'amour le plus tendre.

NUMITOR.

Tu déchires mon cœur.

ILIE.

Je le veux attendrir.
Ou moi-même à la mort résolue à m'offrir,
Je vous rends la victime aux autels échappée.
Frappez. Voilà mon sein.

ROMULUS.

Et voilà mon épée.
S'il ne faut que du sang, confondez sous vos coups
Le père & les enfans.

ILIE.

Et la femme & l'époux.

NUMITOR (*les embrassant*).

Je succombe.

ILIE.

Mon père!

ROMULUS.

Ah! cet effort suprême
Vous élève au-dessus du trône & de vous-même.

SCÈNE XI.

AMULIUS (*blessé & soutenu par un Garde*) & les précédens.

ROMULUS (*à Amulius*).

VENEZ... Que vois-je? O ciel! Et par quel assassin?

AMULIUS (*à Romulus*).

J'ai voulu t'embrasser & mourir dans ton sein.
Un traître alloit combler vos malheurs & mon crime.
J'ai désarmé sa rage, & j'en suis la victime.
Immolés l'un par l'autre au pied du même autel,
Et dans le même instant frappés du coup mortel,
Nous avons fait aux Dieux un double sacrifice.
C'est-là que m'attendoit l'éternelle justice. —
Numitor, tu n'as plus qu'un exemple à donner.
C'est aux Dieux de punir, aux Rois de pardonner.

(*Il lui tend la main*).

ILIE.

Mon père !

NUMITOR (*tendant la main de son côté*).

Il n'eſt donc point de vengeance implacable !

ROMULUS.

O vertu qui m'étonne !

AMULIUS.

O bonté qui m'accable !

(*à Numitor*).

Va, tu n'auras jamais de triomphe plus beau.
Toi, mon fils, laiſſe-moi, dans la nuit du tombeau,
Renfermer en mourant ma funeſte aventure.
Ton origine importe à ta grandeur future ;
Et Rome, à qui tes loix auront donné des mœurs,
Devra peut-être un jour. . . Ilie !. . adieu. Je meurs.

Fin du cinquième & dernier Acte.

DIDON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE

EN TROIS ACTES,

[MISE EN MUSIQUE PAR M. PICCINNI;

Repréſentée à Fontainebleau devant Leurs Majeſtés, le 16 octobre 1783. Et pour la première fois, ſur le théâtre de l'Académie royale de Muſique, le lundi premier décembre de la même année.

ACTEURS.

DIDON, Reine de Carthage.
ÉNÉE, Prince Troyen.
IARBE, Roi de Numidie.
ÉLISE, sœur de Didon.
PHÉNICE, confidente de Didon.
ARASPE, confident d'Iarbe.
Hommes & femmes de la cour de Didon.
Chaſſeurs & Chaſſereſſes.
Prêtres de Pluton.
Troyens, compagnons d'Énée.
Maures & Numides, ſuivans d'Iarbe.
Peuple de Carthage.
L'Ombre d'Anchiſe, père d'Énée.

L'action ſe paſſe à Carthage.

DIDON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le lieu de la scène est une salle du palais de Didon. Le trône est sur l'un des côtés du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le prélude est un bruit de chasse*).

DIDON, ÉLISE, PHÉNICE.

DIDON.

OUI, je veux dissiper le trouble de mon cœur ;
Je veux me fuir, je veux échapper à moi-même.

ÉLISE, PHÉNICE.

Vous régnez ; vous aimez un héros qui vous aime ;
D'où peut venir encor cette sombre langueur ?

DIDON.

Des combats que livre à mon ame
Un devoir, ennemi de ma naiſſante flamme.
Tu ſais, dans le ſommeil, quel vengeur me pourſuit;
Et que du ſein des morts, mon époux me rappelle
Le ſerment que j'ai fait de lui reſter fidelle;
Ma ſœur, je l'ai vu cette nuit.
Jamais ſi triſte & ſi ſévère,
Il n'avoit paru devant moi.
Parjure, m'a-t-il dit, *tu me manques de foi.*
Suis l'amour qui t'égare : il ne tardera guère
A me venger de toi.

AIR.

Vaines frayeurs, ſombres préſages,
Ceſſez de troubler mon repos.
Les Dieux, en faveur d'un héros,
Me doivent des jours ſans nuages.
Le Ciel ne l'a pas, ſans deſſein,
Fait aborder ſur ces rivages.
Les vents, les flots & les orages
N'ont fait qu'obéir au deſtin.

Vaines frayeurs, ſombres préſages,
Ceſſez de troubler mon repos.
Je devrai des jours ſans nuages
Au ſoin que je prends d'un héros.

O toi, dont mon cœur est charmé;
Pardonne une erreur fugitive.
Je ne ferois pas si craintive
Si tu n'étois pas tant aimé.

(*Le bruit de chasse recommence*).

Nous allons la revoir, cette grotte charmante;
Où Junon reçut nos sermens;
Et le plus tendre des amans
Va bientôt rassurer la plus sensible amante.

SCÈNE II.

DIDON, ELISE, PHÉNICE; COUR DE DIDON; *tous en habits de chasseurs & de chasseresses, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule.*

CHŒUR.

Le cor nous appelle à la chasse.
Suivons la Reine dans les bois.
Qu'elle applaudisse à notre audace;
Qu'elle préside à nos exploits.

Elle est Diane sous les armes:
Les forêts tremblent à sa voix.
Mais de Vénus elle a les charmes;
Lorsqu'elle a posé son carquois.

Le cor nous appelle, &c. (*On danse*).

SCÈNE III.

ENÉE, & les précédens.

ENÉE.

REINE, aux jeux de la paix il nous faut renoncer.
Un ſuperbe ennemi s'avance, & vous menace.
Par ſon Ambaſſadeur il ſe fait devancer ;
Et jamais avec plus d'audace
Un vainqueur n'oſa s'annoncer.

DIDON.

C'eſt Iarbe. Ce roi, que ma fierté dédaigne,
Vient ſe venger de mes mépris.
C'eſt ma main qu'il demande ; & ce n'eſt qu'à ce prix
Que dans ces murs naiſſans il permet que je règne.
Seule & ſans défenſeur, j'ai bravé ſon courroux ;
Eſpère-t-il que je le craigne,
Avec un vengeur tel que vous ?

ENÉE.

AIR.

Régnez en paix ſur ce rivage,
Et repoſez-vous ſur ma foi.
Du Tyran qui vous fait la loi
J'abaiſſerai l'orgueil ſauvage.

Je vois des dangers à courir ;
Mais avec tranſport je m'y livre.
Si pour vous il eſt doux de vivre ;
Pour vous il eſt beau de mourir.

DIDON (*aux Gardes*).

L'Ambaſſadeur d'Iarbe à mes yeux peut paroître.

ENÉE.

Le voici.

SCÈNE IV.

IARBE, ARASPE, ſuite d'Iarbe, DIDON, ENÉE, Cour de Didon.

Entrée d'Iarbe, ſur une marche. Didon eſt ſur ſon trône ; Eliſe & Enée à ſes côtés.

IARBE (*à Araſpe*).

(*bas*) GARDE-TOI de me faire connoître.
(*haut*) Didon, je vous porte les vœux
Du roi du Numide & du More.
Il veut bien vous preſſer encore
De former avec lui les plus aimables nœuds.
Pour flatter l'orgueil d'une Reine,
Son empire & ſa main ſont d'un prix aſſez beau.
Penſez dans quel malheur un refus vous entraîne ;
Penſez qu'en ce moment, ou l'amour, ou la haine
Allume entre vous ſon flambeau.

Les peuples ſes ſujets viennent vous faire hommage
Des tréſors que le Ciel a mis en ſon pouvoir.

DIDON.

D'une ſainte amitié que ces dons ſoient le gage ;
De la main d'un grand Roi je puis les recevoir,
S'il oſe eſpérer davantage,
Didon ne veut rien lui devoir.

IARBE (*à Araſpe*).

J'aime ce ſuperbe courage.

(*Les ſujets d'Iarbe apportent leur offrande au pied du trône de Didon*).

ARASPE (*à Iarbe*).

Quelle dédaigneuſe fierté !

IARBE (*à Araſpe*),

Elle eſt fière ; mais elle eſt belle,
(*à Didon*).
Puis-je, au nom de mon Roi, parler en liberté?
Aux cendres d'un époux quand, pour être fidelle ;
Didon s'eſt refuſée à de nouveaux liens,
Iarbe, en l'admirant, n'a rien exigé d'elle.
Mais le bruit ſe répand que le chef des Troyens
Eſt l'époux qu'au trône elle appelle.
On dit que ſous ſes loix elle va ſe ranger ;
Que pour eux de l'hymen on prépare la fête,
Il ne ſouffrira point qu'un rival étranger

Vienne lui ravir sa conquête ;
Et c'est de lui sur-tout qu'il prétend se venger.

(*Enée va prendre la parole ; Didon le prévient*).

DIDON.

Sujet d'Iarbe, enfin c'est à vous de m'entendre.
De ses ressentimens j'ai prévu le danger,
Et sans effroi je sais l'attendre.
Sur le cœur de Didon il n'a rien à prétendre ;
Et si j'ai fait un choix, rien ne peut le changer.

IARBE.

Vous ignorez à quel ravage
Vous allez livrer ce rivage.

DIDON.

Je sais qu'un héros me défend.

IARBE.

D'un Roi qui brûle de vous plaire ;
Vous braverez moins la colère
Quand vous l'aurez vu triomphant.

DIDON.

Qu'il perde une vaine espérance.
Fidelle à mon choix sans retour,
Je vois avec indifférence
Et sa colère & son amour.

AIR.

Ni l'Amante ni la Reine,
Ne veut fléchir ſous ſa loi.
Je diſpoſe en ſouveraine
De mon empire & de moi.

Le droit affreux de la guerre
Ne s'étend pas ſur mon cœur ;
Et le vainqueur de la terre
Ne ſeroit pas mon vainqueur.

(*Didon ſe retire avec ſa Cour, Iarbe retient Enée*).

SCÈNE V.

ENÉE, IARBE, & ſa ſuite.

IARBE.

C'EST donc toi que Didon couronne ?

ENÉE.

J'ignore mon deſtin & le choix de Didon ;
Mais d'elle-même ici je prétends qu'elle ordonne.

IARBE.

Sais-tu que de mon Roi ſon empire eſt un don ?

ENÉE.

Qu'il laiſſe donc en paix les empires qu'il donne.

IARBE.

Téméraire ! est-ce ainsi qu'au plus beau sang des
Dieux ?...

ENÉE.

Le sang des Dieux m'anime, & n'a rien qui m'étonne.
Mais que veux-tu de moi ?

IARBE.

Que tu quittes ces lieux.

ENÉE.

Que je quitte ces lieux ! J'y reste ; pour attendre
Un ennemi digne de moi.
Tu peux l'annoncer à ton Roi.
Qu'il vienne me parler ; je suis prêt à l'entendre.
(*Enée veut sortir*).

IARBE.

Arrête, & sois content : Iarbe est devant toi.

ENÉE.

Je n'ai donc plus rien à t'apprendre ;
Et Didon seule ici peut me donner la loi.

DUO.

IARBE.

Trop fier de sa foiblesse
Et d'un choix qui me blesse ;
Crois-tu que je te laisse
Le maître de son cœur ?

ENÉE.

Didon ſera ſans ceſſe
Maîtreſſe de ſon cœur.

ENSEMBLE.

IARBE.

Crois-tu que je m'abaiſſe
A ſouffrir un vainqueur ?

ENÉE.

Crois-tu que je m'abaiſſe
A te céder un cœur ?

IARBE.

Triſte rebut du monde ;
Foible jouet de l'onde ,
Tu viens braver un Roi !

ENÉE.

Le Ciel dans mon naufrage ,
M'a laiſſé mon courage ;
Et c'eſt aſſez pour moi.

IARBE.

Tu connois ma puiſſance ;
Implore ma bonté.

ENÉE.

Je défends l'innocence ,
Et je ſers la beauté.

IARBE.

Dans peu d'inſtans, peut-être,
Je te ferai connoître
Si le Ciel t'a fait naître
Pour t'égaler à moi.

ENÉE.

Dans peu d'inſtans, peut-être,
Je te ferai connoître
Si le Ciel m'a fait naître
Pour fléchir devant toi.

(*Enée ſort*).

SCÈNE VI.

IARBE, ARASPE, ſuite d'Iarbe.

IARBE.

COURONS à la vengeance, Araſpe. — A quel outrage
Le ſort m'auroit-il réſervé ? —
Un transfuge d'Aſie, échappé du naufrage ! . . .
Et de Didon, par lui, le cœur m'eſt enlevé ! —
Je l'ai vue ; & jamais je n'avois éprouvé
Ce charme dangereux qui redouble ma rage. —
J'aime ; un autre eſt aimé ! D'un rival odieux
Mon malheur, ma honte eſt l'ouvrage !
Il n'en jouira point, j'en atteſte les Dieux.

AIR.

O Jupiter ! ô mon père !
Si l'affront que je reçoi
N'enflammoit pas ta colère ;
Serois-je digne de toi ?
Ton sang n'obtient sur la terre
Que des mépris inhumains !
Ah ! que n'ai-je le tonnerre
Qui repose dans tes mains !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une place publique, où s'élèvent des édifices qui ne sont pas encore achevés ; sur l'un des côtés, le vestibule du temple de Junon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ENÉE, ELISE.

ENÉE.

Au noir chagrin qui me dévore,
Ne pénétrez-vous pas ce qu'exigent les Dieux ?
Je suis cher à Didon, je l'aime, je l'adore ;
Et des pleurs, malgré moi, s'échappent de mes yeux.
Au noir chagrin qui me dévore,
Ne pénétrez-vous pas ce qu'exigent les Dieux ?

ELISE.

Cruel ! vous méditez de funestes adieux.

ENÉE.

Elise, il est trop vrai. Mais sans honte & sans crime;
Je subirai mon triste sort;
Et du moins, en quittant ce bord,
J'aurai vengé Didon du tyran qui l'opprime.

ELISE.

Vous allez donc l'abandonner!

ENÉE.

A d'éternels regrets je vais me condamner. —
Pour rendre la victoire à nos armes propice,
Les Troyens à leurs Dieux ont fait un sacrifice.
On n'a vu sur l'autel que des feux pâlissans;
La victime a poussé de lugubres accens;
Et le prêtre alarmé, regardant l'Italie:
Peuple, a-t-il dit, *c'est-là que doit fumer l'encens.*
Rompez la chaîne qui vous lie;
Appaisez vos Dieux menaçans.

AIR.

Plaignez un Roi, plaignez un père,
A qui son destin fait la loi.
Suis-je, hélas, suis-je encore à moi?
Didon me sera toujours chère;
Mais je suis père & je suis Roi.

Le sort m'a promis l'Italie:
Je la dois aux Troyens, je la dois à mon fils;
Et sur ces bords si je m'oublie,
Tous mes devoirs seront trahis.

C'eſt à vous de calmer, de conſoler la Reine.
Dites-lui que du Ciel l'inflexible rigueur
Me fait violence & m'entraîne.

ELISE.

Mort, que je lui perce le cœur !
Non, non ! — Mais ce Roi qui l'adore,
Demande à la revoir ; il revient ſur ſes pas.
Ceſſez de le braver : & s'il eſt tems encore,
Enée, à ta fureur ne nous expoſez pas.

(*à part, en ſortant*).

De ce changement, qu'il ignore,
Que ne puis-je l'inſtruire, & déſarmer ſon bras !

SCÈNE II.

ENÉE *ſeul*.

Il croira donc que je lui cède ! —
Il va poſſéder tant d'appas ! —
Oui, plus heureux, qu'il les poſſède ;
Et pour elle, & pour moi, je le ſouhaite, hélas ! —
Je le ſouhaite ! ô Dieux ! quel tourment pour mon ame ! —
Non, d'en être jaloux il ne m'eſt plus permis.
Je l'abandonne ; & je frémis
Que l'amour dans ſon ſein n'allume une autre flamme !

AIR.

Non, je lui rends ſa liberté :
Son cœur ne doit plus ſe contraindre.
Hélas ! ce n'eſt pas ſa fierté,
C'eſt ſon amour que je dois craindre.
Je l'aurai trop bien mérité,
L'oubli de ce cœur irrité,
Pour avoir le droit de m'en plaindre.
Non, je lui rends ſa liberté.

SCÈNE III.

DIDON, ENÉE.

DIDON.

D'UN héros, ſur les cœurs, que l'exemple a d'empire !
Au milieu des dangers quelle audace il inſpire !
Tout mon peuple s'empreſſe à marcher ſur vos pas.
O d'un règne éclatant bienheureuſes prémices !
Enée, & que la gloire en a pour moi d'appas,
Lorſqu'elle naît ſous vos auſpices !

ENÉE.

Iarbe demande à vous voir ;
Déjà ſon orgueil ſe modère.

DIDON.

Qui peut le ramener ? Et quel eſt ſon eſpoir ?

ENÉE.

Jusqu'au dernier moment un malheureux espère.

DIDON.

Qui? Moi, le flatter! Moi souffrir
Qu'il espère qu'un jour à ses vœux je réponde!
Non, quand il auroit à m'offrir
Le trône & le sceptre du monde. —
D'une guerre sanglante il nous a menacés;
Je l'attends.—Vos dangers vont me remplir d'alarmes!
Mais, ces cruels momens passés,
Ah! combien la victoire aura pour moi de charmes! —
Quel bonheur! ces bienfaits tant de fois retracés,
Par un seul aujourd'hui seront tous effacés.
Je n'aurai plus sur vous ce pénible avantage:
De vos mains, à mon tour, je vais tout recevoir:
Ma gloire, mon repos, le salut de Carthage,
C'est moi qui vais tout vous devoir.

AIR.

Ah! que je fus bien inspirée,
Quand je vous reçus dans ma cour!
O digne fils de Cythérée!
Combien je rends grace à l'amour!

J'ai beau le voir, je crois à peine
Ce que Vénus a fait pour moi.
Aux malheurs causés par Hélène,
Il est donc vrai que je vous doi!
Ah! que je fus, &c.

ENÉE (*à part*).

Hélas!

DIDON.

Vous soupirez! Quel funeste nuage?

ENÉE.

Les Dieux me sont témoins que l'absence, le tems,
Rien ne peut de mon cœur effacer votre image;
Que je brûle pour vous des feux les plus constans.

DIDON.

Je n'ai jamais douté d'une si belle flamme.
Pourquoi m'en assurer? Ah! laissons les sermens
Aux vulgaires amans.
Un regard, un soupir, c'est assez pour mon ame. —
Un trouble, hélas, plus dévorant,
Me retrace aujourd'hui le malheur de Pergame.
Je vous expose, Enée, au péril le plus grand:
Je le vois, j'en frémis: l'aveugle sort des armes,
Peut condamner mes yeux à d'éternelles larmes. —
Je veux, si tel est mon malheur,
D'un injuste reproche au moins sauver ma cendre;
Et, sans rougir de ma douleur,
Dans la tombe, avec vous, avoir droit de descendre. —
J'assemble ici mon peuple, & je veux devant tous
Consacrer vos bienfaits & ma reconnoissance;
Je veux que mon vengeur, armé de ma puissance,
Porte dans les combats le nom de mon époux. —

Tandis que la pompe s'apprête,
Annoncez aux Troyens la fin de leurs travaux;
Et revenez, dans cette fête,
Triompher de tous vos rivaux.

ENÉE (*à part*).

Je devrois.... je ne puis.... Quels supplices nouveaux!

SCÈNE IV.

IARBE, DIDON.

IARBE.

L'AMOUR a, dans mon cœur, suspendu la vengeance;
Mais, Didon, le sang va couler.
Pour la dernière fois, écoutez en silence
Ce que je viens vous révéler.
Ce Troyen, ce transfuge, Enée est un perfide.

DIDON.

Enée!

IARBE.

Il vous expose à mon ressentiment,
Il se pare à vos yeux d'une audace intrépide,
Il me défie insolemment;
Eh bien, tout occupé de sa fuite prochaine,
Le lâche, en flattant votre erreur,
Va s'échapper de votre chaîne,
Et se soustraire à ma fureur.

DIDON.

Allez, Iarbe, allez, vous connoîtrez Enée;
Vous ſaurez ſi Didon ſe voit abandonnée.
Aujourd'hui, dans ce temple, il m'engage ſa foi;
On allume pour nous les flambeaux d'hyménée.
Jugez s'il ſe prépare à s'éloigner de moi.

IARBE.

C'eſt donc à moi qu'on en impoſe !

DIDON.

Vous connoiſſez l'envie, & daignez l'écouter !

IARBE.

Pour cet hymen fatal ainſi tout ſe diſpoſe !
Didon, conſultez-vous avant de le hâter.

DIDON.

Sur la foi d'un héros tout mon cœur ſe repoſe :
Je n'ai plus rien à conſulter.

IARBE.

Tremblez donc, il eſt tems : mes coups vont éclater.

AIR.

Je veux les voir réduire en cendre,
Ces murs où l'on m'oſe inſulter.
Du trône où je devois monter,
Je vous forcerai de deſcendre.
Je veux les voir réduire en cendre;
Ces murs où l'on m'oſe inſulter.

Je veux, qu'errant ſur ce rivage,
Et ne rencontrant ſur ſes pas
Qu'un déſert aride & ſauvage,
L'étranger demande Carthage,
La cherche & ne la trouve pas.

(*Il ſort*).

SCÈNE V.

DIDON (*ſeule*).

QUELLE noirceur! Enée infidèle & parjure! —
C'eſt à moi d'expier cette coupable injure.

SCÈNE VI.

DIDON, ÉLISE, Cour de Didon, Peuple de Carthage, & puis ENÉE & ſes Troyens.

DIDON.

PEUPLE, un héros du ſang des Dieux
Embraſſe aujourd'hui ma défenſe.
Sans lui, ce fier tyran que ma grandeur offenſe,
Étendoit juſqu'à vous ſon empire odieux.

En m'imposant la loi d'un second hyménée ;
Je vois qu'on prétend m'asservir ;
(*Enée paroît suivi de ses Troyens*)
Et je remets aux mains d'Enée
Le sceptre qu'on veut me ravir.

Au fils d'une grande Déesse,
Rendez un hommage éclatant.
A la victoire qui l'attend,
Préparez-vous, brave jeunesse.

CHŒUR.

Au fils d'une grande Déesse,
Rendons un hommage éclatant.

CHŒUR DE FEMMES.

A la victoire qui l'attend,
Préparez-vous, brave jeunesse.

PETIT CHŒUR D'HOMMES.

De la noble ardeur qui nous presse,
Notre héros sera content.

CHŒUR DE TROYENS, (*bas à Enée*).

Des Dieux accomplis la promesse.
Tu sais quel destin nous attend.
Ton fils réclame ta tendresse.
Ne vois que lui dans cet instant.

DIDON (*à part*).

Quel eſt le trouble qui le preſſe ?
Il ſemble interdit & flottant.

ÉNÉE (*à part*).

Cachons le trouble qui me preſſe.
O Dieux ! ſi Didon les entend !

GRAND CHŒUR DE TYRIENS.

Au fils d'une grande Déeſſe,
Rendons un hommage éclatant.
Qu'il règne & triomphe ſans ceſſe,
Juſqu'aux Cieux ſa gloire s'étend.

CHŒUR DE TROYENS (*bas à Enée*).

Des Dieux accomplis la promeſſe.
Tu ſais quel deſtin nous attend.

ÉNÉE.

Reine, & vous, Tyriens, ceſſez, ceſſez de croire
Qu'avant de mériter mon bonheur & ma gloire,
Au rang qui m'eſt offert je conſente à m'aſſeoir.
(*à Didon*) (*au Peuple*).
Vous ſervir, vous défendre eſt mon premier devoir;
Le reſte eſt mon triomphe ; il ſuivra ma victoire.

DIDON (*à part*).

Dieux ! qu'entends-je ? mon cœur frémit d'être éclairé.

(*bas à Enée*).

D'où naît ce changement qui me glace de crainte ?

Venez, rassurez-moi ; l'autel est préparé.

ENÉE (*à part*).

Que lui dirai-je, hélas ? O mortelle contrainte !

DIDON (*à sa Cour & au Peuple*).

Laissez-nous.

SCÈNE VII.

DIDON, ENÉE, ELISE.

DIDON.

NOTRE hymen est par vous différé !

ENÉE.

Aux Troyens, à mon fils je dois un autre empire.

DIDON.

Malheureuse ! Achevez. A peine je respire.

ENÉE.

Tel est l'ordre des Dieux. C'est à moi d'accomplir
Cette loi, pour nos cœurs si fatale & si dure ;
Et je suis impie & parjure,
Si rebelle à mon sort, je tarde à le remplir.

DIDON.

Il est donc vrai !

ENÉE.

Jugez des tourmens que j'endure.
A peine le sommeil appesantit mes yeux ;
L'ombre d'un père m'épouvante.
Je l'entends, je la vois plaintive, menaçante,
Presser nos funestes adieux.

DIDON.

Ah ! si l'erreur d'un songe effrayoit une amante,
Que ne m'ont point prédit les enfers & les cieux ?
J'ai tout bravé pour vous ; & voilà comme on aime.
Mais, que dis-je ? Les Dieux, dans leur bonheur suprême,
Des amours des mortels daignent-ils s'occuper ?
Non, non, vous voulez m'échapper ;
Mon seul ennemi c'est vous-même.
Vous cherchez un empire ! Et ne l'avez-vous pas ?
Votre peuple est le mien ; mes sujets sont les vôtres.
Vous parlez de sermens ! crédule amante ! Hélas !
Il en est donc pour vous de plus saints que les nôtres ?

ENÉE (*à part*).

O devoir ! ô tendresse ! ô pénibles combats !

DUO qui finit en TRIO.

DIDON (*à Enée*).

Tu sais si mon cœur est sensible ;
Epargne-moi, s'il est possible.
Veux-tu m'accabler de douleur ?

ENÉE (*au Ciel*).

Tu vois ſi ſon cœur eſt ſenſible ;
Epargnez-la, Ciel inflexible !
Veux-tu l'accabler de douleur ?

ENSEMBLE.

Au lieu d'un bonheur ſi paiſible,
Dieux ! quel abîme de malheur !

DIDON.

Tu veux me fuir !

ENÉE.

Ah ! quel ſupplice !

DIDON.

Tu veux me fuir !

ENÉE.

Tel eſt mon ſort.
Mon cœur n'en eſt point le complice.

DIDON.

C'eſt toi, cruel, qui veux ma mort.
Regarde-moi : vois ton ouvrage.

(*Eliſe la ſoutient défaillante*).

ENÉE.

O Dieux ! la pâleur du trépas !

ELISE.

Cruel ! as-tu l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras ?

ENÉE.

ENÉE.

Et moi j'aurois l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras!
Grands Dieux! vous ne l'ordonnez pas.
(*à Didon*).
Ouvrez les yeux.

DIDON.

Vois ton ouvrage.

ENÉE.

Vivez.

DIDON.

Pourquoi vivrois-je, hélas?
Pour voir ton crime & mon outrage!
Laiſſe-moi mourir dans ſes bras.

ELISE.

Cruel! as-tu l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras?

ENÉE.

Et moi j'aurois l'affreux courage
De la voir mourir dans mes bras!

DIDON.

Sans voir ton crime & mon outrage,
Laiſſe-moi mourir dans ſes bras.

SCÈNE VIII.

DIDON, ENÉE, ELISE, TYRIENS ET TROYENS.

CHŒUR.

Aux armes ! les Maures s'avancent.
Femmes. Enfans des Dieux, défendez-nous.
Hommes. Enfans des Dieux, commandez-nous.

TOUS.

Aux armes ! les Maures s'avancent ;
Déjà leurs ravages commencent.
Femmes. Qu'ils soient dispersés devant vous.
Hommes. Qu'ils soient renversés sous nos coups.

ENÉE (*à Didon*).

Calmez de trop vives alarmes :
Ce bras va combattre pour vous.
Aux armes !

CHŒUR.

Aux armes, aux armes !
Femmes. Enfans des Dieux, défendez-nous.
Hommes. Enfans des Dieux, commandez-nous.

DIDON, ELISE, ENÉE.

Dieux ! justes Dieux ! secondez-nous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre repréſente le périſtile du palais de Didon; ſur l'un des côtés, le tombeau de Sichée, & ſur le tombeau, ſa ſtatue. Au fond, à travers les colonnes, on voit la Mer, & un coin du Port de Carthage.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDON, ELISE.

DIDON.

NON, ce n'eſt plus pour moi, c'eſt pour lui que je
crains.
Eliſe, il eſt ſenſible; il me ſera fidèle.
Le parjure eſt trop vil pour une ame ſi belle;
Et nos cœurs ſont liés par les nœuds les plus ſaints.
Les Dieux ont pu vouloir le ravir à mes larmes;
Je fléchirai les Dieux : ils plaindront deux amans.
N'ont-ils pas reçu nos ſermens?

N'ont-ils pas de l'amour ressenti les alarmes ?
Ils seront touchés de mes pleurs ;
Et mon empire & moi protégés par ses armes
Nous oublierons tous nos malheurs.

AIR.

Hélas ! pour nous il s'expose ;
Et c'est moi qui suis la cause
Des dangers qu'il va courir.
Dieux ! si la main d'un barbare ! . . .
Je me trouble, je m'égare,
D'effroi je me sens mourir.

Ah ! qu'il vive, & que la gloire
Le rende aux voeux de mon cœur.
Je ne veux de la victoire
Que le retour du vainqueur.

(*Bruit de victoire*).

Il revient, je l'espère, & ce bruit me l'annonce.
Elise ! en ma faveur c'est le Ciel qui prononce.

SCÈNE II.

ELISE, DIDON, ÉNÉE & ses Guerriers; Peuple de Carthage.

CHŒUR (*hors du théâtre*).

VICTOIRE! Ils sont défaits. Le Maure a succombé;
Sous les coups du Troyen le Numide est tombé.

(*Marche triomphale*).

CHŒUR.

Dieux des Troyens, Dieux de Carthage;
Pour nous vous avez combattu.
L'amour enflammoit le courage;
La gloire a suivi la vertu.
Vive un héros vaillant & sage!
L'amour enflammoit son courage;
La gloire a suivi la vertu.

DIDON (*à Enée*).

Ah! le beau jour pour vous! le beau jour pour moi-même!
Je dois tout au héros que j'aime.

ENÉE.

Pouvois-je, en combattant, ne pas vaincre en ce jour.
Je servois la beauté, la justice & l'amour.

(*Sur la reprise de la marche, les Guerriers & le Peuple se retirent*).

SCÈNE III.

DIDON, ENÉE, ELISE, PHÉNICE.

DIDON (*à Enée*).

Au comble de la gloire, au milieu des plaisirs,
Quand rien ne manque à nos desirs,
Enée ! ah ! de quels yeux tu revois ton amante !

ENÉE. (*indignée*).

Le fils de Jupiter est tombé sous mes coups :
Ce Dieu, pour le venger, me sépare de vous.
A peine de son sang la terre étoit fumante,
Le tonnerre a grondé dans les plaines de l'air ;
Du haut des Cieux Mercure est descendu lui-même ;
Et m'a dicté la loi suprême
Que me prescrivoit Jupiter.
Didon, ce n'est point un prestige.

DIDON, *indignée.*

Non, c'est un indigne détour.

ENÉE.

Ah ! croyez.....

DIDON.

Laiſſe-moi, va, laiſſe-moi, te dis-je.
Tu peux m'abandonner; tu le peux ſans retour.
Tu crois dans ces climats ta gloire enſevelie;
Tu brûles de voir l'Italie.
Je ne te retiens plus. Quel prix de tant d'amour!

Perfide! en me voyant ſi foible, ſi crédule,
Que ne m'annonçois-tu ton funeſte deſſein?
Indigne du feu qui me brûle,
Pourquoi l'avoir toi-même allumé dans mon ſein?
Aux mânes d'un époux tu me rends infidelle;
Tu me fais de vingt Rois bleſſer l'orgueil jaloux;
Pour toi ſeul.... mais faut-il que je te les rappelle,
Ces bienfaits, dont l'oubli m'auroit été ſi doux?

ENÉE.

AIR.

Vous le ſavez, Dieux que j'atteſte,
Si je veux ſurvivre à mon ſort.
Le ſeul aſyle qui me reſte,
Mon dernier eſpoir, c'eſt la mort.

(*à Didon*).

Je vais, traînant par-tout ma chaîne,
M'offrir à des dangers nouveaux;
Et ſi j'emporte votre haine,
Rien ne manque plus à mes maux.

DIDON.

Qu'ai-je donc fait, cruel, à tes Dieux, à toi-même,
Pour déchirer un cœur qui t'aime ?
Ai-je embrasé les murs qui t'ont donné le jour ?
Ai-je eu part au crime d'Hélène ?
De vingt rois, dans l'Elide, ai-je allumé la haine ?
Mon crime, hélas ! c'est mon amour.

AIR.

Ah ! prends pitié de ma foiblesse,
Et du désespoir où je suis.
Qui consolera mes ennuis,
Si ta cruauté me délaisse ?
J'en mourrai, tu n'en peux douter;
Et cette mort sera sanglante.
Daigne au moins, ah ! daigne écouter
Les derniers soupirs d'une amante,
Que pour jamais tu vas quitter.

ENÉE.

Dans ce cœur malheureux que ne pouvez-vous lire !

DIDON.

Non, je le vois, ton cœur n'a plus rien à me dire. —
Eh bien, je me soumets à mon sort rigoureux.
Oui, je sens qu'un héros se doit aux vœux du monde.
La gloire, la grandeur promise à vos neveux,
Tout impose silence à ma douleur profonde.

Rempliſſez vos deſtins, j'y conſens, je le veux;
Mais du moins attendez un vent qui vous ſeconde.
Sous le coup qui me frappe accablée aujourd'hui,
Contre un malheur ſi grand j'ai beſoin d'aſſiſtance:
Ne me laiſſez pas ſans appui.
Votre invincible cœur m'enſeigne la conſtance;
Et je veux l'apprendre de lui.

ENÉE.

Didon, plus je diffère, & plus le mal augmente.
N'attirons pas ſur nous la colère d'un Dieu.

DIDON.

Eh quoi! vous réfuſez aux larmes d'une amante
Quelques jours, que va ſuivre un éternel adieu!

ENÉE.

Laiſſez-moi le malheur qui me ſuit en tout lieu.

DIDON.

Va, pour ta courſe vagabonde,
Hâte-toi de tout préparer.
Remonte ſur ces mers, qui nous vont ſéparer;
Va chercher l'Italie, errant au gré de l'onde.
Il ſaura me venger, ce perfide élément.
Triſte jouet des flots, des vents & de l'orage,
Environné d'écueils, menacé du naufrage,
Tu te repentiras, dans ce fatal moment,
D'avoir abandonné le tranquille rivage,
Où l'amour t'auroit fait un deſtin ſi charmant!

Tu nommeras Didon, présente à ta pensée ;
Tu gémiras, ingrat, de l'avoir offensée ;
Tu l'appeleras vainement.

ENÉE.

Quelques dangers que me prépare
Le sort qui m'accable aujourd'hui ;
Un cœur qui de vous se sépare,
N'a plus rien à craindre de lui.

DIDON.

C'en est donc fait, Enée ? — O funeste silence ! —
L'insensible ! — Et Vénus te donna la naissance !
Non, par les tigres allaité,
Ton cœur en a la cruauté.
Délivre-moi de ta présence,
Fuis. Mais tremble, cruel ! mon ombre te suivra.
A toute heure, en tout lieu, fût-ce au bout de la terre,
Je te livre en mourant une éternelle guerre,
Et ma fureur me survivra.
Puissent renaître de ma cendre
Des vengeurs altérés du sang de tes neveux.
Qu'ils portent le fer & les feux
Au rivage où tu vas descendre ;
C'est-là le dernier de mes vœux.

(*Elle sort.*)

ENÉE.

Ah! dans la fureur qui l'anime,
Que ne peut de son cœur tout le feu s'exhaler !

SCÈNE V.

ENÉE, *seul.*

INEXORABLES Dieux! regardez la victime
Que vous me forcez d'immoler.
Dieux, témoins des sermens que je dois violer,
Puis-je vous obéir? Le puis-je, hélas, sans crime?
(*Le tonnerre gronde*).
Mais j'implore; & vous menacez.
(*Le tonnerre redouble; & du sein de la terre s'élève l'ombre d'Anchise, enveloppée d'un long voile de pourpre, & environnée d'une vapeur, que sillonnent les feux du ciel*).
Que vois-je? L'ombre de mon père!
Approchons. Je frémis. Tous mes sens sont glacés;
Mon père! ai-je des Dieux mérité la colère?

L'OMBRE.

Le Ciel commande. Obéissez.

ENÉE.

Hélas! au désespoir je réduis une Reine,
De qui la bonté souveraine
A sauvé d'Ilium les débris dispersés.

L'OMBRE.

Le Ciel commande. Obéissez.
(*L'Ombre disparoît au bruit du tonnerre*).

ENÉE.

Cédons au pouvoir qui m'entraîne:
Dieux terribles, vous m'y forcez.

(*Il ſort*).

SCÈNE V.

HOMMES & FEMMES traverſant le veſtibule du Palais.

CHŒUR.

LE Ciel nous déclare la guerre;
Le Ciel tonne à coups redoublés.
Fuyons. Ces murs ſont ébranlés
Juſque dans le ſein de la terre.
Le Ciel nous déclare la guerre;
Le Ciel tonne à coups redoublés.

SCÈNE VI.

DIDON, PHÉNICE.

DIDON.

QUE m'annonce le Ciel par la voix du tonnerre ?
Enée ! ... O Dieux ! Que vois-je ? Il part, il fend les eaux !
Tyriens, accourez, embrafez fes vaiffeaux. —
Défefpoir impuiffant ! rage vaine & tardive !
Il m'échappe ! — Il falloit l'enchaîner fur la rive,
Brûler fa flotte, avant qu'elle pût s'éloigner,
Dans le fang de fon fils, dans fon fang me baigner ;
Enfin mourir vengée ; ou du moins, en captive,
Le fuivre où le deftin le condamne à régner. —
(à part).
Plus d'efpoir. Il eft tems que mon tourment finiffe.
Mais, pour tromper ma fœur, il faut diffimuler. —
(à Phénice).
A des mânes plaintifs je dois un facrifice ;
Au prêtre de Pluton je demande à parler.
Va, ma chère Phénice,
Et le fais appeller.

(Phénice fort.)

SCÈNE VII.

DIDON, *seule*.

Je veux mourir. Je veux, pour déchirer son ame,
Le rendre témoin de ma mort.
Je veux qu'en s'éloignant de ce funeste bord,
Le bûcher de Didon l'éclaire de sa flamme. —
Il sentira peut-être au moins quelque remords.

SCÈNE VIII.

DIDON, ÉLISE, PRÊTRES DE PLUTON, PHÉNICE, autres Suivantes de Didon.

DIDON.

Il eſt parti, ma ſœur. — O toi, qui me condamnes;
Ombre de mon époux, ceſſe de murmurer. —

(*Marche des Prêtres de Pluton*).

Qu'on prépare un autel; je veux fléchir ſes mânes.

(*On apporte un autel*).

Que le bûcher s'élève; & que ſans différer,
J'y brûle d'un ingrat les dépouilles profanes.

(*le bûcher s'élève*).

Sur ce bûcher, ma ſœur, que je veux allumer,
Pour détruire à jamais un ſouvenir funeſte,
Nous allons du Troyen dépoſer ce qui reſte,
Et l'y voir conſumer.

(*à ſes femmes*).

Qu'on m'apporte en ce lieu ſes dépouilles, ſes armes;
Je veux, ſur le bûcher, les placer de ma main.

(*Phénice & les autres Suivantes de Didon, vont chercher les dépouilles & les armes d'Enée*).

SCÈNE IX.

DIDON, ÉLISE, PRÊTRES DE PLUTON.

DIDON.

MA sœur, embrassez-moi. Je vais trouver enfin
Le repos après tant d'alarmes.

ELISE.

Ah ! puissiez-vous bientôt le goûter dans mon sein !

SCÈNE X.

(*Les femmes, suivantes de Didon, apportent les dépouilles & les armes d'Enée.*)

DIDON, ELISE, PRÊTRES DE PLUTON, PHÉNICE, & autres Suivantes de Didon.

CHŒUR DES PRÊTRES.

APPAISEZ-VOUS, mânes terribles,
Mânes irrités d'un héros.
Dieu de l'oubli, Dieu du repos,

Rends à Didon des jours paisibles ;
Répands sur elle ces pavots
Qui des cœurs gémissans calment les soins pénibles.

(*Sur la fin du chœur, Didon reçoit des mains de ses Femmes les dépouilles & les armes d'Enée, les place sur le bûcher, & y monte elle-même*).

DIDON (*sur le bûcher*).

Toi que j'ai tant aimé, qui m'as fait tant souffrir ;
Hélas ! que n'avois-je à t'offrir
Cet empire éclatant où le destin t'appelle !
Pardonne à ma douleur cruelle
Les vœux insensés que j'ai faits.
Dieux ! oubliez-les à jamais.

(*Elle se frappe de l'épée d'Enée*).

Elise & Phénice montent sur le bûcher, & soutiennent dans leurs bras Didon mourante.

CHŒUR.

O Ciel ! ô Reine infortunée !
O jour de douleur & d'effroi !

LES PRÊTRES.

Inexorable destinée,
Quelle est la rigueur de ta loi !

DIDON.

Adieu mon cher Enée,
Mon dernier soupir est pour toi.

(Le Grand-Prêtre de Pluton allume le bûcher).

SCÈNE XI.

LE PEUPLE DE CARTHAGE & les précédens.

LE PEUPLE.

O Ciel ! ô Reine infortunée !
O jour de douleur & d'effroi !

LES FEMMES.

Elle s'est vue abandonnée.
Un perfide a trahi sa foi.

LE PEUPLE.

A cette race criminelle
Jurons une guerre éternelle.
Oui, jurons-la sur ce bûcher.

Oui, quelque bord qui vous recèle,
Troyens, nous irons vous chercher.
A cette race criminelle,
Jusqu'aux enfers, guerre éternelle!
Nous la jurons sur ce bûcher.

Fin du troisième & dernier Acte.

FIN DU TOME PREMIER.

00101955

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016